This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583695 1

NHW
DUMAS
COPY 1

ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS FILS

---

## ENTR'ACTES

III

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

| | |
|---|---|
| ANTONINE | 1 vol. |
| AVENTURES DE QUATRE FEMMES | 1 — |
| LA BOITE D'ARGENT | 1 — |
| CONTES ET NOUVELLES | 1 — |
| LA DAME AUX CAMÉLIAS | 1 — |
| LA DAME AUX PERLES | 1 — |
| DIANE DE LYS | 1 — |
| LE DOCTEUR SERVANS | 1 — |
| LE RÉGENT MUSTEL | 1 — |
| LE ROMAN D'UNE FEMME | 1 — |
| SOPHIE PRINTEMS | 1 — |
| TRISTAN LE ROUX | 1 — |
| TROIS HOMMES FORTS | 1 — |
| LA VIE A VINGT ANS | 1 — |
| AFFAIRE CLÉMENCEAU. — Mémoire de l'Accusé | 1 — |
| THÉATRE COMPLET avec préfaces inédites | 5 — |
| THÉRÈSE | 1 — |

## THÉATRE

L'AMI DES FEMMES, comédie en cinq actes.
LE BIJOU DE LA REINE, comédie en un acte, en vers.
LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame en cinq actes.
LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes.
DIANE DE LYS, comédie en cinq actes.
L'ÉTRANGÈRE, comédie en cinq actes.
LA FEMME DE CLAUDE, pièce en trois actes et une préface.
LE FILLEUL DE POMPIGNAC, comédie en quatre actes.
LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.
LES IDÉES DE MADAME AUBRAY, comédie en quatre actes.
MONSIEUR ALPHONSE, pièce en trois actes.
LE PÈRE PRODIGUE, comédie en cinq actes.
LA PRINCESSE GEORGES, pièce en trois actes.
LA QUESTION D'ARGENT, comédie en cinq actes.
UNE VISITE DE NOCES, comédie en un acte.

| | |
|---|---|
| UNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR | 1 vol. |
| NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A—D— Révélations curieuses et positives sur les principaux personnages de la guerre actuelle, augmentée d'un avant-propos de Georges Sand | 1 — |
| UNE NOUVELLE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR | 1 — |
| L'HOMME-FEMME (42e édition) | 1 — |

4544-79. — Corbeil, Typ. et ster. CRÉTÉ.

# ENTR'ACTES

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TROISIÈME SÉRIE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

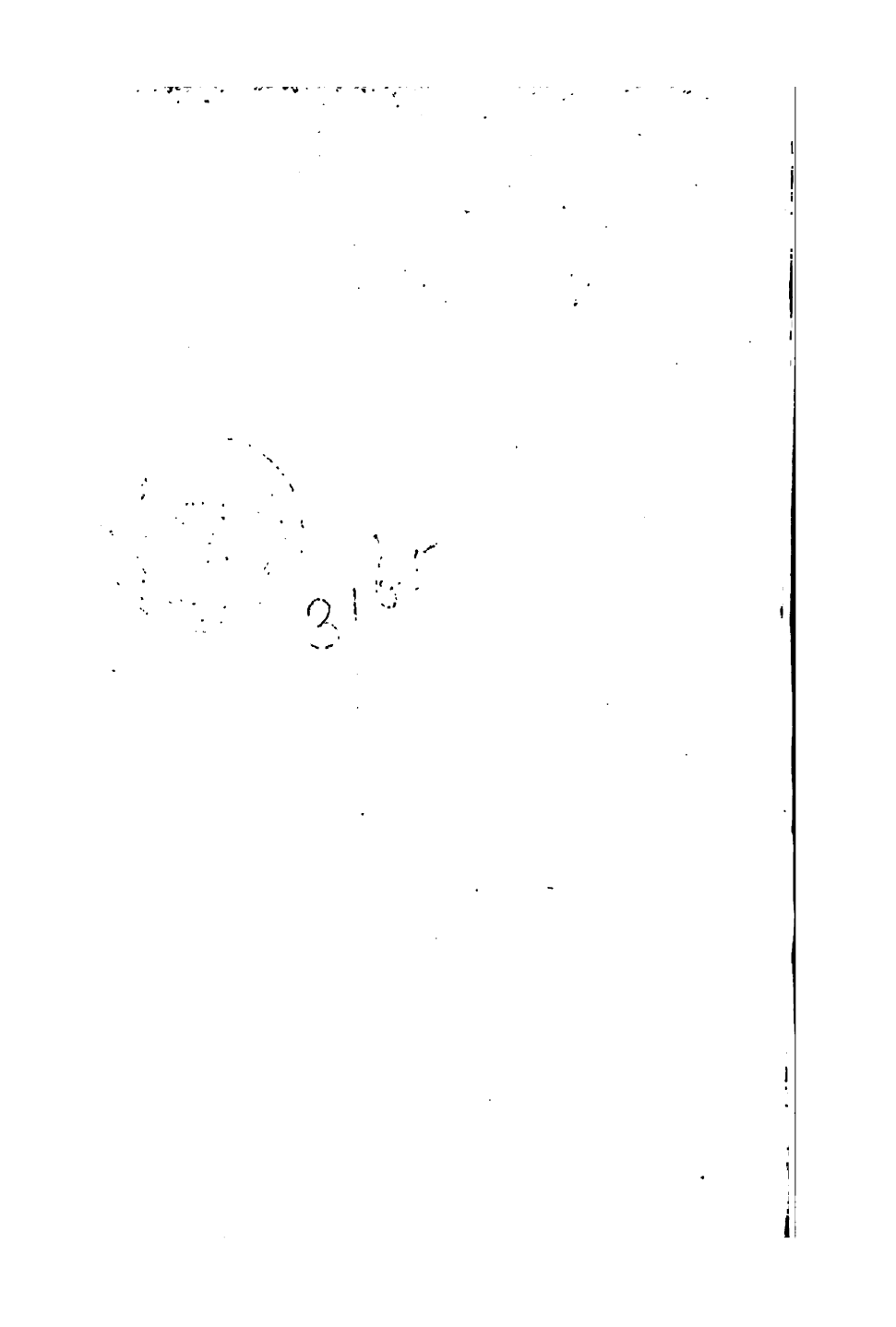
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction et de traduction réservés



# ENTR'ACTES

## PRÉFACE

DU

## CHEVALIER BEAUTEMPS

DE QUATRELLES

MON CHER QUATRELLES,

Je viens de lire votre nouvelle *le Chevalier Beautemps*. Elle est charmante, toute amitié à part. J'y ai retrouvé cette histoire éternelle, vieille comme hier, jeune comme demain, des premières amours qui naissent si facilement, qui meurent si vite et qui tuent quelquefois, en passant, pour avoir des compagnons de route.

Ce qui est admirable dans ces romans de l'amour, c'est que le lecteur ne demande nul compte à l'objet aimé de sa valeur réelle. Que

l'héroïne soit une grande 'dame, une grisette, une vierge, une courtisane, qu'importe? pourvu qu'elle soit aimée et qu'elle aime.

Amantes immortelles, Juliette, Virginie, Manon, Clarisse, Héloïse, quelles émotions vous nous avez données! quel mal vous nous avez fait! Comme vous nous avez entraînés derrière vous à la poursuite de cet idéal qui vous attirait vous-mêmes, semblables à ces feux follets qui emportent vers les précipices, en les faisant trébucher dans les tombes des cimetières, les voyageurs attardés! Quelles grâces, quelle vraisemblance vous avez prêtées à l'impossible, avant de venir fatalement, au dernier mot du poëme, vous casser la tête contre la réalité! Dormez en paix ou plutôt vivez en paix dans la mémoire des hommes, car le génie a soufflé en vous et il ne vous a tuées que pour vous ressusciter à tout jamais. Tant qu'il y aura une jeunesse sur la terre, elle voudra vous connaître, elle vous glorifiera et pleurera sur vous. Cependant, ne comptez plus beaucoup sur des recrues nouvelles. L'amour romanesque s'en va, la raison nous envahit, la vérité s'impose. Nous ne voudrons bientôt plus mourir pour des chimères, nous ne voudrons plus courir après des spectres. Adieu, beaux contes de fée de la vingtième année; nous vous écouterons encore avec une larme dans les

yeux; nous vous regretterons, mais nous ne vous croirons plus. Vendons la cage, l'oiseau bleu est mort; l'ogre l'a fait rôtir et le loup l'a mangé.

Permettez-moi pourtant aujourd'hui, Mesdames et Mesdemoiselles, de vous faire faire connaissance avec le chevalier Beautemps, un de vos derniers fidèles! Il va vous raconter son histoire! Vous verrez comme elle est simple et touchante! Vrai, j'ai pleuré, moi qui vous parle. A ce récit j'ai vu repasser devant mes yeux tout ce que je ne reverrai plus que dans mes souvenirs: ma chambre de garçon, le portier confident, un soleil qui ne se levait que pour moi, ma gaieté, ma confiance, mon orgueil, ma candeur, ma chère bêtise enfin, qui me faisait dire: « Tous les hommes se ressemblent! Il n'y a que moi qui suis autrement! » Nous jetions l'amour par les fenêtres avec une prodigalité royale! Quels princes nous étions! Notre couronne est tombée et les cheveux avec elle. Passez, jeunes filles, passez.

C'est toi, Manon Lescaut, c'est toi, ma belle amie, que je charge de présenter ce bon jeune homme à tes grandes camarades d'éternité. Il n'y a plus de préjugés là où vous êtes maintenant. Toutes mortes par l'amour et pour l'amour, vous vous fréquentez toutes, sans distinction de naissance et de rang. Vous voilà toutes désormais de la même famille.

Ce doit être charmant, Juliette faisant ses confidences à Manon ! Virginie consolant Clarisse ! Lovelace est-il pardonné? Saint-Preux commence-t-il à rire un peu? Comme Werther et Paul doivent se comprendre ! Ces héros ne se trompent pas d'héroïne, n'est-ce pas? Roméo n'escalade pas le balcon de Desdémone, et Paul ne porte pas Clarisse au-dessus des torrents ? Vous avez bien tous là-haut ce que vous rêviez ici-bas. Enfin vous êtes heureux ! Eh bien ! ma chère Manon, profites-en pour présenter mon chevalier, petit-fils de des Grieux. Il est timide, il n'est pas encore très-connu, mais il est un peu ton parent, de la main gauche ; il est digne d'entrer, *dignus est intrare*. Il a cru que c'était *arrivé*, comme nous disons sur la terre. Il en est mort, tout bonnement, et très-philosophiquement, ma foi ! Il a écrit, avant de mourir, à sa Marcelle, une lettre qui est un petit chef-d'œuvre. Il lui conseille de ne pas se déranger pour venir au cimetière, si c'est l'heure de sa répétition. Oh ! il la connaît bien ! Je parierais, moi, qu'elle a voulu y aller, mais qu'elle n'a pas pu. Les matinées sont si courtes !

Cette Marcelle est une espèce d'actrice d'un théâtre quelconque. Tu me diras que la position n'y fait rien ; je suis de ton avis. Il l'aime, voilà le fait, et il en meurt, voilà tout. Certes, tu n'é-

tais pas une vertu ; mais, sans compliments, tu avais un autre cœur que cette gaillarde-là. Et puis c'était toi qui mourais, tu donnais ce bon exemple. Aujourd'hui, l'homme abdique, il n'en peut plus ; c'est lui qui meurt. La femme triomphe sur toute la ligne, et l'autel de Vénus, de la Vénus populaire, fume du matin au soir. Ses prêtresses ont un uniforme particulier, savais-tu cela ? On les reconnaît tout de suite. Elles ont les yeux peints en noir, les lèvres peintes en rouge, la face peinte en blanc, les joues peintes en rose et les cheveux peints en jaune. On les recrute partout, dans les magasins, dans les pensionnats, dans les rues, dans les salons, à la Morgue. Il y a là des créatures qui sont mortes du temps de Charlemagne et qui ont l'air d'avoir quinze ans. C'est l'électricité qui leur prête le mouvement et l'apparence de la vie. Plus d'âme, plus d'âme du tout. On prend ça dans ses mains, sans ôter ses gants, bien entendu ; on sent le froid à travers, et les mains glissent comme sur de l'argile émaillée.

Cela ne s'arrêtera pas là, dit-on. Un grand astrologue affirme que l'humanité ne sera bientôt plus qu'une mascarade universelle conduite par un Musard gigantesque, éclairée par un bûcher colossal, où les générations nouvelles viendront jeter, en hurlant, toutes les poésies, toutes les

sciences, toutes les grandeurs, toutes les convictions, toutes les lois, toutes les consciences, tous les efforts, tout le génie des siècles antérieurs. Il y aura tant à jeter au feu, que les larmes et le sang répandus par les victimes, les apôtres et les martyrs du bien, et recueillis jusqu'à ce jour par l'espérance et la pitié de l'histoire, ne pourront pas éteindre les flammes, et que le soleil en sera brûlé. Nous ne trouverons de fraîcheur, dit ce méchant prophète, qu'à l'ombre de l'unique statue de Rigolboche, plus grande que Babel, plantée sur les Karpathes, tandis que, du haut des montagnes Rocheuses, une Thérésa de cent mille coudées, bénissant ce vacarme effroyable, chantera, jusque dans les cieux, l'hymne de la matière et les psaumes du néant.

Voilà ce qu'on promet; je t'en fais part à la hâte, puisque j'ai, grâce à ce petit livre, une occasion de correspondre avec toi. Ceci doit t'intéresser, ma chère Manon, car c'est toi qui chez nous as fait souche de ces dames. Tu es bien un peu responsable; et moi, je ne sais pas trop si l'on ne m'accusera pas de complicité. J'ai Marguerite Gauthier sur la conscience; mais je t'avertis qu'au jour du jugement je crierai de toutes mes forces : C'est Manon qui a commencé.

J'espère, entre nous, que les choses n'iront

pas aussi mal qu'on le pense. Je puis même t'annoncer (maintenant que ta position est faite et que tu n'as plus rien à craindre) que ces dames ont fait leur temps. Elle auront eu leur règne, comme toutes les folies humaines, comme les coucous, la Terreur et la loterie ; mais elles disparaîtront au premier rayon du jour et au premier cri de l'alouette. Je crois même que le chevalier Beautemps sera le dernier blanc que ces négresses teintes auront dévoré. Raison de plus pour que tu le patronnes, il n'a que juste le temps de se faire admettre. Aujourd'hui il est encore un innocent, demain il ne serait peut-être qu'un imbécile. On ne sait jamais bien ce qu'on deviendra, quand on aime dans de certains endroits.

Adieu, ma chère Manon ; tous mes respects à Virginie et tous mes hommages à Charlotte.

# L'HOMME-FEMME

## RÉPONSE A M. HENRI D'IDEVILLE

MONSIEUR,

Je viens de lire dans le *Soir* un article de vous sur cette question : Faut-il tuer la femme adultère? Faut-il lui pardonner? Vous donnez pour excuser la femme des raisons quelquefois bonnes, souvent ingénieuses, toujours spirituelles, et vous concluez au pardon. L'absolu de votre thèse et les réserves très-judicieusement faites par le rédacteur en chef, au commencement de votre article, ouvrent les portes à la discussion, et, si vous le permettez, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, je vais y entrer avec vous. Aussi bien, depuis l'incident Dubourg, la plume me

démange, et je n'attendais vraisemblablement qu'un prétexte pour dire mon mot. Sans compter qu'il y a quatre ou cinq ans que j'étudie et retourne dans ma tête cette même question qui sera la base de ma prochaine pièce : *La Femme de Claude*.

Cette lettre a donc tout d'abord l'air d'une réclame. Va pour la réclame ; j'en cours la chance, et je me hâte de vous annoncer que Claude et moi nous concluons tout autrement que vous.

Il va sans dire qu'il s'agit d'un *Claude* moderne, conscient, chrétien, et non du Claude historique et imbécile qui fait ou plutôt qui laisse tuer sa femme par Narcisse. Quant à la femme, c'est l'éternelle Messaline, après comme avant le Christ.

Ceci posé, tâchons de ne plus parler de moi et abordons la question d'aussi haut que possible.

Cette question, vous le savez comme moi, monsieur, bien que vous l'ayez traitée en quelques lignes (ce que je crains de ne pouvoir faire), cette question est une des plus grosses qui existent. L'humanité collective et individuelle continue à se troubler devant cet *X* charmant et terrible : *la Femme*. Nous naissons d'elle toujours ; nous mourons par elle souvent, car, si elle donne la vie à l'enfant, elle la reprend tant qu'elle peut à l'homme, dans l'état actuel des choses.

Selon quelques-uns, les Orientaux ont résolu le problème en enfermant la femme. Quelle erreur ! Les Orientaux se sont soustraits au sentiment, soit ; mais ils se sont livrés à la sensation. Or, le sentiment élève et la sensation abaisse. Ils croient avoir réduit l'ennemi, ils l'ont concentré, voilà tout ; au lieu de laisser la tempête courir les quatre coins de l'horizon, ils l'ont enfermée avec eux. Ils en meurent, fatalement, gravement, stupidement. Ils ignorent et nous ignorons presque tous que le seul moyen de rendre la femme inoffensive serait de la rendre libre. Voulez-vous être maître d'elle socialement, faites cesser son esclavage. Son esclavage, c'est sa garantie, sa puissance, son génie. Femmes libres, femmes mortes !

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Revenons vite à notre proposition. Faut-il pardonner à la femme adultère ? Faut-il la tuer ?

Méfiez-vous, monsieur, je vais vous dire des choses singulières, paradoxales pour ceux-ci, inconvenantes pour ceux-là, monstrueuses pour la plupart. Cependant il faut qu'elles soient dites par quelqu'un ; autant que ce soit moi qui les dise ; je suis habitué aux exclamations qu'on va pousser. Inutile d'ajouter que ce que j'écris ici n'est pas écrit pour les femmes. Les femmes

n'ont pas besoin qu'on les renseigne sur elles ; elles se connaissent bien, et, quand par hasard nous les connaissons mieux qu'elles-mêmes, elles se bouchent les oreilles et demandent à rester dans leur ignorance, qui leur sert d'illusions avant et d'excuses après. Les femmes ne se rendent jamais au raisonnement, pas même à la preuve; elles ne se rendent qu'à l'émotion ou à la force. Amoureuses ou battues, Juliette ou Martine! Le reste leur est parfaitement indifférent.

Je n'écris donc ici que pour l'instruction des hommes. Si, après ces vérités dévoilées, ils continuent leurs vieux errements à l'endroit du féminin, ça ne sera plus ma faute et je ferai comme Pilate.

Vous n'ignorez pas, monsieur, que la société a pour but la mise en ordre, en circulation et en valeur des forces humaines, des corps et des âmes. Si elle ne s'en acquitte pas mieux, c'est qu'elle ne sait pas tout ce qu'elle devrait savoir, ou qu'elle oublie ce qu'elle sait, ou qu'elle ne peut pas encore faire mieux. Elle constate, elle classe, elle glorifie, elle extermine, au nom des faits; mais des causes, des tendances, des fatalités originelles, elle ne tient aucun compte. Elle est bornée à l'Est par l'état civil, à l'Ouest par le Code, au Nord par les mœurs, au Sud par

une religion ou un culte. Et puis tirez-vous de là comme vous pourrez. Elle n'a ni la sagesse de prévoir, ni la volonté d'apprendre, ni le temps de réparer. Il s'agit donc, au milieu et à l'encontre de ce collectif qui ne sait pas, ne peut pas ou ne veut pas garantir, il s'agit donc de se constituer individu et de se garantir soi-même, à l'aide de certaines vérités éternelles et implacables. Une fois muni de ces vérités, on n'est pas hors des attaques, mais on est hors des coups.

Or, il y a trois ordres de femmes, socialement; il y a, si je me sers des termes classiques :

Les vestales — qui sont en haut;

Les matrones — qui sont au milieu;

Les hétaïres — qui sont en bas.

Ou, en termes plus familiers et plus intelligibles :

Les femmes de temple;

Les femmes de foyer;

Les femmes de rue.

Toutes les vierges sont *de temple*, toutes les épouses et toutes les mères sont *de foyer*, toutes les courtisanes sont *de rue*, cela va de soi. Cependant, si vous vous en tenez aux renseignements que vous donne le cadastre social, vous serez trompé à toute minute. Je le répète, la société ne fait et ne peut faire ses classements que d'après des manifestations visibles pour tous.

Vous lui montrez une jeune fille, elle doit la considérer comme vierge, elle salue et elle inscrit : Femme de temple. Vous lui montrez une épouse ou une mère de famille, elle doit la considérer comme fixe et respectable, elle s'incline et elle vous répond : Femme de foyer. Vous lui montrez une prostituée qu'elle a numérotée elle-même, elle doit la considérer comme déchue et déclassée, elle baisse les yeux en disant : Femme de rue.

Elle paraît ignorer, elle ignore souvent ce qui n'est connu que de quelques prêtres, de quelques médecins, de quelques avocats, de quelques savants et de quelques observateurs, elle ignore le démenti absolu, presque toujours aussi fatal dans ses conséquences que dans ses causes, que la nature, chez un grand nombre d'êtres, donne à ce classement superficiel ; de sorte qu'elle fait des épouses, des mères, des courtisanes avec des créatures qui étaient nées pour rester vierges, et qu'elle veut forcer à rester vierges ou à devenir épouses et mères des créatures qui étaient nées pour être courtisanes.

Tout le drame est là.

Donc, avons-nous dit, toutes les vierges sont *de temple*. En effet, ce qui constitue le temple, c'est le mystère et l'impénétrabilité. Or, les vierges sont des mystères impénétrés. La na-

ture et la société, d'accord en apparence, leur disent, quand elles ont un certain âge, qui diffère selon les latitudes, qu'elles doivent aimer.

Aimer qui?

L'homme, dit la nature;

Un homme, dit la société.

Et, là-dessus, nature et société crient à tue-tête: A l'homme, mesdemoiselles, à l'homme!

Et l'homme se présente, à l'état d'époux pour les riches, à l'état d'amant pour les pauvres, la clef des champs à la main. Il ouvre, elles sortent; et, sauf quelques-unes qui restent dans le temple ou par vocation directe, ou par nécessité matérielle, ou par effroi du grouillement humain, voilà les unes dans le foyer! voilà les autres dans la rue! C'est là que la nature et la société, d'accord la veille, vont commencer à ne plus s'entendre. Commençons par la nature.

Les deux manifestations extérieures de Dieu sont la forme et le mouvement. Dans l'humanité, le masculin est mouvement, le féminin est forme. De leur rapprochement naît la création perpétuelle; mais ce rapprochement ne se fait pas sans lutte. Il y a choc avant qu'il y ait fusion. Chacun des deux termes, trouvant en l'autre ce qu'il n'a pas en soi, cherche à s'en emparer. Le mouvement veut entraîner la forme avec lui, la forme veut retenir le mouvement en elle.

L'homme, trouvant dans la femme la perfection de sa propre forme, lui dit : « Ne sois que pour moi. — Soit; alors n'agis que pour moi, » répond la femme à l'homme. Lorsque l'homme est conscient et la femme harmonique, la lutte n'est pas longue. Au lieu de vouloir soumettre la femme, l'homme se l'associe ; au lieu de vouloir détourner l'homme de sa marche, la femme l'y accompagne. Il n'y a plus seulement union, il y a communion ; d'où résulte un être providentiellement combiné, double et un, total en un mot, ayant le sens de son origine, de son développement et de sa fin, ou plutôt de son ralliement supérieur; car il sait bien, celui-là, qu'il ne doit pas finir. Il est dans les noces éternelles et dans l'éternelle filiation. État admirable, surterrestre, qui n'a besoin que de la mort pour devenir divin, état auquel peu d'êtres peuvent atteindre, et que bien peu même peuvent comprendre. C'est l'amour dans ce qu'il a de plus pur, de plus élevé et de plus fécond.

Ce n'est évidemment pas de ces élus que nous avons à nous occuper ici, car ils n'ont que faire de nos réflexions et de nos renseignements; ils en savent plus long que nous. Honorons-les, glorifions-les en passant, mais passons. Nous n'avons souci, à cette heure, que de cette humanité moyenne à laquelle nous avons appar-

tenu plus que personne, que nous avons été à même d'étudier et que nous voudrions, à mesure que nous essayons de nous dégager d'elle, faire bénéficier autant que nous de ce qu'elle nous a appris.

Or, dans cette humanité, le masculin et le féminin, le mouvement et la forme, les sexes, se rapprochent et s'accouplent, il faut bien le dire, sans savoir pourquoi. Les plus honnêtes se mettent en règle avec la société, et, devant un maire et un prêtre, ils jurent de s'aimer et de rester joints jusqu'à la mort. Ils tiennent à peu près leur serment. Ils s'attellent alors et tirent la vie à deux, comme les bœufs tirent la charrue, dans les pierres et la boue, sous le soleil et la pluie, et ils creusent leur sillon péniblement, patiemment, silencieusement, sans se demander ce qu'on y sèmera derrière eux ni ce qu'il y poussera un jour. La nécessité est là qui les aiguillonne quand ils veulent s'arrêter. Elle leur permet de souffler, de temps en temps, au bout de la raie, et un jour de repos leur fait l'effet du bonheur. Beaucoup d'instinct, d'ignorance et d'habitude, un peu de résignation, de sentiment et d'espérance, voilà le fond. En même temps, ils appellent à la vie d'autres êtres qui leur ressembleront, et ils meurent comme ils sont nés, comme ils ont vécu, comme ils ont créé, comme

ils ont fait tout, sans savoir ce qu'ils font. Voilà pour les petits et les pauvres, pour le vulgaire. Pour les riches et les grands, c'est exactement la même chose, excepté qu'ils sont un peu plus haut sur l'échelle, qu'ils mangent mieux, qu'ils digèrent plus mal et qu'ils n'ont à traîner que leurs passions, leurs vices, leurs maux et leurs chagrins personnels, presque toujours volontaires. Tel est le fonctionnement général, visible des sociétés, immenses troupeaux d'hommes qui grouillent, broutent, bêlent, se reproduisent, se battent, passent, disparaissent et se renouvellent, sans qu'un nuage revienne sur ses pas, sans qu'une goutte d'eau remonte à sa source, à travers l'indifférence complète de la Nature, qui les entretient et les dévore avec un sang-froid désespérant.

Eh bien, la plus grande lutte de ces êtres n'est pas contre les éléments, contre la barbarie, contre la faim, contre l'ambition, la guerre et la conquête : c'est la lutte qui existe entre eux-mêmes c'est la lutte du masculin et du féminin, lutte éternelle, quotidienne, incessante, d'autant plus terrible que les combattants commencent par s'adorer ou par croire et, en tout cas, par s'affirmer qu'ils s'adorent. Disons-le tout de suite, — non à la louange, car il y aurait mieux à faire pour elle et par elle, mais à

la gloire de la femme, — l'homme, vainqueur apparent, est vaincu dans cette lutte.

Le catholicisme, en supprimant le mariage des prêtres, a bien su ce qu'il faisait, et vous voyez que, depuis que ce nouveau monde de l'âme existe, les bergers du troupeau humain ont été les hommes qui se sont soustraits au féminin ou qui se le sont subordonné par l'alliance purement spirituelle. Ainsi la première chose que vous faites est d'envoyer vos femmes et vos filles au prêtre, vous déclarant par là incapables de diriger leur âme, dans laquelle il pénètre et qu'il vous ferme derrière lui, si bon lui semble. Il disparaît alors avec elles dans des régions où vous n'êtes pas admis avec eux. Ils se disent là des choses qui ne vous regardent pas. C'est le droit du confesseur et le secret de la conscience. Dans le cas où votre fille ou votre femme commettra une faute, malgré cette intervention bienfaisante, soyez tranquille, vous reprendrez tous vos droits ; c'est vous qui souffrirez, c'est vous qui réparerez. Le prêtre, impassible et patient comme son Dieu, conseillera et provoquera le repentir. Si le repentir vient, le prêtre reprend son autorité ; s'il ne vient pas, il excommunie sans se troubler une minute. C'est par le prêtre que la femme commence à échapper à l'homme. Fille, il ne la laisse plus

justiciable de son père seul; épouse, il ne la laisse plus soumise à la juridiction unique de son époux. Il est vrai que l'homme, de son côté, peut éluder le prêtre pour soi-même; le prêtre n'essaye que faiblement de le rappeler; il conserve la femme, et tant qu'il conservera la femme, il sera bien sûr de reprendre l'homme et les enfants, dont l'homme, *occupé de choses sérieuses*, confie toujours l'âme à la mère, sous prétexte qu'il est nécessaire que les femmes et les enfants aient une religion, ce qu'il ne sait pas leur donner lui-même. Le prêtre n'a qu'un adversaire dans la femme, c'est l'amant. Mais d'abord toutes les femmes n'ont pas des amants, et celles qui en ont eu (car nous savons comment cela se termine), reviennent au prêtre dans la proportion de quatre-vingt-quinze pour cent.

Nous comprenons donc que ce qu'on appelle les *libres penseurs* n'aient qu'une idée, c'est d'émanciper la femme et de l'arracher à l'Église. Ils sentent bien que le masculin ne sera jamais libre tant que le féminin, dont il ne peut se passer, subira cette représentation à la fois arbitraire et formelle de Dieu. Malheureusement pour les libres penseurs, bien entendu, ils n'arriveront jamais à cette émancipation. Ils viennent se heurter là, non pas contre une convention sociale, ce qui ne serait rien, mais contre

un des éléments constitutifs de la femme éternelle. L'homme n'est le plus souvent que fétichiste et idolâtre. Aussi adore-t-il la femme surtout dans sa forme extérieure ; la femme, au contraire, est toujours superstitieuse, c'est-à-dire qu'elle a toujours besoin de quelque chose au-dessus d'elle, quelque chose qui n'ait pas de forme, puisqu'elle est, elle, le dernier mot de la forme ; et comme l'homme est le plus souvent grossier, laid, ignorant, brutal et bête, qu'il se soumet à elle ou l'abaisse jusqu'à lui ; comme en tout cas elle se tient pour égale à lui, elle va à ce qui peut à la fois la soumettre et l'exalter, à cette légende religieuse qui la fait reine de la terre en déclarant que c'est *elle* qui a fait chasser Adam du paradis, que c'est *elle* qui, sans le secours de l'homme, a donné le jour à un Dieu, et que c'est *elle* enfin qui sauvera le monde en écrasant la tête du serpent. Aussi, monsieur, pour peu que vous suiviez le mouvement des âmes comme vous suivez celui de la politique et des événements, vous remarquerez que le prêtre dont l'homme se dégage, s'efforce de dégager l'humanité catholique de la religion du masculin, pour ainsi dire, de la religion du Père et du Fils, et de l'amener, par l'Immaculée-Conception, à la religion de Marie, de la Vierge-mère, de *l'épouse spirituelle*, de la femme enfin.

Grosses questions, monsieur, très-grosses questions, bien autrement importantes que celles qui prennent si souvent toute notre attention ; ce qui permet à ceux qui se sont mis au-dessus des choses humaines en supprimant en eux le féminin et en le retournant contre les autres, ce qui permet aux religieux (vous comprenez bien le sens du mot, n'est-ce pas ?) de tracer le cercle dans lequel les autres sont enfermés.

N'oubliez pas, monsieur, que les empires meurent, que les civilisations se transforment, que les religions se divisent, mais que Dieu, l'homme et la femme, principes du monde, subsistent toujours les mêmes. Les trois côtés du triangle éternel sont donc représentés par Dieu, l'homme et la femme. Les libres penseurs veulent mettre l'homme et la femme contre Dieu, ils n'y arriveront pas ; les prêtres leur répondent en mettant Dieu et la femme contre l'homme qui ne veut pas comprendre et auquel ils sont forcés de se substituer, et c'est pour cela que l'homme est momentanément vaincu. Que faut-il donc ? Il faut une chose dont quelques-uns ont le secret, il faut mettre en accord les trois côtés du triangle ; autrement dit, au lieu que l'homme et la femme s'entendent contre Dieu, ce qui ne sera jamais, au lieu que Dieu et la femme s'entendent contre l'homme, ce qui est aujourd'hui, il faut,

ce qui doit être, que Dieu, l'homme et la femme s'entendent ensemble. Après quoi, l'harmonie universelle sera trouvée, car la famille se composant d'abord des deux individus, homme et femme, époux et épouse, père et mère, la société se composant des familles, les nations se composant des sociétés, et le monde se composant des nations, avec Dieu au sommet, autour et dedans, il est bien certain que le jour où les individus seront en *Conscience*, le monde sera en harmonie et le ciel et la terre ne feront qu'un. *Amen!*

Et le moyen?

Cherchons.

Laissons de côté l'ensemble des choses, qui n'est que conséquence, et ne nous occupons que de l'homme et de la femme, qui sont principe. De même que nous avons classé les femmes, nous classerons les hommes. Seulement, dans le classement de ceux-ci la société n'entre pour rien, la liberté que l'homme s'est attribuée et dont il a besoin pour accomplir son mouvement providentiel le faisant aller et venir incessamment à travers toutes les démarcations sociales. Il n'est pas de *temple*, puisque sa virginité ne fait pas encore partie intégrante de sa valeur sociale; il n'est pas *de foyer* dans le même sens que l'épouse, puisqu'il est père en une

minute, tandis qu'il faut près d'une année à la femme pour devenir mère ; puisqu'il nourrit l'enfant de son travail, mais non de sa substance, et que la nécessité de ce travail peut l'entraîner à des milliers de lieues du foyer, ce qui ne peut être demandé à la mère que lorsqu'elle est veuve, c'est-à-dire forcée de se substituer à l'homme et faisant à la fois fonction de mère et de père ; enfin il n'est pas *de rue* dans le même sens que la femme, ses fautes de cœur et de corps n'entraînant, jusqu'à présent, aucune déchéance sociale pour lui, mais seulement un abaissement physique ou moral dont on lui permet toujours de se relever quand il le veut bien. S'il se vend, s'il trafique de l'amour comme la prostituée, il tombe au-dessous de la prostituée. Il n'est plus même *de rue*, il est *de ruisseau.*

Nous n'avons alors, puisqu'il possède un mouvement propre, libéré de certaines nécessités imposées à la femme, nous n'avons à le classer que selon les témoignages qu'il fait librement de lui-même. Nous diviserons donc les hommes en deux ordres d'une simplicité élémentaire :

Les hommes qui savent, c'est-à-dire quelques-uns ;

Les hommes qui ne savent pas, c'est-à-dire tous les autres.

Ce sont les premiers qui ont reçu mission de

renseigner et de conduire les seconds ; mais comme ceux-ci se sentent les plus nombreux, ils se proclament les plus sensés, en tout cas les plus forts, et ils résistent au nom de leurs intérêts, de leurs passions, de leurs sentiments, de leurs habitudes, de leur liberté. C'est ce qui explique la marche si lente, presque imperceptible de l'humanité vers des vérités d'évidence. Or, en ce qui regarde l'homme et la femme, vous voyez tout de suite de quelle nature, de quelle durée, de quelle conséquence peut être le conflit entre les deux ordres.

Quand la femme tombe entre les mains de l'homme *qui sait*, les choses vont à merveille, comme nous le disions en commençant, l'homme *qui sait* ne se trompant pas dans le choix qu'il fait de la femme, ou *sachant* ce qu'il doit faire après si, par hasard, il s'est trompé avant. Mais comme l'homme *qui sait* est rare, la plupart des femmes tombent entre les mains des hommes *qui ne savent pas*. Or, la femme ne pouvant être mise en fonction que par l'homme, puisque c'est lui qui a le mouvement, vous voyez encore tout de suite où ils peuvent aller ensemble, ou chacun de son côté, lorsqu'il ne sait pas lui-même où il va. D'où l'on pourrait déduire que, lorsqu'il y a faute chez la femme, c'est toujours la faute de l'homme, et que, dès lors,

l'homme est condamné au pardon, auquel vous concluez, monsieur, dans votre intéressant article du *Soir*. Examinons.

Nous savons, n'est-ce pas? comment l'homme se marie. Ne nous occupons d'abord que du mariage pour ainsi dire esthétique, de celui qui est pour la femme la conséquence immédiate de sa sortie du *temple* et où elle entre vierge et de bonne foi. L'homme fait ou un mariage d'amour, ou ce qu'on appelle un mariage de raison; en tout cas il signe une convention définitive, il contracte une alliance indissoluble, en France du moins.

Il rencontre ou on lui fait voir une jeune fille plus ou moins apte, plus ou moins disposée au mariage; car, comme elle ignore absolument ce que c'est que le mariage, nul ne peut savoir, pas même elle, si elle y est apte et disposée. Qu'importe! elle aime son fiancé, ou plutôt son fiancé lui plaît, ce qui n'est pas la même chose, car il faut encore se rappeler ce que bien des gens ignorent: la jeune fille ne sait jamais, la veille de son mariage, si elle aime véritablement l'homme qu'elle va épouser. Elle ne le saura au plus tôt que le lendemain. Oh! ce lendemain, nous y reviendrons, comme bien vous pensez. Le lendemain du mariage, c'est la genèse de la femme.

Vous avez assisté à des noces, n'est-ce pas?

monsieur, dans l'aristocratie, dans la bourgeoisie, dans le peuple? Il y a plus ou moins de luxe, plus ou moins de monde, l'impression est toujours la même. C'est triste au fond, cela sent le sacrifice humain. Regardez bien les époux. Lequel des deux est, en ce moment, supérieur à l'autre? La femme évidemment. Voyez tout ce qu'elle apporte! voyez tout ce qu'elle risque! Quel inconnu pour elle! Aussi quelle émotion! quel trouble! quelle prière! On l'a préparée, on lui a dit qu'il y a là un mystère naturel qu'il lui faut traverser et subir pour être en règle avec Dieu, pour devenir définitivement femme, pour s'élever au rang de mère! Que de circonlocutions! que de périphrases! que de métaphores! La femme apporte donc dans le mariage l'innocence, une curiosité vague, une crainte involontaire, et ce qu'elle appelle alors l'amour. Regardez l'homme: paysan, ouvrier, négociant, duc et pair, c'est certainement le jour de sa vie où il a l'air le plus bête avec son habit noir, sa cravate blanche et l'atmosphère du perruquier, qui l'enveloppe toujours un peu. Comprend-il la grandeur, l'éternité de l'acte qu'il accomplit? Il ne s'en doute même pas. Il est en état de désir ou de calcul. Il vient de se déclarer sacrilége et parjure, puisque pour contracter cet engagement définitif il a dû, s'il est honnête

(voilà un mot auquel on fait faire de drôles de choses !), il a dû immoler jusque dans sa pensée, dans la réalité certainement, les amours antérieures auxquelles il avait promis aussi l'éternité ! Ah ! pauvre homme, imbécile et grossier, voilà ce que tu lui apportes à cette vierge de corps et d'âme ! Voilà le sacrifice que tu lui fais, toi ! et tu es sincère le plus souvent. Tu crois que *ça* doit être ainsi et que ça va aller comme tu veux. Tu es si jeune, tu es si robuste, tu es si sage depuis que tu fais ta cour ; à moins que tu n'aies enterré ta vie de garçon, la veille, avec de joyeux compagnons et quelques bonnes filles auxquelles tu voulais dire un dernier adieu en faisant une libation suprême aux amours profanes ! Enfin te voilà, bien couvert du Code, bien béni de l'Église, bien aimé de la famille, bien armé de ton sexe ! Après un court repas auquel tu as convié tes témoins, tes meilleurs amis et tous les parents, repas cérémonieux ou tapageur, selon ton milieu et ton caractère, tu pars avec ta fiancée et le monde est à vous.

Vous voilà seuls, enfin ! Cette créature vivante t'appartient. Sa famille et la société te l'ont livrée, après qu'elle avait déclaré elle-même sa confiance en toi. A la fois autel et victime dans le sacrifice qui va s'accomplir, elle attend le dieu de qui elle doit recevoir la mort et la vie, car

quelque chose doit mourir en elle et quelque chose doit y naître. Elle n'a consenti à sortir du temple que pour aller plus haut. Au-dessus du temple elle ne voit que le ciel. Elle est toute prête à y monter avec toi, ses ailes sont ouvertes; où sont les tiennes? Prends garde! le moment est unique. Elle est intacte, elle est muette, elle est ignorante, elle est troublée; mais c'est la femme; elle est curieuse. Elle va cacher son visage dans ses deux mains, sans doute pour ne pas avoir le vertige sur les hauteurs; mais es-tu sûr qu'elle fermera les yeux tout le temps, et qu'elle n'écartera pas un peu les doigts pour voir si tu la conduis bien où elle veut, où elle doit aller? Certes, c'est intéressant de découvrir des rivages qu'aucun géographe ne connaît et d'y planter son drapeau, mais on peut y être massacré par les sauvages comme Cook, ou s'y perdre dans les récifs comme Lapérouse; prends garde! tu marches dans l'inconnu. Il y a peut-être là des rochers et des courants dont tu ne pourras plus sortir; il y a peut-être là des sauvages affamés de chair humaine et qui vont te dévorer; il y a peut-être là un ange qui va s'apercevoir que tu ne viens pas du ciel et que tu n'y retournes pas. Prends bien garde! Tu n'es plus ici ce que tu as été jusqu'à présent, un homme en commerce de galanterie avec une

femme déjà renseignée par un ou plusieurs amours, sachant ce que tu lui veux et ce qu'elle veut de toi, et dont tu te dégageras le lendemain, — peut-être ; tu es l'homme en face de la femme, comme au premier jour du monde. Dieu surveille, le serpent guette, le chérubin à l'épée flamboyante attend à la porte ; en un mot tu es dans la grande lutte, dans la lutte éternelle du masculin et du féminin.

Dans cette lutte, les armes ne sont pas de la même espèce des deux côtés. En sa qualité d'être de forme, la femme est passive et en défense ; en sa qualité d'être de mouvement, l'homme se porte en avant ; il est d'attaque. L'homme compte fort sur cette faculté particulière, bien qu'elle ne dépende pas de sa volonté, qu'elle ait son libre arbitre et qu'elle soit bornée. Ce n'en est pas moins son principal argument pour son triomphe définitif. Il croit donc qu'il aura conquis parce qu'il aura terrassé, qu'il aura soumis parce qu'il aura vaincu. C'est pour cette valeur guerrière qu'il a été ou cru être aimé jusqu'alors. Il se trompait autrefois, il se trompe encore aujourd'hui. Autrefois ce n'était pas de l'amour qu'on lui demandait, c'était du plaisir ; aujourd'hui ce n'est pas le plaisir qu'on lui demande, c'est l'amour. Bref, une des nombreuses erreurs de l'homme, c'est de croire qu'il peut

prendre action sur sa femme par la sensation. Pas une femme, quoi qu'elle soit devenue, qui ne parle avec honte, avec effroi, avec dégoût, avec tristesse de cette première réalité, quand elle en parle; et celles qui s'y plaisent par la suite sont presque aussi rares que celles qui s'y prêtent volontiers tout d'abord.

Ce que tu ne sais pas, c'est que non-seulement ta femme, mais la femme, celle qui mérite encore ce nom, apprécie très-peu l'homme durant cette apothéose momentanée. Il faut, pour qu'elle partage son ivresse créatrice, ou une disposition originelle des sens, disposition peu fréquente, ou une initiation progressive. Les mères les plus fécondes l'ignorent souvent, et il est des femmes adultères et des courtisanes qui se sont perdues pour la chercher, et qui meurent sans l'avoir connue. Ne crois donc pas trouver toute prête chez la vierge-épouse cette disposition particulière. Si elle y est, tremble pour ton repos, pour ton honneur et pour ta vie, à moins qu'ayant eu l'audace de dérober le feu céleste, tu n'aies le talent de le diriger et que tu ne sois en même temps Prométhée et Franklin, auquel cas je te salue maître. Le Caucase est ton piédestal, et le vautour apprivoisé chante comme un rossignol.

Ce qui est certain, c'est que, si tendre, si résí-

gnée, si confiante que soit l'épouse, le contact définitif de l'époux est un abaissement pour elle, puisque ce contact lui fait perdre son intégralité, son unité de corps et d'âme, et détermine, limite, précise son idéal, en la perturbant dans ses sens, en la modifiant jusque dans sa forme. Elle se sent pénétrée, par conséquent déchue, et elle ne partage pas ce qu'elle donne. Elle est deux fois dupe; telle est sa première impression ou plutôt tel est le fond des impressions vagues qui suivent ton attentat et sa métamorphose; car, dans les premiers jours, elle ne saurait se rendre compte de ce qu'elle pense; mais, peu à peu, elle rentre dans sa nature, elle éprouve comme un besoin de revanche, et, semblable au chat qu'on enferme dans une nouvelle maison, après s'être blottie un instant sous les meubles, elle commence à regarder les murs et à flairer les portes. Tout cela est sans préméditation, de pur instinct. Elle ne tarde pas à s'apercevoir avec une joie facile à comprendre que c'est une fausse victoire que l'homme vient de remporter sur elle, et que moins elle lui résistera, plus elle triomphera de lui! Elle se passe la patte sur le museau; il y a des souris dans la chambre!

Soyez-en bien convaincu, ce n'est pas pour rien que la nature laisse tout son sang-froid à

l'épouse dans les moments mêmes où l'époux veut le plus le lui faire perdre et où il perd le sien. C'est là que, fermant à demi les yeux, elle examine son vainqueur, l'étudie et commence à le connaître. A lui la puissance spontanée, mais intermittente, soit. A elle le pouvoir continu et durable. Première manche à l'homme. Mais après? Heureuse victime! Pauvre bourreau! C'est alors qu'il commence à entendre ces paroles dont il augure qu'il a épousé une femme raisonnable et sensée :

« Voyons, mon ami, *maintenant*, il faut te remettre au travail, sérieusement; » ou bien : « Il faut revoir un peu le monde; j'ai promis à ma mère que nous irions chez elle, à la campagne, et puis n'oublions pas nos amis; » et enfin : « Si je vous annonçais une grande nouvelle, monsieur! — Vraiment! — Oui! — Oh! comme je t'aime! »

Regarde comme elle reprend aussitôt les allures du *temple*. Quelles robes longues, sans taille, traînantes, semblables à celles des madones! Quelles attitudes nobles et un peu fières! Quelles poses gracieuses et pudiques! Allons, épargne-lui toute fatigue, évite-lui toute émotion. Il ne s'agit plus de sentiment comme avec la jeune fille, d'ivresse comme avec la femme : sentiment et ivresse ont fait leur temps et leur

œuvre. Respecte la mère, adore-la, sers-la. Tout le féminin des deux familles, de la tienne et de la sienne, se groupe autour d'elle pour l'isoler de toi. Elle est si inexpérimentée! si délicate! Il n'y a pas qu'elle à qui une imprudence puisse être funeste, il y a l'enfant. Vous êtes trois désormais! Songes-y! Et ton besoin de vaincre, tes héroïsmes musculaires, qu'est-ce qu'ils deviennent pendant ce temps-là? Vouloir les lui imposer, ce serait un sacrilége, peut-être un crime; les porter autre part, ce serait une infamie.

Pour le moment elle est occupée de tout autre chose; elle opère sa dernière incarnation, elle se fait mère. Si la maternité lui plaît, ce qu'elle ne saura qu'après, elle te la redemandera, sois tranquille; si elle ne lui plaît pas, je ne voudrais pas être à ta place; ce ne sera pas gai dans l'alcôve! En attendant, ce n'est plus toi qui es en elle, c'est l'enfant. De même qu'elle oubliait complétement son père et sa mère quand, jeune fille, elle pensait à toi, de même elle t'oublie complétement quand elle pense à Lui, c'est-à-dire à cet inconnu nouveau, et tu sais que la femme est affamée d'inconnu. Et puis, prends-en ton parti, cet enfant même qu'elle porte dans son sein, elle ne le considère pas comme à vous deux, il n'est qu'à elle. Est-ce que tu t'imagines qu'elle accepte une minute l'égalité entre ton action et la

sienne dans cette œuvre de la génération? Est-ce que c'est toi qui as immolé tes pudeurs? Est-ce que c'est toi qui souffres? Est-ce que c'est toi qui seras déchiré jusque dans tes entrailles? Est-ce que c'est toi qui vas y perdre la grâce de tes contours et la pureté de tes lignes? Est-ce que c'est toi qui peux en mourir? Cet enfant est à elle, à elle seule, et tu le verras de reste quand il sera né.

De ton côté, entre nous, quelle impression cela te cause-t-il, la pensée que tu vas être père? La nature t'a joué un tour et tu restes là, presque étonné de ce qui arrive. Te rappelles-tu, quand tu étais garçon, comme tu te moquais des enfants des autres? Lolo, dodo, dada! Sont-ils insupportables! disais-tu; mais c'étaient les enfants des autres. Bien. Et pendant les quelques jours qui précéderont l'événement, le médecin ordonnera à ta femme de marcher pour aider à la nature. Où seras-tu? Jamais tu n'auras été tant affairé que justement pendant ces derniers jours. Dis la vérité, tu n'oses pas te montrer avec elle. Un mari qui se promène dans les rues avec une femme grosse de huit mois et demi, avec ce petit tonneau à jambes, c'est un grotesque, n'est-ce pas? Il a l'air de dire à tout le monde : Hein! qu'en dites-vous? c'est pourtant moi... Et tout le monde te regarderait, et tu verrais volti-

ger sur les lèvres des passants les plaisanteries qui voltigeaient jadis sur les tiennes.

Du reste, elle ne tient pas non plus à ce que tu l'accompagnes. Au contraire, « elle aime mieux que tu ne sois pas là ; cela l'embarrasserait devant les étrangers ; un mari en public avec sa femme dans cette position, ce n'est pas convenable, ce n'est pas décent. Elle sortira avec sa mère, avec sa sœur, avec une amie. Il y a là une foule de détails qui ne regardent pas les hommes ». Cependant, quand tu rentreras, tu rapporteras des fruits, des salaisons, des crudités, des primeurs ; elle a des envies. Sais-tu ce qu'elle voudrait ? « Que l'événement eût lieu en ton absence. Elle aura du courage, elle, elle en est sûre, mais elle n'est pas sûre du tien. Tu es trop impressionnable, trop nerveux. Le médecin lui a dit bien des fois que le mari, dans ces circonstances-là, gêne plus qu'il ne sert. Les hommes ne sont pas assez forts pour supporter ce spectacle. Ah ! s'il leur fallait souffrir pour leur enfant ce que les femmes souffrent ! C'est alors qu'on verrait qu'ils ne sont pas aussi courageux qu'on le croit. Ce qu'il y aurait de mieux, ce serait qu'un jour, en rentrant, tu trouvasses le petit tout né, tout emmailloté, tout pomponné sur son lit, à côté de sa mère. »

Es-tu assez hors du cercle ! Comptes-tu assez

peu! L'enfant vient au monde; la mère revient à elle. A qui pense-t-elle alors? A toi? Non. Au petit. Est-ce une fille? Est-ce un garçon? Montrez-le-moi. Cher petit ange! Et alors, si elle se tourne vers toi : « Oh! j'ai beaucoup souffert, j'ai bien cru que tu ne me reverrais plus. Comme il va falloir m'aimer, me soigner, me gâter! Car, tu sais, je vais nourrir, c'est décidé. »

Nourrir! mais nourrir, c'est une affaire de dix ou douze mois! Tu vas trouver le médecin. Il faut qu'il fasse entendre raison à ta femme. (Tu as déjà besoin de quelqu'un pour lui faire entendre raison.) Elle n'est pas assez forte! ça la fatiguera! ça l'épuisera! ça l'abîmera! Pour l'enfant même, une nourrice, une bonne grosse campagnarde est bien préférable. La santé de l'enfant avant tout. Tu ne lui donnes pas, au médecin, toutes les raisons à donner; mais il devine le reste. « Docteur, mettez-vous à ma place, etc., etc. »

La femme persiste; elle veut nourrir. Elle se reprocherait éternellement de n'avoir pas fait son devoir, et s'il fallait qu'il arrivât quelque chose à l'enfant, elle ne se le pardonnerait jamais. Rien ne vaut pour un enfant le lait de sa mère. Ce n'est pas tout de donner le jour, il faut donner la vie, etc.

Qu'est-ce que tu as à dire à ça? En voilà pour

un an. Après quoi, si tu as été bien sage, tu seras admis de nouveau à devenir père? Non ; à la rendre mère.

Tu baisses la tête ; tu es vaincu, à ton tour, par le féminin, l'éternel féminin. Il s'est servi de toi pour l'œuvre qu'il a à faire. Il t'attire, il te séduit, il t'utilise, il t'éloigne, il te reprend ou il t'élimine, selon ses exigences de destinée et de fonction. Et sache bien, en passant, que c'est toujours la même chose, quel que soit le plan sur lequel tu te rencontres avec la femme. Elle ne te prend jamais pour toi, elle ne te prend jamais que pour elle.

Je te ferai remarquer que la femme que je viens de citer et de te peindre est tout ce que tu peux trouver, tout ce que tu peux souhaiter de mieux, comme épouse. Après avoir été *de temple*, celle-là est bien *de foyer*, et elle y reste, loyalement, à jamais éclairée d'un rayon de son premier état. Elle est non-seulement selon la nature, mais selon la religion et la société. C'est bien l'épouse ; c'est bien la mère. Elle suit tout droit son chemin en ce monde, Dieu au-dessus d'elle, son mari à côté d'elle, ses enfants autour d'elle. A quelque classe qu'elle appartienne, femme de la cour ou femme du peuple, elle vit et meurt en équilibre.

Si tu es parmi ceux *qui savent*, tu l'as reconnue

tout de suite, tu t'es fait reconnaître d'elle, vous vous êtes compris, vous vous êtes fondus, vous n'avez bientôt fait qu'un, et vous avez été l'Homme-Femme de la création première.

Si tu es, et tu y es, sans quoi je n'aurais rien à te dire, si tu es parmi ceux *qui ne savent pas* et que tu l'aies obtenue tout de même, par consonnance sociale, ou elle t'éclaire subitement et te rallie (*ex labris feminæ spiritus*), mais en restant au-dessus de toi; ou, constatant que vous êtes du même groupe sans être de la même valeur, tout en te respectant au dehors, elle t'extrait peu à peu de sa vie intérieure, et se contente de t'appliquer à sa fonction. Elle te supprime comme époux réel, et elle te délimite comme père effectif; elle t'admet et t'utilise comme générateur, après quoi elle t'envoie au travail, aux champs, à l'ambition, au plaisir, te faisant graviter dans son atmosphère, t'empêchant de te perdre dans tes fantaisies, et se déclarant seule responsable vis-à-vis de l'éternel et du social. Elle te soigne quand tu es malade, elle te plaint et t'assiste quand tu es malheureux, elle t'enterre et te glorifie quand tu es mort; elle te représente légendairement à tes enfants, tel que tu aurais dû être en réalité, tel que tu dois être dans leur souvenir; et quand elle meurt, après toi, et qu'elle te trouve frappant inutilement aux

portes du ciel, elle dit à Dieu : « Seigneur, laissez passer cet homme : je le connais, il n'est pas méchant. »

Cette femme est ce qu'on appelle la femme supérieure, relativement, bien entendu. Remercie le ciel de te l'avoir donnée. Tu ne la méritais pas. Sans elle, tu faisais ce que font les imbéciles de ton espèce qui ne l'ont pas rencontrée, tu entassais ruines sur ruines et désastres sur désastres. Cette femme n'est pas aussi rare qu'on le croit, et elle le serait bien moins encore si l'homme connaissait mieux la femme, et s'il ne laissait pas, au nom de ses faux intérêts et de ses fausses jouissances, se perdre dans le célibat, dans le travail excessif, dans la misère et dans la corruption, une grande partie, la plus grande partie peut-être, de cet élément de vie, de fécondité et de retour. Peu de femmes qui ne sentent ou qui n'aient senti en elles, à un moment donné, une valeur disponible, expectante, utilisable, et qui n'aient appelé avec amour, avec désespoir, avec menaces, le seul metteur en œuvre qu'elles aient, l'homme, puisque avant tout elles doivent être mères et qu'elles ne peuvent l'être que par lui. De là son mérite, à la femme, sa supériorité évidente sur l'homme, quand, n'ayant pas rencontré le véritable époux et le véritable père dans celui qu'elle a épousé, elle

s'en tient là de ses recherches et, restant épouse irréprochable, se constitue mère et père. De là aussi son droit de se plaindre et de se venger de l'homme quand celui-ci, l'ayant dédaignée dans sa valeur native, ne se l'est pas même associée par le mariage et l'estime, et veut bénéficier, aux seuls risques de la femme, des faiblesses, des écarts, des déchéances, dont il est cause. Tout est permis alors à la femme, et lorsque l'on entend les hommes tonner contre les courtisanes qui les trompent, les dépouillent et les avilissent eux et leurs petits, il est bon et juste de rire au nez de ces usuriers de l'âme, qui veulent absolument récolter l'amour et le bonheur là où ils n'ont semé que la colère et la haine.

Maintenant il y a une autre vérité absolue, que la femme ne dit pas, quand la lutte commence, pour ne pas donner à son adversaire des avantages dont il pourrait abuser ; cette vérité est que si, tout haut, elle demande à l'homme d'être son esclave, tout bas, elle demande qu'il soit son maître, maître fort, doux et juste, qu'elle subira, qu'elle aimera, qu'elle honorera sincèrement, quand elle l'aura reconnu maître. Elle ne veut pas être de proie ; elle veut être de conquête ; elle a raison. Loyalement et intelligemment vaincue, elle est éternellement soumise et

alliée; incomprise ou mal appliquée, elle est éternellement indifférente ou hostile. Et la supériorité qu'elle demande à l'homme n'a aucun rapport avec la supériorité sociale; elle est purement morale. Elle ne demande pas à l homme qu'elle veut aimer d'être au-dessus des autres hommes; elle craindra même peut-être qu'il ne soit celui-là; elle lui demande seulement d'être au-dessus d'elle. Du moment qu'elle lui obéira, elle le jugera capable et digne de commander à tous. C'est ce qui explique pourquoi des hommes obscurs ont été tant aimés, pourquoi tant d'hommes célèbres l'ont été si peu. Dans toute femme, il y a de la Chimène; seulement le combat dont elle veut que son Cid sorte vainqueur et dont elle sera le prix, c'est le combat qu'il engage avec elle. Elle se tient à si haut prix, en effet, qu'elle ne doute pas qu'après cette victoire-là il ne puisse, par-dessus le marché, vaincre tous les Castillans et tous les Navarrais de la terre.

Telle est la femme, le fond de la femme, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi; mais cette femme, une comme forme, comme fonction, comme idéal, est perpétuellement modifiée dans ses surfaces par les influences ambiantes, par l'éducation, par le milieu, par les mélanges des races, par la famille, par mille fatalités qu'elle

subit sans pouvoir s'en rendre compte, et surtout par l'ignorance de l'homme, qui vient le plus souvent, en lui demandant autre chose que ce qu'elle peut donner, lui apporter autre chose que ce qu'elle demande.

Bref, il y a la femme telle que la nature l'a faite, et il y a les femmes telles que les sociétés les font. Ce sont ces deux espèces distinctes qu'il ne faut pas confondre quand on observe, quelques efforts que fassent instinctivement les femmes factices pour faire croire qu'elles sont la femme réelle. Ne vous laissez pas tromper. Celle-ci est un élément, c'est-à-dire un corps simple, et, par conséquent, indécomposable ; les autres sont des mélanges, des mixtures, des combinaisons chimico-sociales, dont seuls le religieux, l'observateur, *celui qui sait*, peuvent extraire l'élément divin en latence ou en réserve, mais qui, tant que cet élément n'est pas dégagé, troublent, enivrent, endorment, asphyxient, exaspèrent, dissolvent et volatilisent les faux mâles, *ceux qui ne savent pas*, sans parvenir à se concentrer elles-mêmes. C'est de cette confusion du factice avec le réel que sortent les comédies, les drames, les tragédies de l'amour, dont *le littéraire* tire sa nourriture, sa fortune et sa gloire, en aidant d'ailleurs le plus possible, par la prédominance qu'il donne aux sentimentalités vagues

sur les vérités fondamentales, en aidant à cette confusion, séduisante et dangereuse pour les autres, féconde pour lui.

Nous venons d'admettre l'hypothèse la plus heureuse pour l'homme, celle du mariage où il a rencontré la femme, c'est-à-dire l'être fonctionnel et valable, qui ne lui demandera que le moyen de payer à la nature le tribut qu'elle exige d'elle : la maternité ; mais il faut admettre le cas beaucoup plus fréquent où, au lieu de s'adjoindre la femme, l'homme se juxtapose une femme, c'est-à-dire une des combinaisons chimico-sociales mentionnées plus haut.

Or, ce sont ces dites combinaisons qui contrarient et dérangent le fameux classement social : *Femmes de temple, femmes de foyer, femmes de rue.* La nature fait le même classement, elle aussi, mais, au lieu de décider d'après le dehors, elle décide d'après le dedans, de sorte que ses décisions sont irrévocables.

Ce qu'on appelle la civilisation ayant amené, de tous temps, de grands bouleversements humains, les nations les plus éloignées les unes des autres sont entrées en rapport ensemble, presque toujours par la guerre ; après s'être heurtés, les peuples se sont connus, et les races en lesquelles se divisait déjà l'espèce se sont

croisées. Il se trouve donc, surtout après les derniers siècles écoulés, au sein de notre société moderne, des individus, provenant des croisements de deux ou trois, peut-être des cinq races et de leurs variétés, qui contiennent en eux, en proportions plus ou moins égales, les caractères atténués, mais permanents, des différents types dont ils résultent. Si vous ajoutez à cela les traditions, les éducations, les religions, les passions, les habitudes, les mœurs particulières des groupes et des familles auxquels leurs ancêtres ont appartenu, vous arriverez aux mélanges les plus bizarres, donnant les produits les plus hétérogènes, et souvent les plus contradictoires avec le milieu où ils sont placés. Il est de principe élémentaire, quand on se livre à l'observation morale des hommes, de chercher de quels types le sujet procède, dans la conformation de la tête, des pieds, des mains, dans la couleur du visage, des cheveux, de la peau, dans le son de la voix, dans les mouvements, les attitudes, les gestes, jusque dans sa ressemblance avec les animaux, derniers renseignements précieux que nous devons à Lavater, et qui auraient tant étonné Buffon. Sans ces comparaisons, vous n'arriverez à aucun résultat, et vous prendrez pour des anomalies fortuites, pour des aberrations d'esprit spontanées, certains caractères qui n'ont que le

tort ou le malheur de ne pas se mouvoir dans le champ d'action auquel la nature les destinait. Il arrive même que la pression du milieu antagoniste dont ces êtres particuliers ne peuvent s'extraire les amène effectivement à la folie, au crime, au suicide, à la stérilité. D'autres parviennent à émigrer, coûte que coûte, et retournent instinctivement, sans savoir eux-mêmes pourquoi, au berceau de leur race. Chez quelques-uns aussi, la séve et l'originalité sont si puissantes, qu'au lieu de se laisser dévorer par le social qui leur est obstacle, ils se tendent contre lui, le dominent, l'absorbent, l'entraînent, le transforment en bien ou en mal. Mais la plupart, dans les mille occasions que fournit chaque jour une société en mouvement comme la nôtre, trouvent un débouché à leurs facultés exotiques, et si la police avait le temps, elle pourrait se livrer à une ethnographie morale des plus intéressantes et des plus utiles.

Ce qui est de conséquence chez les individus hommes, est de conséquence nécessairement chez les individus femmes. Seulement les femmes, plus circonscrites, sinon dans leur action, du moins dans leurs mouvements, n'ont guère que le mariage et l'amour pour champ d'opération, et que les hommes pour moyens. Or, les hommes, quelle que soit leur origine et quel que

soit leur but, passant toujours plus ou moins par la femme, la femme les attend au passage, prête à les suivre, à les arrêter, ou à les diriger, selon qu'ils seront assez forts pour les entraîner avec eux, ou assez faibles pour se limiter à elles. Ici la lutte prend des proportions quelquefois effrayantes.

Si ce mâle et cette femelle sont, je ne dirai plus harmoniques, mais congénères, ils se reconnaissent bien vite, et, retrouvant ou transportant leur latitude dans leurs sentiments, ils arrivent à vivre à peu près *ici* comme ils vivraient *là-bas;* ils s'accrochent, ils s'aiment, ils s'arrangent ensemble, selon l'expression vulgaire. Mais si c'est un jeune bourgeois dont la tradition et la fortune remontent purement et simplement à la rue des Lombards qui demande et obtient la main d'une jeune demoiselle qui a ses origines chez les sauvages de la Mendana, lesquels s'habillent de quelques plumes d'oiseaux, se tatouent, tirent de l'arc comme Guillaume Tell, et mangent de temps en temps leurs enfants comme Saturne, que voulez-vous qu'il devienne, celui qui se dit et se croit homme, parce qu'il est habillé d'une certaine manière et conformé d'une certaine façon? Ce qu'elle deviendra, elle, ce n'est pas difficile à deviner. Et ne croyez pas que je plaisante. Il y a dans les pensionnats,

dans les familles et dans les magasins de nos villes des jeunes filles, charmantes d'ailleurs, qui, au lieu d'apprendre l'*Histoire de France* d'Anquetil et le *Petit Carême* de Massillon, ou de faire leur apprentissage dans la couture ou dans les modes, se soucient de ce qu'on leur fait faire comme de ce qui se passe dans la lune, parce qu'elles devraient, à la même heure, courir les Pampas avec les Gauchos, manger de la terre glaise avec les Ameypures, ou leurs vieux parents avec les Battas, servir dans la garde d'honneur du roi de Dahomeh, ou se peindre les yeux, s'épiler et se mettre des étoiles d'or sur le front en attendant le sultan, ou se faire casser des cailloux sur le ventre aux fêtes des chefs-lieux de canton. Ce qu'on appelle les rêves et les imaginations des femmes, ce n'est le plus souvent peut-être que le rappel lointain et répété de leurs premiers générateurs. Nous coudoyons tous les jours des Peaux-Rouges à teint rose, des négresses à mains blanches et potelées, véritables anthropophages qui, ne pouvant manger de l'homme cru, se disposent et se préparent à grignoter de l'homme vivant, comme doivent faire des femmes civilisées, à la sauce du mariage ou du plaisir, avec assiettes, serviettes, fourchettes, rince-bouches, sacrements et protection légale.

On me répondra, à l'encontre de mon dire, que l'éducation modifie, corrige, détruit ces fatalités. L'éducation améliore les bons, fortifie les faibles, ce qui est déjà énorme, mais elle ne peut rien sur certains éléments psychiques qui constituent certaines individualités humaines. Elle nous dépouille, quelquefois, des influences d'un mauvais milieu, influences que l'on confond trop facilement avec les exigences natives déposées en nous par des hérédités impitoyables, mais elle ne corrige ni les lâches, ni les orgueilleux, ni les avares, ni les jaloux, ni les salaces; elle leur fournit au contraire de nouveaux et ingénieux moyens pour développer plus facilement et plus fructueusement leur lâcheté, leur ambition, leur avarice, leur jalousie, leur luxure ; elle y ajoute souvent ce moyen de les cacher et de les rendre encore plus dangereux pour les autres : l'hypocrisie. Les malheurs mêmes qui résultent pour les passionnés et les vicieux de leurs passions et de leurs vices ne les en guérissent pas. Vous avez beau élever un ours dans du coton et lui mettre des rubans bleus au cou, vous n'en ferez jamais un chien; il sentira toujours le fauve, il aspirera toujours aux bois, et tôt ou tard il vous sautera à la gorge. Tous les dompteurs finissent par être dévorés, quelques procédés qu'ils aient employés pour adou-

cir et même pour énerver leurs bêtes. « Mais l'homme n'est pas une bête fauve comme le tigre, comme l'ours. C'est l'homme! Il a une âme! » Il aura une âme, voulez-vous dire. A l'heure où nous sommes, il y a en effet sur la terre un certain nombre d'hommes qui ont une âme. Combien? Cinq pour cent? Vous trouvez que ce n'est pas assez; mettons dix pour cent. Je crois que c'est trop; n'importe, mais regardez autour de vous, le reste ne se doute pas de ce que ça peut être, une âme! C'est qu'il en est de certaines vérités comme de certaines étoiles qui existent positivement depuis des milliers d'années et dont la lumière n'est pas encore arrivée jusqu'à nous. Elle est en route; on l'attend, et ce livre que vous lisez en ce moment n'est qu'une des cent mille lunettes braquées pour la découvrir dans les profondeurs de l'éther.

En attendant, pour nous en tenir uniquement à notre sujet, ce qui n'est pas facile, car il touche à tout ce qui est, en attendant, à la société qui dit : Toutes les vierges sont de temple, toutes les mères épouses sont de foyer, toutes les filles mères, toutes les courtisanes sont de rue, la nature répond : Tu te trompes et par conséquent tu trompes. D'abord tu as là dans le temple des créatures que tu classes sur un signe particulier qui ne dépend pas d'elles et qui, nées

*de rue*, y arriveront fatalement, soit en traversant le foyer, soit en sautant par-dessus. Rien ne les en empêchera. C'est dans le sang! c'est dans la race. Ensuite tu as fait entrer de force dans le foyer des êtres d'une délicatesse exquise, qui étaient nés pour le temple éternel et que tu as condamnés à l'homme ignorant, à la réalité grossière, à la maternité effeuillante et mortelle, parce qu'ils n'ont ni la substance ni les organes nécessaires à la fonction que tu leur imposes. Tu ne sais donc pas que, s'il y a des êtres qui n'ont pas encore d'âme, il y en a qui n'ont pas, ou qui n'ont plus de corps, qui rougissent, qui souffrent, qui meurent du contact humain! Tu ne sais donc pas qu'il y a des anges sur la terre et qu'il ne faut pas leur couper les ailes; et, tiens, j'en vois là que tu as laissés tomber dans *la rue*, et qui appellent et se débattent dans la fange. Sache donc ce que tu fais, maladroit. Est-ce que tu te figures que le Christ va redescendre tous les jours sur la terre pour remettre tout en ordre, pour chasser les marchands du temple et pour y faire rentrer Madeleine ?

Il est donc inévitable, ô société, que tu sois punie de temps en temps de ton ignorance des choses ; et lorsque — un de ces jours — l'insurrection surgira dans la capitale des nations civilisées, pour te détruire, tu verras ce qu'est ce

féminin vague que tu traites si légèrement, et que tu seras forcée, n'osant pas le regarder en face, de fusiller par derrière, entre son bidon de pétrole et son litre d'eau-de-vie. D'où viendront-elles, ces femmes jeunes, belles, farouches, sauvages, hideuses, mille fois plus féroces que *leurs hommes*, qui incendieront ta grande ville, qui massacreront tes magistrats et tes prêtres, qui assassineront et mutileront tes soldats ? Ce sont les coquines de *la rue*, n'est-ce pas ? Tu vas les déporter ; très-bien. Et puis après ? Tu vas t'occuper de les instruire, de les moraliser. Il y a déjà des commissions instituées pour ça. Bonne chance !

Pour le moment, comme il faut bien rire un peu, fais-moi le plaisir d'observer cette jolie personne qui va et vient dans *le temple* en regardant impatiemment par la fenêtre. C'est qu'elle a ses idées sur le mariage, celle-là ! Elle méprise absolument l'homme, mais elle sait qu'il lui en faut absolument un, non comme appui et protection, mais comme couverture et escabeau. Elle trouvera ce qu'il lui faut, sois tranquille. Elle fait venir à ses surfaces toutes ses grâces, tous ses charmes, toutes ses ruses, tout ce que la nature lui a donné, tout ce que l'éducation lui a appris. Elle est née vierge, parce qu'elle n'a pas pu faire autrement, bien qu'elle ait dû prendre déjà dans

le sein de sa mère les poses de l'impudique Manon. Elle fait son stage dans le temple, parce que c'est là son point de départ et sa mise au jeu *du social,* sans quoi il y a longtemps qu'elle en aurait fait un moulin et qu'elle aurait jeté par-dessus le bonnet de sainte Catherine : mais je te déclare qu'elle ne s'y amuse pas. Mademoiselle a le nez au vent, et flaire les quatre coins de l'horizon. Si elle est riche, elle achètera le masculin nécessaire ; si elle est pauvre, elle en sera quitte pour un peu plus de patience et de malice, et elle se fera acheter par lui. Et d'ailleurs elle est décidée à tout. Il faut qu'elle brille, il faut qu'elle donne pâture et plaisir à sa chair. L'homme se présente. Qu'elle soit noble, bourgeoise ou peuple — peu importe, — elle a en elle ce qui l'attire, et elle s'en sert bien. Elle vous trousse gaiement les sentimentalités préliminaires, et le mariage se bâcle en un clin d'œil. Neuf mois après elle a un petit, plus ou moins légataire des âcretés du sang paternel et des mélanges de sa mère, mais ça c'est l'affaire de la Faculté. Ce sacrifice fait à la nature et à l'héritage, elle déclare au mari que ça la fatigue trop et qu'elle ne veut plus recommencer à être mère, du moins de quelque temps. Le mari ne dit pas non ; que lui importe, pourvu qu'il ait les plaisirs qui font la paternité, sans les ennuis qui la

suivent ! Il consent. On donne le petit à la nourrice habillée à la russe ou à la bourguignonne, et si madame a des sens, elle devient légalement la maîtresse de monsieur. Il veut être aimé, il l'est. Elle le met ainsi sous ses cottes et sous sa pantoufle. Elle le domine, l'annihile, le dissout, ce qui n'était pas difficile, et il la déprave en pratique, ce qui ne l'était pas davantage, la moitié étant déjà faite en théorie. Si elle n'a pas de sens, elle l'espace le plus possible, ou le subit dans un demi-sommeil toujours vigilant. Elle fredonne ce qu'il chante et le laisse se casser la voix tout seul.

Pendant ce temps-là elle a passé à l'état de femme du monde, un des avatars les plus grotesques et les plus malsains du féminin chez les peuples civilisés. Elle achète un peu plus de cheveux, elle se peint, elle se teint, elle se poudre, selon l'époque et la mode, elle se décollète, elle montre le fond de son dos et le dessous de ses bras. Ses seins, qui n'ont pas servi à l'enfant, servent au régal des yeux, s'étalant dans un corset de satin où tout le monde peut tremper son regard, mais où il n'est pas encore permis de mettre les doigts. C'est la gamelle aux tentations, c'est la tirelire aux compliments. On peut lui en faire tant qu'on veut, à mots plus couverts que l'objet. Du reste, elle ne sait rien, ne lit rien,

ne comprend rien et parle de tout en petites phrases rondes, creuses et vides, devant lesquelles tout le faux masculin se pâme d'admiration, comme les enfants devant le marchand de ballons roses. Au milieu de tout cela, le petit ou la petite a passé de la nourrice au gouverneur ou à la gouvernante, au couvent ou au collége. On le voit ou on la voit une heure par jour ou une fois par semaine. Enfin, soit que Monsieur ait épuisé son répertoire, soit qu'il manque de mémoire au milieu de sa tirade, soit qu'il n'ait pas encore pu émouvoir avec tout ce qu'il lui a débité, toujours est-il que Madame commence à croire qu'il doit y avoir quelque mélodrame plus intéressant et plus mouvementé, qu'elle a assez de son comédien ordinaire, et qu'elle a envie de courir les petits théâtres.

C'est alors que l'inévitable catastrophe qu'elle couve depuis quelque temps brise sa coquille, et que le jeune premier en sort la bouche en cœur et le jarret en avant, pour doubler le premier rôle. Elle étudie et répète pendant une quinzaine de jours la pose dans laquelle elle tombera, et elle tombe au milieu d'un tel fouillis de soie, de mousselines et de dentelles qu'elle ne sent pas le mal qu'elle se fait et qu'elle fait. Puis tout s'est passé convenablement, avec les sous-entendus que l'éducation apprend aux gens de qua-

lité. On se regardera désormais d'une certaine façon, on s'écrira d'une certaine manière et tout sera dit. Bref, elle a un amant. Il y a quelque cent ans, c'eût été un gentilhomme avec l'épée au côté, coureur de ruelles, ami du roi, spirituel et brave, disant aux Anglais à Fontenoy : Tirez, messieurs, et se faisant poudrer à la maréchale sous les boulets de Dettingen; il y a soixante ans, c'eût été un gaillard un peu plus roturier peut-être, mais au torse d'airain, aux muscles d'acier, au poignet de fer, et passant l'Eridan, l'Elbe ou la Bérésina à la nage pour ne pas sentir la poudre à canon en entrant chez sa belle; il y a trente ans, c'eût été un ténébreux aux cheveux noirs, au teint pâle, adorateur de Byron, successeur de Lara, poitrinaire pour quelque temps, rêvant la mort avec sa maîtresse, quelquefois imaginaire comme sa maladie, lui faisant des vers à travers les bois et les champs, mais croyant encore à quelque chose, ne fût-ce qu'au doute, et revenant à son Elvire en rêve ou en réalité, tout parfumé des senteurs des acacias et des tilleuls.

Aujourd'hui c'est tout ce qu'on trouve. Ça n'a plus ni esprit, ni muscles, ni illusions. Ça monte à cheval autour du lac, ça va au cercle et à l'*Œil crevé*. Ça tient du mannequin, du croupier et du maquignon, et ça sent le patchouli, le

cigare, le vin et le fumier d'écurie. Que voulez-vous : les temps sont durs ; il n'y a pas mieux. N'importe, Madame s'ennuie tout de même ; ce n'était pas ça qu'il lui fallait. Ça n'a pas même l'effectif du conjugal et c'est bien moins commode. Après l'avoir traîné pendant une saison aux eaux dont le mari a besoin, elle renvoie le godelureau au corps de ballet de l'Opéra ou des Folies, où il raconte qu'il a eu *la une telle*, mais qu'il l'a quittée parce qu'elle est trop maigre.

Quant à *la une telle*, ou la sensation lui est devenue indispensable et il faut qu'elle la retrouve, ou elle lui est restée inconnue et il faut qu'elle la recherche. C'est alors qu'elle prend le second. Oh ! ce second, c'est tout un poëme à écrire ! Cette fois on se dérangera un peu plus, mais on aura ses aises. On ira chez lui, ou dans un hôtel, ou chez un ami, pour être plus tranquilles. Celui-ci du reste aura été mieux choisi ; on l'aura vu aux chasses d'automne tenir dix heures à cheval et danser du soir jusqu'au matin. Il a l'oreille rouge, le cou dans les épaules et la barbe drue. Adieu le temple ! adieu le foyer ! qui n'étaient que des étapes. La voilà *de rue*, sinon l'égale socialement, du moins moralement la pareille de celles qui s'y pavanent à pied ou en voiture. Au second amant, la femme mariée n'est plus dans l'entraînement involontaire, elle

est dans la chute voulue. Ça ne peut plus s'appeler de l'amour, ça ne peut plus s'appeler poliment que de la galanterie ; au fond c'est du libertinage soumis, avec connaissance de cause et récidive, tout comme la prostitution, à des partages ou à des prévoyances ignobles, sous peine de scandales, d'avortement ou d'infanticide.

C'est fini ! (et rien de plus triste) le nom d'une épouse, d'une mère, va sauter de bouche en bouche comme un oiseau de branche en branche. Il se trompe quelquefois d'arbre et tombe, bec ouvert, dans l'oreille du mari, malgré le treillage dont on l'a habilement enveloppée. Le plus souvent, le mari étonné, désespéré, s'arrache les cheveux, mais se tait. Il est d'ailleurs vaincu depuis longtemps ; il y a un enfant déjà grand ; il y a les considérations du monde, résultats de l'éducation ; silence ! Il souffre cependant, cet imbécile. Il en meurt quelquefois sur le coup. Il se croyait toujours aimé. Il en avait les preuves presque tous les jours, la veille encore !... Qui aurait jamais cru cela ! La femme baisse la tête, elle pleure, elle promet, et elle recommence. Et dire que si, au lendemain de son mariage, à la première infraction légère mais attentatoire que cette femme s'était permise au foyer proprement dit, le mari lui avait admi-

nistré la correction que réclamaient ses origines de sauvage ou de saltimbanque, elle aurait dit : « Tiens, un homme ! » et elle l'aurait adoré. A quoi tient souvent le bonheur d'un ménage !

Mais le mari qui n'a pas eu cet éclair de génie, et qui, au contraire de Rachel, ne demande qu'à être consolé du malheur immérité qui le frappe, car il ne voit rien à se reprocher, cet homme, le mari, qui a contracté des habitudes dont il ne peut plus se passer (et il a dit à sa femme que désormais tout devait être rompu entre elle et lui), le mari fait un voyage, cherche aventure, et, finalement, va trouver Clorinde ou Paméla, qui lui raconte son histoire, à qui il raconte son malheur, qui l'attendrit, et qu'il regrette de ne pas avoir rencontrée plus tôt, quand il était libre. Il l'aurait épousée peut-être ! C'était la femme qu'il rêvait. Il laisse là pour preuve une partie de la dot du petit idiot qui grandit toujours, et que Paméla se charge de commencer tout en achevant le père. Celui-ci essaye un peu de politique départementale, voit que ça ne l'intéresse pas et prend quelques aphrodisiaques ; ses jambes ne vont bientôt plus qu'où elles veulent ; il se sèche, s'ankylose, se paralyse, se ramollit et meurt. Allons, adieu.

Sa femme continue... à être femme du monde, avec secondes noces et fausse dévotion.

Vous me ferez observer, monsieur, que je ne prends mes tableaux que dans les classes supérieures, à quoi je répondrai que, lorsque les classes supérieures donneront l'exemple, les classes inférieures le suivront. Quand vous verrez du vin dans le haut de la bouteille, soyez assuré qu'il y en a au fond.

Voilà donc le dénoûment ordinaire, heureux, où tout s'arrange comme à la comédie ; mais ça finit quelquefois plus mal, et il peut arriver que le sire de Framboisie se fâche tout rouge, manque d'éducation, se sépare, fasse un procès ou dégaîne son grand sabre, tue le galant ou la dame, ou les deux et quelquefois lui-même par-dessus le marché. De là les catastrophes comme celle qui a ému la capitale dernièrement, les capitales, au milieu de toutes ces aventures, ne cherchant que l'occasion de s'émouvoir fortement, souvent et pas longtemps. De là des discussions sans nombre, des théories sans fin, où l'on prend parti, qui pour la femme, qui pour l'homme ! En général pour la femme. Péché d'amour est si charmant ! Et puis on ne tue pas une femme, un pauvre petit être sans défense et sans vêtements. On fait des articles trop courts, monsieur, quand ils sont comme le vôtre ; on répond des lettres trop longues, comme celle-ci, ce qui du reste ne sert absolument à rien ; et l'on remet, pour

a millième fois, sur le tapis ces deux questions : l'Éducation de la femme et le Divorce.

*Les féministes*, passez-moi ce néologisme, disent, à très-bonne intention d'ailleurs :

« Tout le mal vient de ce qu'on ne veut pas reconnaître que la femme est l'égale de l'homme et qu'il faut lui donner la même éducation et les mêmes droits qu'à l'homme; l'homme abuse de sa force, etc., etc. » Vous savez le reste. Nous nous permettrons de répondre aux féministes que ce qu'ils disent là n'a aucun sens. La femme n'est pas une valeur égale, supérieure ou inférieure à l'homme, elle est une valeur d'un autre genre, comme elle est un être d'un autre genre, d'une autre forme et d'une autre fonction. La preuve qu'elle n'est pas aussi forte que l'homme, c'est qu'elle se plaint toujours de ce que l'homme est plus fort qu'elle; or, si la nature a donné la force à l'homme, c'est pour qu'il s'en serve, comme il doit se servir de tous les dons qu'il a reçus pour l'œuvre qu'il a à faire. En effet, un des premiers usages que le masculin a fait de sa force a été d'enfermer et de subordonner le plus possible le féminin, dont il a besoin dans de certains cas, s'étant aperçu qu'il lui en coûte cher, à lui masculin, quand ce féminin est en liberté, même dans un paradis. Nous venons de voir, d'un autre côté, de quelles armes la nature a doué le fémi-

nin pour qu'il pût reprendre par les mœurs ce qui lui est refusé par les lois. *Les hommes forts* qui ont établi les sociétés ont donc cru devoir soumettre la femme à une législation spéciale en raison de la fonction particulière, et, il faut bien le dire, inférieure à laquelle la nature l'avait déjà condamnée. Il fallait mettre cette loi et cette fonction le plus possible en accord ; c'est ce que ces hommes ont fait de leur mieux, selon les connaissances qu'ils avaient de cet être particulier, et il me semble qu'ils ne se sont guère trompés, puisque nous voyons être les plus respectées, les plus valables et les plus heureuses, les femmes qui acceptent loyalement cette entente légale de la nature et de la société. Celles-là ne se plaignent ni ne se révoltent jamais. Ce n'est donc pas parce que nous lui donnons l'éducation qu'elle reçoit que la femme est ce qu'elle est, c'est parce qu'elle est ce qu'elle est que nous lui donnons l'éducation qu'elle reçoit ; et quand elle se prétend capable d'édicter des lois, de commander des armées et de conduire des locomotives, elle est aussi ridicule que le serait le sexe fort s'il voulait porter des chignons, montrer ses épaules et allaiter des enfants. Vouloir réunir les deux natures en une seule, ce serait l'hermaphrodisme, qui est l'impuissance mâle et femelle. Nous avons donc à remplir chacun notre fonc-

tion comme nous avons à garder chacun notre forme, l'amour étant là pour fondre momentanément ces formes différentes et pour tirer de cette fusion le résultat dont Dieu a besoin, l'enfant; après quoi, chacun reprend sa fonction particulière, sans se désintéresser de la destinée devenue commune. Il y a des hommes qui abusent de la faiblesse des femmes, c'est évident, et il y a aussi des femmes qui abusent de la bêtise des hommes. Ceci rentre dans les valeurs d'individus et non dans les valeurs d'espèces. Dieu tout-puissant, l'homme médiateur, la femme auxiliaire, voilà le triangle. L'homme ne peut rien sans Dieu, la femme ne peut rien sans l'homme, voilà la vérité éternelle, absolue, immuable. Ce n'est donc pas l'éducation de la femme qu'il faut modifier, c'est celle de l'homme. Quand l'homme saura bien pourquoi il est sur la terre, la femme comprendra tout de suite pourquoi elle doit soumission à l'homme. Il ne s'agit pas de donner à la femme plus de liberté et de droits qu'elle n'en a, elle n'en peut rien faire que de se constituer l'adversaire légale et sociale de l'homme, lutte dont l'homme sortirait vainqueur, puisqu'il est l'être de force; il s'agit d'apprendre, et, s'il s'y refuse, d'imposer à l'homme son devoir envers la femme. Ce que la femme, être de forme, de subordination et d'aide, a le

droit, mais le droit imprescriptible, de demander à l'homme, être de médiation, d'initiative et de mouvement, c'est de l'initier à ce que Dieu lui dit, de la mettre en sa plus-value terrestre et de l'associer à sa destinée éternelle. Tant que l'homme désertera ces devoirs, il n'aura pas à en imposer un seul à la femme. Il ne sera plus son chef, il sera son ennemi, et elle se vengera de lui, *individuellement*, par tous les moyens possibles, sans qu'il ait jamais le droit de se plaindre. Et c'est alors, n'ayant pas su la conduire, qu'il verra où elle peut le mener.

Maintenant, si des moyens qui pourraient prévenir les catastrophes conjugales nous passons à ceux qui peuvent les réparer, nous arrivons naturellement au divorce.

Il est évident qu'étant donnée la société actuelle, le divorce, dans une multitudè de cas, est devenu pour ainsi dire indispensable, et qu'il vaut mieux rétablir le divorce dans la loi que d'être forcé d'admettre le meurtre dans les mœurs. Le divorce a ce grand avantage, en outre, de libérer complétement les intérêts et les personnes, de rejeter dans le vide les non-valeurs morales et de rendre aux véritables valeurs leur taux, leur circulation et leur fécondité. Ce n'est pas tout: il supprime une des principales causes, et, en tout cas, les seules excuses de l'adul-

tère. Avec lui, il n'y a plus de lien éternel entre les incompatibilités d'humeur, et le : « J'ai pris un amant parce que mon mari me trompait, me ruinait, me battait, m'exploitait, m'abandonnait », cet argument de la femme adultère meurt d'inanition ou d'inanité.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que de l'adultère féminin et nous avons eu l'air d'admettre que tous les torts viennent des femmes. Loin de nous cette pensée. Sur cent femmes coupables, il y en a quatre-vingts qui le sont par la faute de leurs maris, qui les ont mal choisies d'abord, qui ont détourné de son but cette admirable institution du mariage et qui n'ont su en faire comprendre à leur compagne ni les grandeurs ni les joies ; mais, il faut bien le dire aussi, l'adultère de l'homme n'a jamais l'importance, ne peut jamais avoir toutes les conséquences de celui de la femme. En réalité, le mariage est tout à l'avantage de la femme, et c'est pour cela que la loi, après avoir armé le masculin de ces fameux droits préventifs dont la femme se plaint tant et qui lui permettent de se poser en victime devant les superficiels et les tendres, absout ensuite, en cas de flagrant délit, tous les excès de la colère chez l'homme, qu'elle absoudrait également du reste chez la femme.

Le gynécée, le harem, le couvent, certains

articles du Code, certains règlements des mœurs et le déshonneur pour celles qui veulent s'y soustraire, telles sont les précautions que l'homme a cru devoir prendre à peu près partout. C'est que, nous le répétons, le mariage, dans sa constitution loyale et régulière, est tout à l'avantage des femmes. Voyez tout ce qu'elles y trouvent en dehors de la réalisation du vœu naturel ! Elles y trouvent la liberté de voir, de connaître, d'aller, de venir, que, jeunes filles, elles n'avaient pas ; elles y changent de nom, c'est-à-dire que ce n'est plus leur famille, ce n'est plus elles-mêmes qu'elles ridiculisent ou déshonorent quand elles trompent leur mari, c'est leur mari, et tant que ce mari ne dit rien, le monde ne dit rien non plus. Lui seul est responsable, et le jour où il sait quelque chose, il faut qu'il risque sa vie pour la faute de la femme ou qu'il se fasse rire au nez devant un tribunal. En revanche, jamais la femme trompée n'est ridicule, elle est toujours à plaindre, et si elle pardonne sans se venger, elle devient héroïque. Enfin si elle se venge, après... ou avant, avec un peu de prévoyance, avec la simple preuve du toit commun, elle impose légalement au mari les enfants conçus en dehors du mariage. Si malin que soit l'homme marié, fût-il M. de Talleyrand doublé de M. de Bismarck, la réciproque lui est

absolument impossible. L'enfant qu'il a fait en dehors du mariage reste en dehors, ce que résumait spirituellement je ne sais plus quelle princesse, en disant à son noble époux : « Je puis faire des princes sans vous, vous ne pouvez pas en faire sans moi. »

C'est cet avantage considérable, inouï, injuste, qui a fait absoudre le meurtre dans le flagrant délit ; et encore faut-il que ce flagrant délit ait lieu dans la maison conjugale, et que le mari le surprenne sans l'avoir prévu. En ce cas, et lorsque le mari surprend sa femme dans cette position réservée au mariage seul et qu'il la tue, il a le droit de dire à ses juges : « Je n'ai pas tué cette créature seulement par colère, par jalousie, par orgueil, par amour ; je l'ai tuée pour étouffer en elle le germe d'un enfant qu'elle allait imposer à ma confiance, à mon affection, à mes caresses, à mon travail, à mes enfants légitimes, à mon nom et à toute la postérité de mon nom. » Et la justice humaine est forcée de se taire. Ne ferait-elle pas mieux, dans cette circonstance et dans quelques autres bien précises et bien nettes, d'autoriser, d'exiger le divorce ? Le mari accompagné d'un magistrat constaterait le délit, et sinon sans colère, du moins sans meurtre, il dirait à la loi : « Voici une femme qui ne m'aime pas, qui aime ce monsieur en che-

mise que vous voyez là, et qui est aimée de lui, puisqu'ils sont en train de donner ou de promettre la vie à un troisième individu dans lequel ils revivront, et qu'ils aimeront aussi, probablement. Débarrassez-moi de madame et débarrassez-la de moi. Qu'elle épouse monsieur, qu'ils légitiment leur petit ; cela vaudra mieux que de me forcer de tuer madame, monsieur et le germe en question qui, en sa qualité d'enfant de l'amour, sera peut-être un grand homme comme d'Alembert ou le beau Dunois. »

La séparation fait cela ? Non ; la séparation sépare, voilà tout, elle ne libère pas. Elle ne rompt pas la chaîne, elle la rend plus longue et par conséquent plus lourde. Elle rive de loin, mais pour toujours, l'innocent à la faute du coupable, elle lui supprime sa moitié sans lui en permettre une autre. Elle condamne les deux, le coupable et la victime, aux mêmes peines, au célibat et à la stérilité, et s'ils rompent leur ban, à moins qu'ils n'aient toujours dans leur poche l'*Essai sur le principe de population de Malthus*, elle condamne les enfants qui naîtront d'eux, et qui sont bien innocents ceux-là, à ce : *père et mère inconnus*, qui seront peut-être la honte et le chagrin de toute leur vie. Telles sont quelques-unes des raisons, raisons excellentes, que font valoir les partisans du divorce,

auxquels les adversaires de cette mesure répondent :

« D'abord, et avant tout, nous n'admettons pas que le mariage ne soit que l'union de deux intérêts, de deux fantaisies, de deux amours même : c'est l'alliance, c'est la communion éternelle de deux âmes, et c'est pour cela qu'il est et doit être indissoluble. C'est donc l'acte le plus grave de la vie, puisqu'il engage l'éternité, dans le ciel par le serment, sur la terre par la descendance et l'héritage. Aussi, jusqu'au dernier moment vous est-il permis de dire : Non. On ne vous marie pas de force. Par conséquent, renseignez-vous, réfléchissez-y tant que vous voudrez, toute votre vie si bon vous semble, mais vous savez, vous êtes bien prévenus qu'une fois que vous aurez dit : Oui, la mort seule pourra vous dégager. Si vous vous êtes trompés, tant pis pour vous. Tout ce que nous pourrons faire sera de séparer vos personnes et de ne plus vous laisser civilement solidaires l'un de l'autre, et cela encore, dans certains cas déterminés. Donc, mariez-vous bien ou ne vous mariez pas.

» Quant aux enfants que vous pourrez avoir, chacun de votre côté, une fois que vous serez séparés l'un de l'autre, nous n'avons ni à les prévoir ni à les garantir, nous n'avons à nous occuper que de ceux que nous vous avons autorisés à

avoir ensemble, lorsque vous vous êtes engagés librement devant nous à rester éternellement unis. Nous ne connaissons que ceux-là. Qu'est-ce qu'ils deviendraient avec le divorce, le père et la mère reprenant une liberté absolue ? Lequel des deux s'en chargerait? Auquel des deux les imposerions-nous ? Au plus honnête ? Mais si le plus honnête est justement celui des deux qui n'a pas de quoi vivre ? Au plus aisé alors ? Mais si ce plus aisé est justement le plus immoral des deux ? Que l'État s'en charge alors, prélevant sur les biens des deux divorcés de quoi pourvoir à l'éducation de ces enfants ? Mais si les deux divorcés n'ont rien ni l'un ni l'autre ? Restera l'amour paternel ou maternel, qui arrangera les choses ? Hélas ! il en est du sentiment maternel et du sentiment paternel comme de tous les grands sentiments, qui exigent une grande persévérance et de grands sacrifices; ils sont extrêmement rares, le sentiment paternel surtout; sans cela, comment expliqueriez-vous le 30 p. 100 d'enfants naturels, sans compter les stérilités volontaires, les avortements et les infanticides ignorés, et le 80 p. 100 de mortalité sur les nourrissons confiés aux premières nourrices venues, qui les emportent au fond des campagnes et qui là, sans que les parents s'en soucient, les bourrent de cette bouillie dont les pauvres petits prennent le parti de

mourir, comme s'ils comprenaient tout de suite que c'est ce qu'ils ont de mieux à faire. L'amour paternel et maternel existe, ce n'est pas douteux, et, quand il existe, il a des mérites divins ; mais il n'existe pas autant qu'on le croit, et surtout pas autant qu'on le dit. La nature le sait bien, c'est pour cela sans doute qu'elle a mis les charges après et le plaisir avant. Jugez, d'après la quantité de gens qui ne veulent avoir que le plaisir sans les charges, combien eussent accepté les charges sans le plaisir ou avec la seule chance des joies familiales. Croyez-vous que l'homme et la femme qui se livrent à l'amour sans s'être donné cette preuve d'estime qu'on appelle le mariage, croyez-vous que cet homme et cette femme qui courent la chance de donner le jour à une créature qui n'aura ni père ni mère légitimes et responsables, aient en eux le sentiment paternel et maternel ? Croyez-vous que cet homme et cette femme qui se marient par calcul, par occasion, par coutume, par amour même, pensent beaucoup à l'enfant qui va résulter de leur mariage, et qui est plus une conséquence qu'un but, quand ce n'est pas un moyen d'assurer les intérêts et de réaliser les combinaisons ? Croyez-vous enfin que cet homme qui déserte le foyer conjugal pour aller courir l'aiguillette, et cette femme qui confie son enfant à la voisine ou à la

servante pour aller courir le guilledou, aiment bien leurs enfants? Non, non. L'humanité est capable de bons sentiments; mais, le plus souvent, il faut, pour qu'elle les ait, la forcer de les avoir, et si nous ne lui imposions pas certains devoirs, elle les déserterait trop facilement, même lorsqu'il s'agit de ceux dont elle est le plus fière. Le mariage est un de nos derniers moyens de moralisation. Ne l'amoindrissons pas. Plus les hommes et les femmes verront que c'est un acte irrévocable, plus ils prendront l'habitude de le faire sérieusement. »

Tout cela est vrai, de part et d'autre, et quand c'est l'Église qui parle comme il vient d'être parlé en dernier lieu, nous comprenons son langage. L'Église ne peut ni ne doit admettre le divorce, le mariage étant pour elle l'union des âmes, sauf cependant le cas d'adultère prévu dans la loi de Moïse et réservé très-explicitement par Jésus (chap. v, verset 32, Évangile de saint Matthieu); mais tant que c'est la loi laïque qui parle ainsi, nous ne pouvons admettre son implacabilité, et c'est la loi laïque qui domine chez nous, le mariage religieux n'ayant, sans elle, aucune valeur. Or la loi laïque ne s'occupe que des intérêts sociaux et terrestres de l'homme, qu'elle est ou plutôt qu'elle s'est chargée de maintenir en équilibre entre son devoir et son droit. Le ma-

riage n'est en résumé pour elle qu'une convention comme une autre, un contrat synallagmatique dans lequel les parties s'engagent mutuellement et également, et qu'il est de son devoir de rompre quand une des deux parties prouve que l'autre s'est soustraite aux engagements pris en connaissance de cause. La loi invoque toujours la question des enfants qui sont la conséquence de ce contrat, et qui, par leur intervention, le rendent d'une espèce toute particulière. Soit : mais quand il n'y a pas d'enfant? L'argument tombe alors. Et quand l'enfant est justement la preuve et la constatation du délit, que devient l'intervention de l'enfant ?

Voici un jeune homme des plus honorables, des plus laborieux (je ne fais pas d'hypothèses, je cite des faits et des faits bien connus), voici un jeune homme qui rencontre une jeune fille, entourée de la famille la plus honorable et la plus honorée, au dire de tous. La jeune fille plaît au jeune homme, il la demande, il l'épouse. La donzelle est enceinte de deux mois, du fait d'un laquais. L'honnête famille, qui le savait, a mis sa progéniture et sa descendance légalement sur le dos d'un galant homme qui croit à la parole d'honneur des pères et des mères. Il s'adresse à la loi qui lui répond : « On va faire un désaveu de paternité et on va te séparer de cette misé-

rable femme. — Alors je puis en épouser une autre ? — Non ; tu ne pourras jamais te remarier avant qu'elle meure. — Et si elle vit plus longtemps que moi ? — Tu ne te remarieras pas, voilà tout. — Et si je veux aimer, moi, si je veux avoir des enfants qui portent mon nom ? — Impossible. — Mais je n'ai rien fait de mal. — Tant pis pour toi. — C'est abominable. — C'est comme ça. »

Voici une jeune fille des plus honorables qui rencontre dans le monde un jeune homme qui a, comme on dit, les meilleures références. Ce jeune homme est admis à faire sa cour, il est agréé. Le contrat est signé, le mariage a lieu. Une heure après la sortie de l'église, avant la fin du repas, ce jeune homme sort, on ne le revoit plus. Il est parti emportant la dot, laissant une femme vierge et ruinée. Celle-ci s'adresse à la loi, qui lui répond : « C'est vrai, *Madame*, vous avez épousé un escroc. — Eh bien, rendez-moi ma liberté. — Non. — Que dois-je faire ? — Attendre. — Quoi ? — Qu'il revienne. — Et s'il ne revient pas ? — Attendre qu'il meure. — Et s'il ne meurt pas ? — Tant pis pour vous. — Et si j'aime un autre homme ? — Vous serez déshonorée. — Et si j'ai des enfants, car enfin je suis née pour être mère ? — Ils seront bâtards. — C'est abominable, car enfin je suis innocente, moi. — C'est comme ça. »

Mais, pourrait ajouter la loi, nous avons trouvé des circonstances atténuantes pour les incendiaires, les assassins et les parricides, et, à certains anniversaires, quand ils se sont bien conduits pendant un certain temps, nous les rendons à la liberté.

— Complète ?

— Complète.

— Parfait.

Eh bien, franchement, ce mari ainsi trompé par cette famille, cette femme ainsi abandonnée et volée par ce drôle ont raison; c'est abominable !

Tandis que j'écris cette lettre, le procès de M. Dubourg commence devant les assises de la Seine. C'est cet événement qui a motivé votre lettre et cette réponse. Voulez-vous, cher monsieur, que nous prenions l'acte d'accusation, que nous le pliions en quatre, que nous le roulions autour d'une baguette de coudrier, en l'y fixant avec un ruban noir, et que nous le plantions à cet endroit de notre discours comme un point de repère, pour retrouver notre chemin quand nous allons revenir d'où nous allons, car nous allons maintenant remonter un peu haut, — à la création du monde. Ne riez pas,

c'est sérieux, mais ne vous effrayez pas, ce ne sera ni aussi long ni aussi ennuyeux qu'on pourrait le supposer.

Partons.

Nous acceptons la Bible, n'est-ce pas ? Si ce n'est pas pour la science le livre irréfutable, comme tradition historique, c'est du moins le livre qui remonte le plus haut, c'est le plus *un*, et en tout cas, comme tradition morale, religieuse, divine et fonctionnelle de l'homme et de la femme, c'est le plus complet. Homme, je me recherche aux origines consacrées et acceptées par l'homme.

Dieu forme l'homme d'un peu de limon ; il lui souffle une âme, bouche à bouche, il le forme mâle et femelle en un seul corps, c'est-à-dire qu'il le dote à la fois d'intelligence et de sentiment et qu'hommes et femmes naîtront de lui. Il lui donne l'ordre de croître et de multiplier. L'homme fait donc ainsi partie de la création une et directe ; il est en forme, en esprit et en destinée directement corrélatif à son créateur. Si Dieu crée l'homme, c'est évidemment parce qu'il a besoin d'un intermédiaire entre sa puissance et la terre récemment créée, pour des fins qu'il ne lui dit pas encore. Cependant Dieu voit que l'homme ne suffit pas, et, pour la pre-

mière fois depuis le commencement de son œuvre, il dit : « *Cela n'est pas bon. Il ne faut pas que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui.* »

Dieu sépare donc *le* femelle du mâle, et non plus de la terre, mais de la substance même de l'homme, il tire une nouvelle effigie humaine, qui est la femme. Ce sont ces deux êtres qui, nés l'un de l'autre, devront tendre éternellement à ne faire qu'une seule et même personne pour un seul et même but.

Cependant la femme, tout en étant de forme plus belle, de matière plus fine que l'homme, puisqu'elle est tirée d'une matière déjà remaniée par Dieu, est d'origine moins haute, puisqu'elle n'a pas reçu le souffle divin, ne participe que de celui qu'Adam a reçu, et n'a été évoquée que comme aide et complément. Elle n'est dès lors que de seconde création et l'homme antérieurement créé reste placé entre elle et le créateur. Ce n'est pas à elle que Dieu a donné l'Eden et les animaux, ce n'est pas elle qu'il a chargée de croître et de multiplier ; ce n'est pas à elle qu'il a défendu de manger des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Elle n'a ni pouvoir ni mouvement propre, ni responsabilité. Entre ces trois termes dont elle procède : Dieu, l'homme, la terre, elle est, voilà

tout, et elle attend. Lequel des trois va se l'approprier ?

Le serpent entre en scène. Il représente la terre dont il sort, dans ce qu'elle a de plus ténébreux et de plus bas. C'est l'instinct ; c'est l'animalité. Et cependant ce n'est qu'au nom de l'idéal qu'il va dégrader la femme, puisqu'il la sait animée d'une partie du souffle divin qui a pénétré l'homme. Il lui conseille de faire manger à l'homme le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est-à-dire de s'emparer de tout le divin qu'ils ne contiennent l'un et l'autre qu'à doses mesurées, et de se rendre ainsi égaux au Dieu total dont ils émanent, lui par première inspiration, elle par réflexion ultérieure.

Or, comme ce n'est pas à elle personnellement, nous le répétons, que Dieu a défendu de toucher au fruit que le serpent l'invite à cueillir, elle aura le droit de dire pour la première fois ce que tant d'autres femmes répéteront si souvent, à travers les siècles, quand elles seront surprises en faute : « Je ne savais pas. » Aussi, lorsque Dieu aura connaissance du péché, l'homme accusera la femme qui lui a apporté le fruit tentateur, la femme accusera le serpent qui le lui a montré.

Quel est le premier effet de cette science du bien et du mal qu'ils viennent d'acquérir ? Le

premier effet c'est d'initier les deux premières créatures au secret de la création humaine, que Dieu ne leur a pas encore appris, puisqu'il a dédoublé Adam pendant son sommeil, sans que l'homme prît la moindre part consciente à cette évocation de sa chair. Le secret de la procréation à deux, que Dieu se réservait de leur divulguer quand il en croirait l'opportunité venue, leur est donc divulgué subitement, et, dès les premières bouchées, le désir d'user de ce privilége divin court dans leurs veines. C'est pour cela que, Dieu les appelant, *ils virent qu'ils étaient nus et de formes différentes ;* c'est pour cela qu'ils ceignirent de feuillages les parties de leur corps qui dénonçaient, malgré eux, leur tentation irrésistible et leur tentative immédiate. Car le crime de la reproduction volontaire, ce crime d'empiétement humain sur les prérogatives divines, n'a pas encore été commis. Il ne sera commis qu'après la sortie de l'Éden. Au moment où nous sommes, il n'y a encore que désobéissance et désir.

Cela suffit. L'ordre suprême a été méconnu ; et alors (ceci est très-grave et très-important à consigner), après que Dieu a condamné le serpent à ramper éternellement sur la terre, après qu'il a imposé à la femme les douleurs de l'enfantement, c'est-à-dire de la mise en forme des

êtres ; après qu'il a infligé à l'homme les fatigues du travail, c'est-à-dire de la mise en œuvre des choses, il chasse Adam de l'Éden. Pourquoi ? Parce qu'il a mangé du fruit défendu ? Non ; ce n'est là que la seconde raison. Le première, *c'est parce qu'il a écouté la voix de la femme.* Autrement dit, la voix, la seule voix que l'homme doit écouter est la voix de Dieu, son maître unique, voix qui vient d'en haut ; toute autre voix ne peut venir que d'un des êtres issus ou dépendants de lui, inférieurs à lui par conséquent, et toute autre voix, venant d'en bas, ne s'adressera jamais, quelles que soient les promesses qu'elle fasse, qu'à la partie inférieure de son être, à celle qu'il a cachée instinctivement parce qu'elle l'assimilait à la bête.

L'homme est chassé, il emmène avec lui la femme, cette aide dont il ne peut plus se passer et qui est la chair de sa chair et les os de ses os. Il emporte, de la science du bien et du mal, le secret de la création ou plutôt de la procréation humaine. Il n'emporte pas la vie éternelle, car il n'a pas eu le temps de toucher à l'arbre de la vie. Il mourra donc, mais il se reproduira.

L'éternité perdue par l'individu est retrouvée par l'espèce. L'humanité va se substituer à l'homme.

Voilà Adam et Ève, hors de l'Éden, en face de

la terre immense, déserte, inculte et hostile. C'est alors, et la Bible est très-explicite à ce sujet, c'est alors, alors seulement, qu'ils se servent en toute liberté du secret que l'arbre de la science du bien et du mal leur a appris, et que, loin des yeux de Dieu, Adam connaît Ève, selon l'expression du livre consacré.

Le premier né d'Adam et d'Eve est Caïn, l'enfant de la désobéissance, de la tentation, de la curiosité, du trouble.

L'hérédité physiologique commence; et cependant Ève, malgré la part qui lui est attribuée dans la science du bien et du mal, n'en a nul pressentiment, car elle s'écrie en mettant Caïn au monde : « J'ai acquis un homme par l'Éternel. »

Toute la femme, toute la seconde femme, la femme *de foyer* que nous avons décrite tout à l'heure, est déjà dans ce mot. A peine a-t-elle séduit l'homme, à peine a-t-elle conçu par lui, à peine est-elle mère, qu'elle aspire, son œuvre de fonction terrestre accomplie, à se dégager du mâle, intermédiaire formel qui ne lui apparaît plus que comme instrumentaire et accessoire, et de ce qu'elle a servi de sa chair et de son sang à la formation du premier être, elle tend à se mettre, par-dessus la création hiérarchique antérieure, dans le principe même de toutes

choses, en effet commun avec Dieu. La lutte du masculin et du féminin s'accentue donc ainsi dès le commencement traditionnel, physiologique et psychologique du monde.

A partir de ce moment, la femme mère est déterminée et connue. Sollicitée à la fois par l'animalité dans ses entrailles, par l'idéalité dans son cœur et par la curiosité dans son esprit, elle appelle l'homme, le reçoit en forme, le recueille en essence, le paye d'une sensation qu'elle partage plus ou moins, se reprend aussitôt, se remonte jusqu'à son Dieu, extrait, supprime l'intermédiaire jusqu'à nouvel appel de la nature et se déclare enfin supérieure à l'homme par sa forme, par son sentiment, par sa fonction, par son utilité, et, il faut bien le dire, par l'asservissement de l'homme lui-même à la sensation qu'il trouve en elle. Telle est la mère, qu'elle mette au monde Caïn ou Abel, telle est la vraie mère, telle est notre mère quand nous l'évoquons dans notre amour et notre respect. Nous la dégageons alors complétement, nous aussi, même de l'homme qui est notre père, et nous regarderions comme sacrilége et incestueux de nous la représenter complice du fait auquel nous devons d'être. Nous l'enveloppons là d'un mystère où elle a droit en effet de se croire et de se dire en relation directe avec Dieu, car l'homme n'y est admis

qu'une minute. Ce n'est pas tout ; rien n'avertit l'homme qu'il sera père. C'est la femme qui en reçoit la première nouvelle par une communication secrète, intime de la nature, et c'est elle qui l'annonce à l'homme devenu passif, à son tour.

Admirable évolution du germe créateur déposé par Dieu, transmis par l'homme, recueilli par la femme, restitué par elle au monde extérieur sous sa forme planétaire jusqu'à ce que Dieu le reprenne dans ses harmonies éternelles, après cette dernière métamorphose que nous appelons la mort, germe nouveau pour un état nouveau ! Et, pendant cette évolution, ce germe invisible à l'œil nu a créé non-seulement l'enfant mâle ou femelle, mais la mère, le père, l'homme, la vie, la pensée, le mouvement, l'amour, le bien et le mal. Constatons et admirons, monsieur, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

L'homme aura donc tout à reconquérir : l'Eden qu'il a perdu par la femme, la femme qui se dérobe à lui par la maternité, l'enfant qui lui est soustrait par la mère. C'est par cette triple conquête morale qu'il s'affirmera mâle, se constituera père, remettra toute chose à sa place selon les vues providentielles et se fera reconnaître ce qu'il est, le médiateur conscient entre Dieu son Créateur et la Création, qui lui est soumise.

Le Seigneur qui avait établi des lois naturelles qu'il se proposait de faire connaître à Adam, si celui-ci n'eût prévariqué, lois que l'homme est forcé depuis lors d'apprendre les unes après les autres, — et sans le secours de la femme, — le Seigneur punit immédiatement par une de ces lois la faute et l'orgueil d'Ève. Cet enfant qu'elle croyait avoir acquis par le Seigneur, le Seigneur le maudit. Caïn, premier-né de la double tentation, de la double erreur de son père et de sa mère, va devenir nécessairement criminel. Les fatalités héréditaires s'établissent. Le dogme du péché originel n'est pas autre chose qu'une loi physiologique. Caïn tue Abel, à la naissance duquel le serpent n'a eu aucune part. L'être d'instinct tue l'être d'idéal, qui est recueilli dans le Seigneur et qui va être restitué à la terre sous le nom de Seth. C'est alors qu'Ève pourra dire : « J'ai acquis un homme par le Seigneur, » mais elle n'osera plus. Elle se défie d'elle, elle est soumise, elle est ralliée, et elle devient alors véritablement mère des enfants de Dieu.

Caïn, marqué d'un signe, est sorti de la première famille; il erre vagabond et finit par arriver au pays de Nod. Où est ce pays? Nul n'a jamais pu le dire. Il connaît sa femme. Quelle femme? Nul ne le sait, puisque, *bibliquement*, il n'y a encore sur la terre qu'une femme : Ève. Qu'est-ce

que cela signifie? Cela veut-il dire que Caïn est dans ce qui n'est pas, et qu'il féconde ce qui ne doit pas être? Qu'est-ce que c'est que cette humanité innommée jusqu'alors, mystérieuse, hors la loi, où Caïn et ses descendants trouvent les femelles dont ils ont besoin pour perpétuer les traditions du mal? Est-ce une puissance d'en bas égale et hostile à celle de Dieu qui suscite cette horde bâtarde contre le peuple élu? Ou bien les animaux ont-ils désobéi comme l'homme et la femme? Ont-ils mangé *de l'herbe du bien et du mal*, et tentant, de leur côté, une création qui leur était interdite, sont-ils arrivés à donner naissance à ces semblants d'hommes qu'on appelle les singes? Caïn, le meurtrier, le maudit, le fugitif, le premier homme aux mains sanglantes, se contente-t-il d'une guenon pour son premier amour, probablement aussi monstrueux que sa première haine, et fait-il, dans le croisement, prédominer ce qui lui reste, ce qui ne peut lui être ravi de son type supérieur? Car, après tout, il est issu, lui, de ce qui est issu de Dieu. Il est possible alors que le germe d'humanité effective qu'il dépose dans ce milieu arrivé à son point culminant et incapable de s'élever encore par lui-même, rectifie les êtres subséquents et leur donne toutes les apparences du type le plus élevé, moins l'âme, que ce générateur maudit

ne peut transmettre, puisqu'il ne la contient plus. Il en résulterait cette humanité purement animale, ayant pour mère cette guenon dont certains savants modernes veulent absolument descendre, tandis que nous, qui ne sommes pas du même avis, descendrions naturellement d'Eve. C'est possible. Toujours est-il que les anthropomorphes se mettent à pulluler de telle façon qu'ils couvrent bientôt la terre, et ils arrivent à des produits si beaux, physiquement, que quelques fils des hommes véritables se laissent entraîner à leur tour par leurs filles, guenons rectifiées. Les mélanges se continuent donc, menaçant ou de faire descendre les enfants de Dieu, ou de faire remonter la descendance de Caïn. C'est alors que, pour protéger les siens, le Seigneur ouvre les cataractes du ciel et noie tous les hommes et toutes les femmes, sauf Noé, ses trois fils et ses trois brus. La première, la vraie, la seule famille consentie par Dieu est, avec les animaux qui doivent lui être éternellement soumis, sélectée et recueillie dans l'arche, second Éden, flottant sur les eaux vengeresses. Et comme ce qui a été une fois ne peut plus jamais cesser d'être sous une forme ou sous une autre, le germe caïnique va se retrouver dans Cham, qui, la terre reprise et l'alliance faite, outragera son père et se fera maudire et chasser

à son tour. C'est de lui que descendra la race qui sera et qui restera la plus difficile à rallier, — alors même que Japhet, le père de notre jeune Europe, attiré en douceur par Dieu, aura logé dans les tabernacles de Sem, — la vieille Asie, qui s'épuise de jour en jour.

A partir de ce moment Dieu, qui a promis de ne plus faire périr tous les hommes, se contente de protéger et d'instruire son groupe d'élus. C'est là, par les patriarches, que la famille humaine va se fonder, sur des bases définitives que nul ne pourra jamais modifier sans péril pour lui, les siens et les autres ; c'est là que la tradition de l'homme de Dieu, avec Dieu et en Dieu va s'établir par Moïse dans ces commandements qui seront les assises inébranlables de la sagesse, de la morale, en un mot de la conscience, cet Éden intérieur de l'homme. Pendant ce temps, autour et à l'encontre de ce petit groupe dépositaire des vérités de salut, les fausses civilisations naissent, grandissent, brillent, étonnent, épouvantent, se corrompent, s'écroulent et s'évanouissent, les unes après les autres. La descendance de celui qu'Ève croyait avoir acquis par le Seigneur les fonde, les traverse et les décompose, en proclamant partout et toujours la puissance dérisoire de l'homme libre et le triomphe stupide de la matière.

Car il n'y a plus de Dieu, ou plutôt chacun a le sien. Les uns déifient les oignons, les autres le bœuf en chair ou le veau en or; ceux-ci, le feu, ceux-là, l'eau ; on se prosterne devant un morceau de bois ; on s'aplatit devant un caillou ; on s'égorge et l'on se prostitue devant un fétiche de bronze ou d'airain. Il n'y a plus de ciel, il n'y a plus qu'un Olympe, et l'on n'entend parler que d'amours entre les dieux et les mortelles, entre les déesses et les hommes. C'est un va-et-vient incessant de l'Olympe à la terre et de la terre à l'Olympe. Jupiter, le rival, le tenant-lieu du Dieu de Noé, d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse, de Josué, de Samuel, de Saül, de David, de Salomon, de Job, Jupiter se transforme tour à tour en cygne, en taureau, en pluie d'or, selon qu'il faut à la dame un mâle caressant, robuste ou généreux. La chaste Diane elle-même descend de son char d'argent pour se donner à Endymion derrière un nuage, et la sage Minerve vient concourir, entre Vénus et Junon, à la pomme du berger Pâris. On se bat dix ans pour la maîtresse de ce drôle, et le plus grand poëte de l'antiquité chante les malheurs qu'elle cause en vers impérissables. Socrate dîne chez Aspasie, Périclès l'épouse. L'Aréopage absout Phryné parce qu'elle est belle, Praxitèle place sa statue dans le temple de Delphes entre celle d'Apollon

et celle d'Archélaüs ; les Grecs les plus riches économisent encore pour se donner de temps en temps le luxe d'une de ces courtisanes de Corinthe que Démosthène marchande et trouve trop chères, enfin les descendantes de la famille de Caïn triomphent du haut en bas. On les adore, on les glorifie, on les divinise ; ce que voyant, l'homme, devenu fou par la toute-puissance, se déclare tout bonnement dieu à son tour. Il se commande un faux tonnerre, comme Caligula, et donne son cheval pour consul à ses sujets qui ne méritent guère mieux du reste, en vertu de cet axiome que les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent. Tout cela pendant que l'impératrice se livre aux athlètes dans les carrefours, en attendant qu'on rapporte son corps qui aura été quelquefois lassé, jamais assouvi, dans un tombereau rempli de cette fange particulière qui a servi à pétrir sa race.

Mais il y a déjà près de sept siècles que ce peuple, providentiel sans le savoir, soumet, remue, laboure tous les autres peuples du globe pour qu'ils puissent plus sûrement recevoir la semence dont un nouveau monde va sortir. Rome a été réveiller Sem dans l'Asie et dans l'Inde, Cham dans l'Égypte et l'Afrique, Japhet dans la Germanie, l'Espagne et la Gaule, pour qu'ils prêtent l'oreille à ce que le Dieu de leurs pères va leur dire.

En effet, les hommes sont arrivés à un tel degré de folie, d'orgueil et de corruption, qu'il ne reste plus à Dieu qu'à les exterminer tous ou à les sauver. Or, Dieu a promis à Noé de ne plus faire périr les hommes en masse. Le monde ne va donc plus être détruit, mais sauvé.

Pour que son intervention et sa volonté soient incontestables, Dieu va intervertir toutes les lois de la nature, dans un fait contre l'invraisemblance, contre l'impossibilité duquel tout le rationalisme humain est venu se briser depuis dix-huit siècles.

Tout à coup, une femme, que dis-je, une vierge de seize ans, répétant, après cinq mille ans, le premier mot de la première mère, s'écrie : « J'ai acquis un homme par l'Éternel. » Seulement, cette vierge sait bien ce qu'elle dit, cette fois. Un ange lui est apparu qui lui a dit de ne pas s'étonner, et qu'elle concevrait par l'extase, comme les autres femmes conçoivent par l'amour. Marie a été choisie entre toutes pour donner au monde ce sauveur devenu indispensable et prédit d'ailleurs par tous les prophètes pour des temps qui sont révolus. Dans cette nouvelle création, étrange, miraculeuse, mais seule digne du Dieu méconnu qui crée et du Dieu inconnu qui va naître, pas un atome du limon terrestre ne pénètre. Le serpent ne peut pas s'y glis-

ser, l'homme n'y a pas même été admis. Cette fois la vierge n'aura pas à se regretter, la femme n'aura pas à se reprendre, la mère n'aura pas à se substituer; elle est seule, elle est une, et nulle forme humaine ne lui dérobe ni ne lui remplace momentanément son Dieu. L'époux n'est là que le témoin étonné d'abord, respectueux ensuite de cette épouse immaculée. Les deux états sacrés de la femme, ceux que l'homme, à moins d'être maudit ou fou, respectera éternellement, la virginité et la maternité, états incompatibles jusqu'alors, vont ne faire qu'un, en une seule personne et chacun dans sa totalité.

Quelle grâce touchante! quelle poésie audacieuse! quelle majesté imposante et douce!

Ah! nous voilà loin, non-seulement des grossières amours de l'Olympe et des monstrueuses fécondations de ses dieux, mais même de l'innocence curieuse d'Ève et de l'émotion pudique de Rébecca. L'imagination des plus grands poëtes n'a rien rêvé de pareil. Un ciel d'Orient, un ange qui passe, un lis qui se penche, une vierge qui prie; et le sauveur du monde, le fils de Dieu, est né. Voilà le triomphe de la femme dans son expression la plus haute et la plus idéale.

Eh bien, monsieur, celui qui vient de naître d'une vierge, celui qui dira à la Samaritaine :

« C'est moi-même le messie qui vous a été annoncé ; » qui dira dans la synagogue de Capharnaüm : « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie ; je suis la lumière du monde ; » qui dira aux Juifs : « Je suis le principe de toutes choses, moi-même qui vous parle ; » qui dira enfin cette parole que nulle bouche humaine n'a osé dire avant lui, que nulle bouche humaine n'osera dire après lui, que nulle bouche humaine n'osera contredire : « Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché ? » rappelez-vous, monsieur, ce qu'il répond la seule fois qu'il lui parle, à cette vierge unique, à cette mère incomparable dans les entrailles de laquelle il a été divinement engendré.

« Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était :

» Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

» Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit :

» Ils n'ont point de vin. »

» Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il » de commun entre vous et moi ? Mon heure » n'est pas encore venue. »

Qui raconte cela ? Le témoin le plus irrécusable des faits, le disciple le plus soumis du fils, l'ami le plus tendre de la mère, celui à qui Jésus mourant la confiera, saint Jean.

Si nous nous en tenons à la lettre du texte que je viens de citer, Jésus n'aura pas le droit plus tard de dire : « Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché ?» car le premier venu pourra lui répondre : « Tu as enfreint un des commandements de Dieu dont tu te dis le fils; tu as manqué de respect à ta mère, et quelle mère ! aucun de nous, à qui tu veux apprendre la Loi, n'en a autant à se reprocher. »

Que signifie donc cette phrase hautaine et rude, après laquelle Marie, au lieu de rappeler son fils à son devoir filial et de le chasser comme Noé a chassé le fils irrespectueux, après laquelle Marie, rappelée elle-même à son devoir, se contente de dire modestement à ceux qui l'entourent : « Faites tout ce qu'il vous dira » ?

Cette phrase signifie tout simplement que Jésus étant le principe même des choses ainsi qu'il l'a dit lui-même, toutes choses, dès sa venue sur la terre, doivent rentrer dans l'ordre éternel que Dieu a fixé, ordre que le premier homme a méconnu et troublé en écoutant la voix de la première femme, et qu'après un malentendu de cinq mille ans il s'agit de rétablir.

Dans cet Éden nouveau, le serpent ne doit pas avoir de prise sur la femme, la femme ne doit pas avoir d'influence sur l'homme *et lui faire devancer son heure*. Lui seul est juge de l'opportunité

de son action, et tout en faisant alliance de chair et d'âme avec elle pour l'accomplissement des volontés du Seigneur, il doit la subordonner, la comprendre, la rallier, mais ne jamais la subir. Le divin, le masculin et le féminin reprennent leurs lignes respectives. Chacun revient subitement à son plan, est appelé à sa fonction, est remis dans sa destinée. Dieu reste de toute-puissance, l'homme redevient de toute-médiation, la femme se reconnaît de toute-disponibilité. L'homme n'écoutera plus que Dieu, la femme n'écoutera plus que l'homme. Si la femme écoute le serpent, elle s'en ira ramper avec lui ; si l'homme écoute la femme, il s'en ira mourir en elle.

Et voilà pourquoi Jésus, le Dieu fait homme pour que l'homme reconquière son Dieu, répond non pas à la vierge, non pas à la mère, mais au féminin : « Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? Je ne relève que de Dieu, mon père. Je suis le médiateur et tu n'es que mon aide. » Et le féminin, reconnaissant son maître, répond humblement par la voix de Marie : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Et maintenant que ceux qui ont des oreilles entendent ! Que ceux qui ont des yeux voient ! Il n'y a plus à arguer de son ignorance ni à se rejeter les uns aux autres la responsabilité après

le coup d'État divin de la naissance du Christ. La vérité est imposée ! La loi est connue ! L'univers a un Dieu; l'humanité a une âme !

Par cette admirable tradition biblique, j'ai la vie en Adam, la terre en Noé, la famille en Abraham, la loi en Moïse, la rédemption en Jésus, à de certaines conditions qui ne sont ni au-dessus de mon intelligence, ni au-dessus de mes forces. L'Ancien Testament m'explique et me donne la terre ; le Nouveau Testament, comprenant que la terre ne me suffit plus, me rouvre le chemin du ciel.

Par le premier je sais de quel Dieu j'émane, par le second vers quel Dieu je retourne, et c'est bien le même, inépuisable et infini dans son amour, éternel et immuable dans sa volonté.

Un esprit comme Moïse, le plus grand que le monde connaisse, une âme comme Jésus, la plus pure qui ait jamais rayonné sur les hommes, peuvent-ils me tromper ? Et pourquoi me tromperaient-ils ? Que pourrait-il leur en revenir ? Quel intérêt y avaient-ils, autre que celui de cette misérable humanité ignorante et dévoyée pour laquelle combattait le premier, pour laquelle mourait le second ? Et ces milliers de martyrs qui expiraient en souriant et en chantant ce Dieu nouveau au milieu des plus horribles supplices, quel intérêt avaient-ils à une pareille mort, si ce

n'est de prouver ce Dieu subitement révélé qui satisfaisait leur intelligence, leur cœur et leur âme jusque dans les tortures qu'ils subissaient pour lui ? Et moi, homme nouveau, qui, grâce à eux, n'ai plus de luttes à soutenir que contre moi-même, je ne croirais pas à un Dieu ainsi proclamé ! Ces grandes choses se seraient accomplies inutilement ! Tant de génie ! tant de pureté ! tant de vertu ! tant de courage ! tant d'affirmations ! tant d'espérances ! tant de preuves ! tout cela pour rien ! Moïse, un aventurier ! Jésus, un imposteur ! Les apôtres, des ambitieux ! les martyrs, des fous ! Allons donc ! Leur Dieu est le mien, c'est celui-là que je cherchais, c'est celui-là que je veux ! Vous tous qui avez combattu, qui avez aimé, qui avez souffert pour moi, accueillez-moi parmi vous ; je veux combattre, je veux aimer, je veux souffrir à mon tour pour cette vérité que vous avez affirmée et prouvée. Je vois, je sais, je crois, je comprends. J'ai un maître qui est Dieu ! j'ai un domaine qui est la terre ! j'ai un moyen qui est le travail ! j'ai un but qui est le bien ! j'ai une promesse qui est le ciel ! j'ai un frère qui est l'homme ! j'ai une aide qui est la femme ! Marchons !

Voilà le cri de l'homme devenu chrétien.

Sept mille ans se sont écoulés depuis la création; nous voici revenus. Tirons l'acte d'accusation du procès Dubourg de son ruban noir et lisons :

« *M. Le Roy Dubourg a épousé en* 1869, *à Villiers, près Vendôme, Denise Mac Leod, alors âgée de dix-neuf ans. Ils appartenaient tous deux à des familles honorables.*

» *D'un caractère affectueux, mais inégal, fantasque et même violent, d'une imagination ardente et peu réglée, la jeune femme aurait eu besoin d'une sage et ferme direction. Malheureusement son mari, avec une humeur facile, avec une nature franche, n'était pas capable de prendre sur sa femme une salutaire influence... De plus, il était inoccupé, il ne savait à quoi employer son temps*, etc. »

Arrêtons-nous là ; nous n'avons pas besoin d'aller plus loin. Vous voyez que cette vérité : Dieu tout-puissant, l'homme médiateur, la femme auxiliaire, est devenue de base fondamentale dans nos sociétés civilisées, et la première chose que fait le magistrat, dans une des luttes du masculin et du féminin où le féminin a été détruit dans sa

forme, n'ayant pu être dominé dans ses instincts, c'est de constater ces deux faits :

Les mauvaises tendances congéniales de la femme, de famille honorable, que l'éducation n'a pu modifier ;

La nécessité pour l'homme de savoir diriger cette auxiliaire, qui n'a jamais de direction propre.

Rien n'est donc changé depuis sept mille ans, et nous voilà, monsieur, vous et moi, nous voilà, à notre tour, en face de toutes ces questions qui se dressent tôt ou tard devant tout homme qui pense.

Les religions, les philosophies, les sciences, la littérature, l'histoire, l'expérience, le travail, la douleur, l'observation de nos semblables, l'examen des choses, tous les courants de l'intelligence, du cœur et de l'âme, ont déposé en nous, or et fange, une quantité de notions contradictoires, matériaux disparates à l'aide desquels, avant de mourir, il nous faut cependant, si nous sommes vraiment des hommes, établir notre conscience. Pour moi, et j'espère qu'il en est de même pour vous, monsieur, rien ne me trouble, rien ne m'opprime ; mon intelligence est en équilibre, mon cœur est en harmonie, mon âme est en confiance, et je sens en moi, bien distincts dans leurs attributions, bien concordants vers leur fin,

ces trois agents immatériels, qui sont ma part de divin en ce monde. Ni l'ambition, ni l'orgueil, ni l'argent, n'ont le pouvoir, le plus tyrannique de tous, de me faire dire ce que je ne pense pas ni de m'empêcher de dire ce que je pense. Je n'appartiens ni à une doctrine, ni à une secte, ni à une coterie ; enfin je suis libre, dans l'acception éternelle du mot, et je suis conscient. Je m'isole, je me recueille, je gravis la montagne et je regarde loyalement au-dessous, autour, au-dessus et au delà.

Toujours le même spectacle :

Au-dessous : les cités, le bruit, la terre, les hommes, à la recherche du bonheur par tous les moyens possibles ;

Autour : la nature, régulière, féconde, silencieuse, impassible, de bon conseil, voilée mais pénétrable ;

Au-dessus : le ciel étincelant de secrets, incommensurable, infini;

Au delà : l'inconnu, où chaque religion a mis une promesse, où chaque philosophie a admis un mystère, et dont, somme toute, l'homme ne se préoccupe guère qu'au moment d'y entrer. Dégagé de toute préoccupation et de toute influence terrestres, je suis là au centre même de la vie universelle, et la Création entière me parle, à moi, atome, tout comme elle a parlé à Noé

sur le mont Ararat, à Moïse sur le mont Sinaï, à Jésus sur le mont des Oliviers, comme elle parle au plus humble des mortels quand il est décidé à l'écouter et à la croire.

Eh bien, monsieur, si j'avais un fils, le jour où il aurait vingt et un ans, je l'emmènerais sur ma montagne à moi et je lui dirais : « Tu connais déjà des sciences exactes et positives ce qu'un grand nombre d'hommes ne savent pas, une foule de choses que je n'ai jamais sues et que je ne saurai jamais moi-même, ma jeunesse s'étant trop dispersée au hasard et le commencement de mon âge mûr s'étant passé à en rechercher et à en rassembler les morceaux pour asseoir ma vie, me recueillir et comprendre. Le trésor des connaissances que tu as acquises, tu iras le grossissant toujours avec un peu d'attention, de méthode et de persévérance. C'est ton domaine terrestre, exploite-le comme tu l'entendras, toujours, bien entendu, en vue des progrès de cette humanité à laquelle tu appartiens. Mais ce n'est là que le domaine et il te faut le royaume, qui n'est plus affaire de mémoire et d'érudition, mais de conscience, c'est-à-dire de connaissance des autres et de toi-même.

« Tu as aujourd'hui vingt et un ans. La loi qui te déclare majeur, et, par suite, maître de ton mouvement, même en contradiction avec le

mien, la loi qui te donne, dès aujourd'hui, une participation aux destinées de ton pays, la loi recule jusqu'à ta vingt-cinquième année ton droit absolu de te marier, ce qui prouve qu'elle regarde la direction de la femme comme la chose la plus difficile pour l'homme. J'ai donc quatre ans pour t'apprendre cette chose difficile. Commençons : si tu veux me croire, quelques lignes suffiront.

» Tu sais, n'est-ce pas, que tu n'es pas composé seulement de sang, de muscles, de nerfs et d'os? De ce corps qui est ta forme visible et qui constitue ton moi palpable il ne restera certainement rien un jour, et si c'était là tout ce que tu dusses posséder sur la terre, tu serais inférieur au lion comme force, au chêne comme hauteur et à la carpe comme durée. Tu vis donc autrement que par tes organes, et c'est là que commence ta supériorité sur le reste de la création. Tu penses, tu comprends, tu sens, tu te souviens, tu regrettes, tu espères, tu souffres, tu aimes, tu ne hais pas, heureusement, mais enfin mille impressions retentissent, s'enchaînent, se combinent et vivent dans un autre *toi* invisible, que ta forme qui a des limites contient sans pouvoir le limiter.

» Tu es donc non-seulement dans ce qui est toi, mais dans ce qui est hors de toi; tu fais donc

partie, non-seulement de la création matérielle avec laquelle tu es en rapport constaté, mais d'une création insaisissable dans sa forme qui constitue ce monde des idées et des sentiments auquel nous avons donné le nom d'âme. Par cette première création tu te sais pareil à tout ce qui naît, vit, se reproduit et meurt autour de toi ; par la seconde, tu te sens supérieur à tout cela, appelé que tu es malgré toi vers ce qui est éternel et infini, vers le Créateur même qui, en te gratifiant d'une âme, ne t'eût fait qu'un don inutile et dangereux si cette âme ne contenait le besoin de le connaître et de s'identifier avec lui.

» Maintenant, de ce que tu ne peux imaginer ni définir la forme de ce Créateur, dois-tu conclure qu'il n'existe pas ? Peux-tu davantage imaginer et définir la forme, le siége, le mécanisme de ta pensée, de ta douleur, de ta mémoire, de ta vie ? Il s'ensuivrait donc que ta pensée, ta douleur, ta mémoire, ta vie, n'existent pas non plus, et que ceux qui disent qu'ils pensent, qu'ils souffrent, qu'ils se souviennent, qu'ils vivent, sont des fous, tandis qu'ils ne le sont au contraire que lorsqu'ils cessent de penser, de souffrir, de se souvenir, de vivre de cette vie indéfinissable. Du moment que mille choses peuvent être évidentes par leurs effets sans être évidentes dans leur forme, le Créateur invisible devient

évident par sa création formelle, comme ma pensée, ma douleur, ma mémoire, ma vie, par les manifestations visibles que j'en donne. Partout où cette idée de Dieu n'est pas encore ou n'est plus, il n'y a que ténèbres, confusion et barbarie. Je suis parce qu'il est, il est puisque je suis.

» Si, en nous donnant cette manière d'exister qui nous est propre, le Créateur ne nous a donné que le sentiment, la conviction, sans la connaissance exacte de son être formel, c'est que cette connaissance exacte ne saurait se concilier avec l'œuvre secondaire que nous avons à accomplir. Connaissant Dieu dans son intégralité, nous ne voudrions plus être ses serviteurs, nous serions ses égaux. C'est bien cela que, selon la tradition, le premier homme voulait quand il a mangé à la dérobée du fruit de l'arbre du bien et du mal. L'humanité a hérité de ce désir, mais elle ne s'entend pas sur le moyen. Le moyen existe cependant, la parole de Jésus nous l'a donné une fois pour toutes. Voilà pourquoi, mon cher enfant, je t'ai élevé dans la tradition de la Bible et dans la morale de l'Évangile. Je t'ai affirmé qu'il n'y a qu'un seul Dieu que je t'ai fait admirer et honorer; je t'ai fait comprendre ce que c'est qu'un père et une mère et ce que tu leur dois dans ton cœur; je t'ai empêché de faire aux autres ce que tu ne voudrais

pas qu'ils te fissent, et je t'ai appris, sinon à aimer, cela ne s'acquiert pas tout de suite, du moins à respecter ton prochain comme toi-même et à l'aider et le secourir de ton mieux. Tu n'as jamais pris le bien d'autrui et tu n'as jamais manqué à ta parole ; enfin, si tu as été tenté par la femme d'un autre, grâce à ton travail et à ta volonté, tu n'as pas succombé à la tentation, tu es resté chaste et te voilà croyant, robuste et vierge en face de l'amour et par conséquent du mariage.

» Maintenant que tu connais bien tes rapports à la fois avec le Créateur et la création, maintenant que tu as bien le sens de ta médiation terrestre, peut-être sens-tu en toi la force de dire au féminin : « Qu'y a-t-il de commun entre vous » et moi ? » et de te consacrer uniquement et dans ta totalité à l'amour des choses qui ne périssent pas, de Dieu, de la nature, de l'humanité, de la science, de l'art? Si tu en es là, mon fils, je n'ai rien à te dire, le problème est résolu et je m'incline devant toi, non sans remercier la femme qui m'aura aidé dans l'œuvre d'un pareil fils ; mais si la surabondance de vie contenue en toi demande à se répandre et à s'épancher en une autre forme que la tienne, si tu éprouves le besoin d'aimer et d'être aimé non-seulement dans ton cœur, mais avec tes sens, et si tu crois

pouvoir, comme tant d'autres hommes, et des plus utiles et des plus grands, l'ont fait, aux risques et périls de la joie ou de la douleur, si tu crois pouvoir concilier l'amour avec ta mission d'homme, ne cherche pas l'amour autre part que dans le mariage : il n'est que là, parce que là seulement il y a estime. Or, l'amour sans l'estime ne peut aller bien loin ni s'élever bien haut. C'est un ange qui n'a qu'une aile.

» Cependant tu entendras dire autour de toi qu'un homme civilisé doit avoir connu des femmes avant son mariage, ne fût-ce que pour apprendre à connaître les femmes, et ne pas arriver maladroit, ridicule et désarmé devant celle qu'il épousera. Ce que tu entendras dire là n'est pas vrai. Ce n'est pas par la possession physique qu'on apprend à connaître les femmes. Plus les femmes, en dehors du mariage, livrent les secrets de leur corps, plus elles gardent ceux de leur âme. Une femme qui a un amant a toujours quelque chose à lui cacher. Le premier prêtre venu, intelligent et *chaste*, après six mois de confessionnal, connaît mieux les femmes que Don Juan avec sa liste de mille et trois. D'ailleurs, les femmes que tu connaîtrais ainsi, ou seraient de malhonnêtes femmes qui te détourneraient de ta route, ou seraient d'honnêtes femmes que tu détournerais de la leur. Elles ne t'appren-

draient donc, les premières qu'à mépriser les femmes, les autres qu'à te mépriser toi-même. Quand tu rencontreras une femme, après comme avant ton mariage, si elle est en bas, tâche de la faire remonter, si elle est en haut, ne la fais jamais descendre. Il n'y a pas de plus beau spectacle que celui d'une honnête femme. Avec cela, tu en sais sur ce sujet aussi long que qui que ce soit.

» Marie-toi donc dans n'importe quelle classe, pourvu que celle que tu épouseras soit croyante, pudique, laborieuse, saine et gaie, sans ironie. N'épouse jamais une fille railleuse. La raillerie, chez la femme, est symptôme d'enfer. Connais bien les parents. Tels parents, tels enfants, toujours ! Lorsqu'il y a exception à cette règle, l'exception n'est qu'apparente ; on a mal observé. Garde-toi d'imposer à ta femme la maternité, fais-la-lui d'abord comprendre et désirer. Utilise-la souvent, mais respecte-la toujours dans sa forme ; ne la glorifie que dans sa valeur d'épouse et dans sa fonction de mère ; mais qu'elle soit mère dans le grand sens du mot, et qu'elle le soit le plus souvent possible. Les nombreux enfants d'une mère comme elle et d'un père comme toi, c'est non-seulement la bénédiction de la famille, c'est l'exemple, et l'exemple vaut mieux que la leçon, sans doute parce qu'il est plus difficile à

donner. Tout homme qui ne met pas sa vie intime en accord avec les principes qu'il expose ou les conseils qu'il donne est un hypocrite ou un maniaque auquel il faut tourner le dos. Si Jésus se fût contenté de donner les préceptes de sa morale sans la pratiquer lui-même, il n'eût pas fondé de religion, il n'eût exposé qu'une doctrine qui serait morte avec lui. Il a été divin par l'accord de sa vie avec ses préceptes.

» Sois donc aussi irréprochable toi-même que tu demandes à ta compagne de l'être, afin de ne lui causer aucun chagrin et de ne lui fournir aucune excuse. Initie-la loyalement à ta destinée humaine et divine, afin que, si tu viens à mourir avant que tes enfants soient capables de se diriger eux-mêmes, elle n'ait pas besoin d'un autre homme pour cette direction, et qu'elle se constitue mère et père, le plus haut grade auquel puisse arriver la femme mise et développée en sa valeur.

» Fais-lui comprendre la vie, qui est très-simple; explique-lui la mort, qui est très-facile quand on a fait de la vie ce qu'il faut en faire, et qu'elle sache bien que l'une et l'autre ne sont que des moyens de l'éternité dans laquelle vous êtes compris tous les deux, et où rien ne vous séparera plus, puisque vous n'aurez été l'Homme-Femme qu'ensemble et dans un amour unique.

N'oublie pas qu'en la prenant pour aide tu t'engages à être pour elle époux, ami, frère, père et prêtre. Nul autre homme que toi ne doit plus jamais pénétrer dans son âme, quel que soit le caractère particulier dont il est revêtu. Ce n'est pas notre crédulité qui fait le prêtre puissant, quoi qu'en ait dit Voltaire, c'est notre ignorance qui le rend indispensable. Une fois en état de conscience, tu n'as plus besoin d'intermédiaire entre ton Dieu et le sien, qui est le même en toi et par toi. Enfin, si tu es parmi ceux qui savent, prouve-le en joignant et en fermant les trois côtés du triangle : Dieu, l'Homme et la Femme.

» Et maintenant, si malgré tes précautions, tes renseignements, ta connaissance des hommes et des choses, ta vertu, ta patience et ta bonté, si tu as été trompé par des apparences ou des duplicités ; si tu as associé à ta vie une créature indigne de toi ; si, après avoir vainement essayé d'en faire l'épouse qu'elle doit être, tu n'as pu la sauver par la maternité, cette rédemption terrestre de son sexe ; si, ne voulant plus t'écouter, ni comme époux, ni comme père, ni comme ami, ni comme maître, non-seulement elle abandonne tes enfants, mais va, avec le premier venu, en appeler d'autres à la vie, lesquels continueront sa race maudite en ce monde ; si rien ne peut l'empêcher de prostituer ton nom avec son

corps ; si elle te limite dans ton mouvement humain ; si elle t'arrête dans ton action divine ; si la loi qui s'est donné le droit de lier s'est interdit celui de délier et se déclare impuissante, déclare-toi personnellement, au nom de ton Maître, le juge et l'exécuteur de cette créature. Ce n'est pas la femme, ce n'est même pas une femme ; elle n'est pas dans la conception divine, elle est purement animale ; c'est la guenon du pays de Nod, c'est la femelle de Caïn ; — tue-la. »

Voilà, monsieur, ce que je dirais à mon fils si j'en avais un ; mais ce fils je ne l'ai pas. Mon conseil demeure donc non avenu, comme beaucoup d'autres, car ce n'est qu'aux enfants qu'on a engendrés et élevés soi-même qu'on a le droit d'inculquer des idées aussi absolues, et probablement aussi insensées que les miennes.

En tout cas, telles sont ces idées bien arrêtées en moi depuis longtemps, que la lecture de votre charmante lettre a confirmées en les évoquant tout à coup, et que je n'ai pu résister au désir de vous communiquer.

Acceptez-les, cher monsieur, non comme fils, mais comme confrère, avec l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Juin 1872. — Seignelay.
(*Sous le châtaignier.*)

# SUR LA COLLABORATION.

## LETTRE A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU *Figaro*.

Cher monsieur,

Je lis dans votre numéro d'aujourd'hui une lettre de M. H. Ferry de Pigny, propriétaire à Brie, près Versailles (Seine-et-Oise), qui ne tend à rien moins qu'à insinuer que mon père pourrait bien avoir... puisé le sujet de sa comédie : *La Jeunesse de Louis XIV*, dans une pièce en vers de l'illustre historien Esnest Charrière, pièce que celui-ci aurait communiquée, sur le conseil du Théâtre-Français, à l'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Puisque M. H. Ferry de Pigny, beau-frère de feu Charrière, est dépositaire de tous les papiers

de ce dernier, il doit avoir entre les mains le manuscrit de la pièce de son beau-frère. Il n'avait plus alors qu'à se procurer chez Michel Lévy, 3, rue Auber, ou boulevard des Italiens, au coin de la rue de Grammont, *La Jeunesse de Louis XIV*, représentée à Bruxelles en 1854, imprimée quelque temps après, à une époque où feu Charrière lui-même était peut-être encore vivant. En tous cas, son héritier et protecteur aurait pu comparer les deux textes et s'assurer tout de suite s'il avait le droit de réclamer quelque chose.

Cette combinaison, bien simple et à la portée de toutes les intelligences, eût été plus logique, plus prudente et plus courtoise. M. Ferry de Pigny aurait pu encore s'adresser à moi dont le nom est peut-être arrivé jusqu'à lui, ne fût-ce, ainsi que celui de mon père, que *comme argué de complicité dans ce dévergondage moderne*, et je me serais empressé de lui répondre directement.

Maintenant, cher monsieur, permettez-moi à mon tour et à ce propos, une réflexion et un renseignement qui regardent feu M. Charrière, ainsi que tous ceux qui ont la prétention *de faire du théâtre*.

A distance, rien ne paraît plus facile que notre art, et nombre de gens, les uns pour occuper

leurs loisirs, les autres pour gagner leur vie, écrivent des ouvrages dramatiques, la renommée, quand on peut l'obtenir, y étant très-rapide et très-fructueuse. Une fois sa pièce écrite, l'auteur nouveau cherche à la faire représenter. Deux théâtres subventionnés s'offrent à lui : le Théâtre-Français et l'Odéon, et les administrateurs de ces deux scènes savent ce qu'on leur apporte de vulgarités et de redites au milieu desquelles, une fois par hasard, ils rencontrent une œuvre, sinon digne d'être représentée, du moins méritant d'être entendue. Les comités se réunissent avec le plus vif désir, quoi qu'on dise, de découvrir et de révéler un talent inconnu. Il est cependant bien rare qu'ils reçoivent d'emblée une œuvre nouvelle, parce que cet art du théâtre est un art tout particulier qui demande des facultés spéciales et tout à fait individuelles. On peut être un très-bon historien comme feu Charrière, un très-grand poëte comme Lamartine, ou un très-grand romancier comme Balzac, et n'avoir aucune aptitude pour la scène. On peut ne pas savoir écrire le français, être le dernier des poëtes, le plus piètre historien, être incapable de composer quoi que ce soit dans les autres formes littéraires, et être un auteur dramatique de premier ordre, c'est-à-dire être doué de cette faculté naturelle et rare de mettre en

forme et en action, en un mot de dramatiser ses idées à soi et même les idées des autres.

L'auteur nouveau, avant d'être refusé par un théâtre ou après qu'il l'a été, s'adresse à l'un de ces hommes privilégiés, je l'admets, par la nature, mais enfin privilégiés, et lorsque ce privilégié a une grande notoriété, une grande réputation, imméritée, je l'admets encore, il reçoit à peu près quarante ou cinquante manuscrits par an, presque tous en cinq actes.

L'auteur nouveau vient ordinairement à lui avec deux sentiments bien contradictoires, mais facilement reconnaissables, à savoir : un vif désir d'utiliser à son profit la faculté particulière de l'auteur connu, et un grand mépris pour cette faculté qui lui paraît secondaire. Il est convaincu qu'il possède l'observation, l'idée, l'originalité, le style, et il est fort étonné, fort humilié même d'être forcé de subir les exigences implacables d'un métier auquel, au fond, il se figure que l'auteur connu doit tout son succès.

Lorsque l'auteur connu est bon, avenant, fécond, doué à la fois de la faculté de critique, de synthèse et d'assimilation, comme était mon père, il accueille le nouveau et lui fait lire sa pièce à haute voix, ce qui le prépare, le nouveau, lorsqu'il a quelque intelligence et quelque bonne foi, à se juger lui-même; car, en s'enten-

dant lire devant quelqu'un, il n'est plus seulement auteur, c'est-à-dire partial pour son œuvre, il devient acteur, auditeur, spectateur, et il sent ses défaillances, ses longueurs, ses contradictions, ses obscurités. S'il est orgueilleux et sot, ce qui est bien rare évidemment, mais ce qui enfin arrive quelquefois, il va tout droit devant lui, comme un sourd, et vous déclame la chose avec gestes et cris.

Quant au maître, au bout de deux ou trois scènes, il sait si son lecteur est né ou non pour la forme scénique, et il n'écoute plus le reste que par intérêt ou par complaisance. Si l'auteur nouveau est doué, on se comprend tout de suite de part et d'autre. En quelques mots, le maître met le débutant au courant; il lui montre ce qui lui manque encore, et le débutant se tire d'affaire tout seul. Il entre un peu plus tôt, un peu plus tard dans la carrière, mais il y entre certainement. Il devient un confrère, un rival; mais, comme il est intelligent, il reste un ami. L'ingratitude de Racine envers Molière est exceptionnelle, aussi exceptionnelle du reste que le génie de ces deux hommes.

Si le nouveau n'est pas doué, si la pièce est mauvaise, dans la conception et l'exécution, comme on est quelque peu irrité d'avoir perdu

son temps, on le dit à l'auteur avec politesse, mais avec franchise, et on a un ennemi spontané. Si, à travers une mauvaise exécution qu'il serait incapable de rendre meilleure, le nouveau apporte une idée originale, une situation imprévue, l'homme de théâtre, loyal et bienveillant, ce n'est pas très-rare non plus, encourage le nouveau, extrait le germe de tout ce qui l'enveloppe, le gêne et le dénature, se laisse entraîner par le désir d'être agréable et utile, par le plaisir de donner la vie et le mouvement à un embryon, explique à son élève, encore respectueux, clairement mais rapidement et par plans bien distincts et bien nets, ce qu'il faut enlever, ce qu'il faut ajouter, ce qu'il faut mettre dessous pour étayer son idée ou sa situation, ce qu'il faut mettre autour et dessus pour la développer et la résoudre. Il lui dit : travaillez et rapportez-moi votre pièce refaite dans le sens que je viens de vous indiquer; le nouveau s'en va tout joyeux et reconnaissant, et au lieu de devenir, tout de suite, l'ennemi de l'ancien, il ne le devient qu'un peu plus tard. Et voici comment :

Une fois rentré chez lui, comme il n'a pas la faculté spéciale en question, il a beau se casser la tête, il ne trouve rien et *fait encore plus mauvais*. Il n'en apporte pas moins au maître un

second travail, et quelquefois celui-ci, touché de la peine que le pauvre garçon se donne inutilement et des raisons, des bonnes raisons que la misère et l'impuissance énoncent si bien, il dit au jeune homme : Laissez-moi votre manuscrit; je vous arrangerai cela.

C'est alors que la situation devient terrible — pour l'ancien. On ne sait pas ce que c'est qu'un homme qui a fait une première pièce, à qui on a dit : « Il y a quelque chose là-dedans, laissez-moi ça, je vous l'arrangerai. » Cet homme, quelquefois né avec les meilleurs sentiments, tendre pour sa famille, doux avec les enfants et les animaux, capable de dévouement pour ses amis, devient le plus acharné de vos persécuteurs. Il vient vous voir, il vous écrit surtout; si vous le rencontrez, il vous dit : « Pensez-vous à moi? » et enfin comme vous avez eu la maladresse de prendre un engagement avec lui, c'est-à-dire de lui constituer un droit, il arrive un jour, où il vous somme très-poliment, mais très-nettement et très-fièrement de lui répondre oui ou non.

Si vous avez autre chose à faire, si vous n'avez pas le temps, si ce monsieur vous ennuie; et que vous répondiez : Décidément, non! je n'ai pas besoin de vous dire quel sentiment pour vous cette réponse fait naître en l'auteur évincé... Vous vous êtes moqué de lui, vous

lui avez fait manquer sa carrière, vous n'avez pas de cœur, vous n'avez même pas de talent, vous n'êtes qu'un mauvais *carcassier* (sic), et, un beau matin, vous êtes vilipendé dans le feuilleton d'un petit journal où le pauvre diable est parvenu à se glisser pour dîner quelquefois, ce qui est bien légitime, et pour se venger en même temps, ce qui est bien juste; car vous n'avez que ce que vous méritez.

Si vous dites : oui, et que sous l'influence de de votre première impression, vous vous mettiez effectivement à l'œuvre et que vous essayiez de remanier et de corriger cette pièce, savez-vous ce qui arrive? A peine avez-vous mis la pioche dans cette bâtisse que tout s'écroule, non pas en morceaux, mais en poussière. Rien, absolument rien ne peut vous servir; vous balayez tout ce fatras et vous faites une tout autre pièce à côté, qui n'a souvent aucun rapport avec la première, ni comme expression, ni comme développement, ni comme caractères, ni comme sujet. On vous a apporté un drame, vous rendez une comédie, et *vice versâ*. Impossible d'adapter, on transforme, on détruit et on se substitue, par la force envahissante et irréductible de l'individualité. N'importe, la première donnée appartient à un autre, qui devient votre collaborateur occulte ou public; jusqu'à ce que la pièce soit

représentée, cet autre trouve que la sienne était meilleure ; la pièce une fois représentée, si elle réussit, il déclare qu'il a tout fait. Les amours-propres se dressent, les revendications commencent, la brouille surgit, et le tout se termine par une polémique ridicule, quelquefois par un duel plus ridicule encore. C'est charmant.

Larochefoucauld a dit : « Il y a de bons mariages, il n'y en a pas de délicieux. » Il aurait pu en dire autant de la collaboration ; mais elle n'existait guère de son temps, elle n'existait même pas par le fait. On était sans doute retenu par ce mot de La Bruyère : « Il n'y a pas de chef-d'œuvre à deux. » On n'avait peut-être pas beaucoup d'idées à cette époque, mais on les avait à soi seul et seul on les exprimait, le mieux possible. La collaboration est née de cette production à outrance qui est le caractère de notre temps, et qui nous épuise et nous diminue en nous forçant à nous répéter. L'appât du gain facile y est bien aussi pour quelque chose. Est-ce à dire qu'en face des éventualités que je viens de signaler, il faut refuser, quand on est arrivé, son appui et ses conseils à ceux qui se mettent en route? Non, certainement ; mais il est bon de les renseigner sur les difficultés de leur entreprise, et c'est ce que je fais en ce moment, où

M. H. Ferry de Pigny m'en fournit l'occasion et le prétexte.

Que ceux qui font une première pièce sachent donc bien que, même avec la protection et la garantie des auteurs les plus autorisés, rien ne sera plus difficile que de la faire représenter. Excepté le Théâtre-Français et l'Odéon qui ne peuvent pas naturellement accueillir tous les ouvrages qu'on leur envoie, les théâtres sont des entreprises particulières, lesquelles ont besoin non-seulement de faire leurs frais qui sont énormes, mais de faire des bénéfices, sous peine de faillite et de ruine. Les directeurs de théâtre qui s'enrichissent, ceux mêmes qui arrivent à joindre les deux bouts, comme on dit vulgairement, sont rares. Nul n'a donc le droit de demander à ces négociants d'un ordre particulier de courir la chance d'une grosse perte d'argent en faveur d'un inconnu et d'un étranger. Pour qu'ils s'y décident, il faut ou qu'il y ait une grande disette ou qu'ils croient à l'œuvre elle-même. Il ne faut pas plus compter sur la seconde hypothèse que sur la première. En général les directeurs n'ont pas d'autre opinion que celle du public et ils tiennent à ne lui servir que ce qu'il aime. La question d'art et d'esthétique leur est parfaitement indifférente, ou, s'ils y sont accessibles, ils sont forcés de la sacrifier à leurs intérêts.

Le dirccteur particulier qui admire le plus le *Misanthrope* ne le représenterait pas si on le lui apportait demain tel qu'il est et tout neuf, ou bien il dirait à l'auteur : Faites remanier ça par X... ou par Z..., qui ont autorité sur le public, et obtenez qu'il se nomme avec vous.

Si, d'un autre côté, étant en position apparente de le faire, vous allez trouver ce directeur et lui recommandez une œuvre que vous jugez valable, il vous répond : — Vous la trouvez vraiment digne d'être représentée? — Oui. — Eh bien, signez-la. — Non, je ne veux signer que ce que je fais moi-même. — Alors, mon cher monsieur, faites-moi une pièce vous-même et je la reçois d'avance; mais pourquoi voulez-vous que j'expose mon argent quand vous ne voulez pas exposer votre nom?

D'où il résulte que le seul moyen pour l'auteur connu d'être utile à l'auteur nouveau, c'est d'entrer en collaboration avec lui, et, sans parler des conséquences que j'ai indiquées plus haut, tous les auteurs connus ne sont pas disposés à compromettre leur nom, à changer leurs habitudes et à s'amoindrir par la collaboration.

Quel conseil donnerai-je donc aux débutants? Je leur donnerai le conseil de commencer par le commencement, c'est-à-dire, au lieu d'atta-

quer le théâtre par de grandes pièces en cinq actes qui exigent une trop grande confiance et un trop grand sacrifice de la part des directeurs, de l'attaquer par des œuvres de proportion plus modeste, en un acte ou deux actes. Qui peut le plus peut le moins.

C'est ainsi que Scribe, Augier, Sardou, Meilhac et d'autres encore ont commencé. Meilhac et Halévy, dans ces derniers temps, ont montré quelle importance, quel attrait peut avoir et quel produit peut donner une pièce en un acte. Le tout, c'est d'avoir une idée originale et de l'inonder de mots d'esprit, comme disait le plus grand collaborateur de ce siècle, l'auteur de la *Chaîne* et de la *Camaraderie*. Cela fait, le débutant s'adressera aux auteurs que je viens de nommer et même à celui qui écrit cette lettre. Il n'est pas un de nous qui ne sera heureux, si la pièce est bonne, de la patronner, et les directeurs, pour qui une pièce en un acte peut être une bonne affaire quelquefois, sans jamais en être une mauvaise, seront plus abordables et plus indulgents. La pièce une fois représentée, la critique, qui a cent voix aujourd'hui et qui est encore plus heureuse de découvrir de nouveaux talents que d'acclamer les anciens, donnera son opinion, prônera le débutant. Il sera entré dans la carrière modestement, par la petite

porte, sans déranger personne, mais il y sera entré; il ne devra rien ou presque rien à ses grands confrères; il se sera fait tout seul; les amours-propres seront intacts, les disputes inutiles, les duels resteront chez les armuriers, et l'héritier d'une pièce inédite en cinq actes et en vers ne viendra pas vingt ans après qu'elle a été écrite et communiquée à cinq juges compétents qui ont dû la trouver mauvaise, soupçonner publiquement un des auteurs à qui elle a été communiquée et qui a un bagage de trois cents volumes et de soixante pièces en cinq actes, à peu près, d'avoir soustrait justement celle-là. Comme dernier renseignement, j'indiquerai même ici le procédé bien simple pour faire du théâtre que je tiens de l'auteur soupçonné, qui fut mon père et mon maître. Il disait : si vous voulez faire des pièces, n'oubliez pas ceci : le premier acte clair — le dernier acte court — et de l'intérêt partout.

Je ne m'attendais vraiment pas, cher monsieur, en commençant cette lettre, à l'écrire si longue, mais je vous l'envoie telle qu'elle est, publiez-la si vous la jugez de quelque intérêt et si vous pouvez vous reconnaître dans ce griffonnage.

En tous cas, soyez assez bon pour imprimer

les quelques lignes du commencement qui répondent directement à M. H. Ferry de Pigny et qui finissent à la croix que j'ai faite à la troisième page, et croyez à la nouvelle assurance de mes sentiments les plus distingués.

Longueval, 26 septembre 1873.

# LE FAUST DE GŒTHE

## PRÉFACE

Dans son remarquable travail sur Gœthe (*W. Gœthe : les Œuvres expliquées par la Vie*), M. Mézières dit : « Après les travaux de MM. X. Marmier, Blaze de Bury, Daniel Stern et Caro, après tout ce qui s'est écrit en Angleterre, et plus encore en Allemagne, il serait superflu d'ajouter un nouveau commentaire à tant de commentaires estimés. »

Je pourrais répéter les mêmes paroles, en ajoutant aux noms cités par M. Mézières le nom de M. Mézières lui-même, ce qui m'interdirait définitivement le droit d'intervenir dans le débat. Et cependant, comme M. Mézières vient de le faire, comme tant d'autres le feront encore après moi, je m'y hasarde, par cette seule raison que, d'une

œuvre comme *Faust* et d'un homme comme Gœthe, il y a toujours quelque chose à dire. Mais de ce que je dirai, je me déclare, tout de suite, seul responsable, et le traducteur ne doit pas être solidaire. Mes opinions ne seront peut-être pas toujours les siennes ni celles de tout le monde.

Le traducteur, M. Bacharach, a été, il y a quelques trente ans déjà, hélas ! mon professeur d'allemand au collége Bourbon, depuis lycée Bonaparte, aujourd'hui lycée Condorcet. Que de choses dans ces trois changements de nom ! J'ai mal profité des excellentes leçons de M. Bacharach, qui a tenté de redevenir mon professeur, et qui est resté mon ami. J'avoue donc très-humblement que je serais mal venu à me poser en juge du style et de la forme de *Faust* dans l'idiome de Gœthe. J'en saurais juste assez pour demander mon chemin, mes billets et mes repas si j'allais en Allemagne. Cependant, désireux que j'étais de connaître *Faust* aussi profondément que possible, j'ai prié un jour mon ancien professeur de me le traduire mot à mot, à haute voix, et de m'en faire, de son mieux, comprendre et sentir toutes les beautés natives. Cela ne se fit pas en une heure, et nous passâmes de longues séances, Bacharach et moi, sur ce poëme. C'est ainsi qu'il me l'inocula peu à peu, comme ces métaux fortifiants à l'aide desquels on refait une

constitution, plus par la continuité du traitement que par la quantité de la dose. Cette dernière épreuve fut le ciment de notre amitié. Deux hommes qui ont traduit *Faust* mot à mot ensemble ne peuvent que se haïr jusqu'à la mort ou s'aimer éternellement. Nous avons pris le dernier parti ; nous avons communié sous les espèces de la traduction, dans le culte du Beau ! il a été un peu apôtre, j'ai été un peu martyr. *Gloria in excelsis Fausto !*

Et puis, sans vouloir en rien rabaisser les traductions antérieures de *Faust*, s'il est un homme appelé à en donner une absolument complète, contenant le génie des deux langues, c'est M. Bacharach, Allemand de naissance, devenu Français par l'esprit, par le cœur et par les grandes naturalisations légales. M. Bacharach, né à Mayence pendant l'occupation française, demeura à Mayence lorsque l'occupation eut cessé, jusqu'à sa majorité ; puis, irrésistiblement, il se sentit attiré vers notre civilisation conquérante et repoussée, en se disant sans doute, comme Mignon : « Il est beau, le pays où les idées mûrissent. » Bref, naturalisé Français, nommé examinateur d'histoire, de géographie et d'allemand pour l'admission à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, professeur d'allemand à l'École des ponts et chaussées et à l'École polytechnique,

M. Bacharach parle à la fois l'allemand et le français mieux que beaucoup d'Allemands et de Français même parmi les plus lettrés. De ce que M. Bacharach a choisi la France pour sa patrie en ce monde, est-ce à dire qu'il a perdu l'amour et l'admiration de ce qu'il y avait et de ce qu'il y a encore de grand et de beau dans le pays qui l'a vu naître ? Non. La comparaison qu'il a pu faire des deux races et des deux génies l'a rendu plus juste et plus délicat, voilà tout, et, le sentiment national ne le dominant plus, il sait mieux pourquoi il admire ses anciens compatriotes.

Or, il a pour *Faust* (pour le premier *Faust*, bien entendu) un enthousiasme et une admiration sans réserve. Depuis bon nombre d'années, il traduit et commente cette œuvre avec ses plus grands élèves, et elle est arrivée à faire partie de sa vie intellectuelle. Il l'a fouillée, retournée dans tous les sens ; il la sait par cœur. Pour lui Faust, Marguerite, Wagner, Marthe, Valentin, Méphisto même, ne sont pas seulement des personnages vivant dans le monde abstrait des idées, mais des personnages vivant de la vie réelle et se mouvant autour de lui dans la forme que Gœthe leur a donnée. Je ne suis même pas bien sûr, après de longues causeries, que l'admiration qu'il a professée pour le premier *Faust*, il ne la professe pas aussi pour le second. Moi, j'avoue que,

arrivé là, j'ai reculé, comme admirateur. Je crois que, pour admirer et même pour comprendre entièrement le second *Faust*, il faut être ou avoir été Allemand dans une première existence, ou l'être devenu, de temps en temps, comme Blaze de Bury, à l'époque où l'on pouvait le devenir volontairement, sans colère et sans honte.

« Mais, à propos de ce nom de Blaze de Bury, peut-être nous dira-t-on, à M. Bacharach et à moi, pourquoi une nouvelle traduction de *Faust*, et encore d'un seul *Faust*, après la remarquable traduction des deux *Faust* faite par M. Blaze de Bury, traduction arrivée aujourd'hui à sa quatorzième ou quinzième édition? Pourquoi une préface nouvelle d'un homme qui avoue ne pas savoir l'allemand, à la première moitié seulement d'une œuvre dont le même homme déclare ne pas avoir très-bien compris l'autre moitié, quand M. Blaze de Bury a fait précéder la traduction de l'œuvre entière d'un essai de cent cinquante pages compactes, pleines d'érudition et qui, justement, expliquent si bien ce que vous ne comprenez pas? Sans compter tous les travaux accessoires sur Gœthe que M. Blaze de Bury a publiés, en dehors de cette traduction, sur Gœthe, qui est, pour ainsi dire, devenue sa propriété en France, propriété véritablement conquise, celle-là à force de recherches, de travail et de talent. »

C'est vrai, du moins en ce qui me concerne, et je n'ai jamais eu une plus belle occasion de me taire.

Et cependant, à côté de la raison que je donnais plus haut, que le soleil, même celui de Gœthe, luit pour tout le monde, j'ai encore d'autres raisons pour dire mon mot à mon tour.

C'est, d'abord, en auteur dramatique que j'ai voulu juger le premier *Faust*. Je tenais à me rendre compte par moi-même si la représentation d'une traduction textuelle en était possible sur la scène française. Je me permets de croire que Paris, qui a deux grands théâtres subventionnés, devrait exiger de ces théâtres, comme redevance littéraire, qu'ils représentassent de temps en temps un chef-d'œuvre étranger, non pas adapté au goût français, mais tel que le maître l'a conçu et exécuté, sans les draperies ou ornements que Ducis croyait devoir faire passer sur certaines formes de Shakspeare. Nous aurions ainsi un musée étranger et nous saurions à quoi nous en tenir sur certains chefs-d'œuvre que nous admirons ou critiquons souvent sans les connaître, de loin, en disant que nous les avons lus. Je crois qu'il appartiendrait à notre pays, qui a la prétention d'être le pays le plus littéraire du monde, et, en tout cas, d'être celui qui décide des valeurs de l'esprit et leur donne leur permis de circulation dans le présent

et dans l'avenir, il appartiendrait à la France d'élever ce monument unique aux génies de tous les temps et de tous les pays.

Ce n'est pas tout : si fondée que soit la prétention de la France d'être la première nation comme goût, comme qualité et comme quantité littéraires, nous sommes arrivés au moment où ce goût, cette qualité et même cette quantité commencent à s'abaisser, et où le commerce public avec des œuvres de l'importance de celle que nous commentons aujourd'hui nous redonnerait du ton et de la vie, en nous présentant des formes et des idées nouvelles, propres à la discussion et à la controverse. Le point de comparaison manque au public actuel, et il se laisse descendre peu à peu, à force de spectacles purement digestifs, qui ne donnent et ne demandent rien à l'esprit, il se laisse descendre à des admirations molles, quelquefois fructueuses pour le directeur et l'auteur (il n'y faut pas trop compter cependant), mais où l'art n'a plus rien à voir. A force de ne plus vouloir penser entre son repas du soir et son sommeil de la nuit, le public le plus intelligent du monde finira par perdre le sens des grandes choses, et il en arrivera à ne plus regarder le plafond de la chapelle Sixtine, sous le prétexte que ça fatigue trop le cou. Certes, ce laisser aller et cette ignorance d'un pu-

blic ennuyé et prodigue, qui accepte tout ce qu'on lui présente, pourvu qu'on lui fasse passer la soirée tant bien que mal hors de chez lui (car l'homme moderne, en France et un peu partout maintenant, je crois, a horreur ou tout au moins a peur de *son chez lui*, c'est-à-dire du calme, du recueillement, de l'étude, de la famille, du souvenir), ce laisser aller et cette ignorance du public, disons-nous, ont cet avantage qu'ils rendent beaucoup plus facile la carrière d'auteur dramatique, et que l'on peut y faire fortune en peu de temps, comme dans l'industrie, sans autre mise de fonds que du papier, de l'encre et un peu de mémoire, car l'imagination des prédécesseurs suffit souvent à cette production rapide, éphémère et purement commerciale. Mon avis est donc qu'il n'y aurait pas de mal à lâcher de temps en temps un chef-d'œuvre sauvage au milieu de ces moutons de Panurge, broutant paisiblement l'herbe des grandes routes, ne fût-ce que pour les voir sauter les uns après les autres de l'autre côté du fossé.

« Mais c'est ce que l'on fait tous les jours. Ces chefs-d'œuvre existent chez nous ! On les représente très-souvent, trop souvent même, car nombre d'auteurs vivants se plaignent qu'on leur cause un dommage pécuniaire (ils ne se plaignent que de celui-là, bien entendu), en livrant

l'affiche aux ouvrages des morts. Il y a là un 10 ou 12 pour 100 qui ne tombe pas dans leur poche, et c'est grande injustice, car enfin le présent est le présent ; il appartient à ceux qui en font partie, et non à ceux qui ont eu la maladresse de venir avant, ou qui auront le ridicule de venir après. Mort le grand homme, morte son œuvre. Qu'on l'imprime dans les classiques, qu'on la donne en prix aux bons élèves de seconde et de rhétorique, soit, mais qu'on laisse la scène et les droits d'auteurs aux vivants qui ont besoin de vivre. »

Je ne voudrais rien dire de désagréable à quelques-uns de mes confrères, compatriotes et contemporains, mais ne trouvez-vous pas que ce raisonnement manque de grandeur et d'idéal ? Comme esthétique, c'est vraiment un peu mince. Cependant Corneille, Racine, Molière, Beaumarchais tiennent bon ; *ils font même de l'argent ;* ils en font plus, dit-on, que les œuvres nouvelles, et c'est toujours à eux qu'il faut revenir quand on éprouve par hasard le besoin du simple, du grand et du beau. Malgré tout leur mérite, ils n'en sont pas moins devenus insuffisants à nous rendre le service que nous leur demandons. Nous sommes tellement familiarisés avec eux, il est tellement convenu qu'ils sont sublimes, ils font tellement partie de notre gloire, de notre intimité, de notre éducation, de notre famille,

ils sont tellement passés à l'état de grands parents, que, tout en les respectant et en les aimant, nous ne les écoutons plus guère. Nous avons tant entendu ce qu'ils nous disent depuis deux cents ans, qu'ils ont l'air quelquefois de radoter. Il reste, d'ailleurs, convenu que nous ne les atteindrons jamais, et nous finissons par passer à côté d'eux comme ces habitants de Chamounix qui finissent par trouver le mont Blanc chose toute naturelle, et passent à ses pieds, en allant à leur travail ou à leurs affaires, sans lever la tête.

C'est pour cela que, selon moi, à côté de ces chefs-d'œuvre nationaux, reconnus, respectés, oubliés, il faudrait de temps en temps placer un chef-d'œuvre étranger qui se mesurerait avec eux d'abord, et qui, n'étant pas de la même race que nous, nous étonnerait, nous choquerait même, en tous cas nous réveillerait, nous remuerait, nous passionnerait et nous ouvrirait des horizons et des chemins nouveaux. Il en est de l'esprit comme du sang : il a besoin de croisements, sans quoi il s'appauvrit et s'épuise. Il n'y a pas que la France sur la terre, il faudrait pourtant que les Français se fissent à cette idée-là. Il est bon de répéter à chaque instant pour se consoler : «Nous sommes le peuple le plus intelligent et le plus littéraire du monde; » mais il n'y aurait pas de mal à le prouver quelquefois, car, à force

de dire ces choses-là sans preuves à l'appui, on meurt d'orgueil, d'impuissance et d'inanition. Les symptômes de décadence, de stérilité même de notre théâtre deviennent alarmants. Voilà que nos théâtres, y compris le Théâtre-Français et l'Odéon, ne vivent déjà plus que de reprises. Plus d'œuvres originales, ou, si l'on en tente une, le public, dérangé dans ses habitudes, s'épouvante, et la critique crie au scandale ou à la folie[1].

1. Evidemment, ceci est une allusion à l'insuccès de *la Femme de Claude*. (Note des Éditeurs.) Cependant, l'auteur de cette préface a raison, comme on peut s'en assurer par le tableau ci-joint, qui contient la nomenclature des ouvrages dramatiques représentés à Paris à peu près depuis un an sur les théâtres dits littéraires. On y verra l'énorme écart entre les pièces nouvelles et les reprises, écart en faveur de celles-ci :

| THÉATRE-FRANÇAIS. ŒUVRES NOUVELLES. | THÉATRE-FRANÇAIS. ŒUVRES ANCIENNES. |
|---|---|
| Les Enfants, trois actes. | Les Ennemis de la maison, trois actes. |
| Hélène trois actes. | Mademoiselle de Belle-Isle, cinq actes. |
| Mascarille, à-propos en vers. | Maître Pathelin, trois actes et prologue. |
| L'Acrobate, un acte. | Le Cid, cinq actes. |
| L'Absent, un acte. | Britannicus, cinq actes. |
| L'Été de la Saint-Martin, un acte. | Marion Delorme, cinq actes. |
| | Dalila, cinq actes. |
| | Le Supplice d'une femme, trois actes. |
| | L'Aventurière, cinq actes. |
| | Le Gendre de M. Poirier, quatre actes. |
| | Mercadet, trois actes. |
| | Il ne faut jurer de rien, trois actes. |
| | Le Bonhomme Jadis, un acte. |
| | César Girodot, quatre actes. |
| | Le Mariage de Figaro, Tartuffe, le Misanthrope, le Malade imaginaire, l'École des Femmes, etc. |

Où sont cette fécondité et cette originalité dramatiques dont nous étions si fiers? Où sont les jeunes? La guerre les a-t-elle tous tués? Non. Les mêmes symptômes se manifestaient bien avant la guerre, et je les constatais déjà en 1868 dans la préface du *Fils naturel*. Nous avons perdu l'amour et le respect du grand art au théâtre. Nous n'y voyons plus qu'un commerce très-

ODÉON.

ŒUVRES NOUVELLES.

La Crémaillère; un acte.
Le Rendez-vous, un acte.
La Salamandre, quatre actes.
Les Marionnettes de Justin, deux actes.
Un Monsieur en habit noir, un acte.
Gilbert, trois actes.
Le Fantôme rose, un acte.
Les Erinnyes (drame antique), deux actes.
Les Comédiens errants (à-propos). un acte.
Le Docteur Molière (à-propos), un acte.
Le Petit Marquis, quatre actes.

VAUDEVILLE.

PIÈCES NOUVELLES.

L'Arlésienne, trois actes.
La Clef de ma caisse, un acte.
Le Péché véniel, un acte.
Plutus (d'après Aristophane), deux actes.
Nos Maîtres, un actes.
Ma Cousine, un acte.

ODÉON.

ŒUVRES ANCIENNES.

Ruy Blas, cinq actes.
L'Aïeule, cinq actes.
La Vie de bohème, cinq actes.
Le Mariage de Figaro, cinq actes.
Et la plus grande partie du répertoire classique.
Et les seules recettes faites ont été faites par ces œuvres anciennes.

VAUDEVILLE.

PIÈCES ANCIENNES.

Rabagas, cinq actes.
Les Trois Chapeaux, trois actes.
Les Brebis de Panurge, un acte.
Les Pattes de mouche, trois actes.
Autour du Lac, un acte.
C'était Gertrude, un acte.
La Tasse de thé, un acte.
Les Petits Oiseaux, trois actes.
Les Faux Bonshommes, quatre actes.
Aux Crochets d'un gendre, quatre actes.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, cinq actes.

lucratif, et, pour arriver à tirer de la poche du public l'argent que nous convoitons, nous faisons comme tous les autres commerçants, nous flattons ses goûts et nous lui servons les coq-à-l'âne de la féerie et les hoquets de l'opérette.

GYMNASE.

PIÈCES NOUVELLES.

La Dame d'en face, un acte.
Un Maître en service, un acte.
Une Heure en gare, un acte.
Les Petits-Neveux de mon oncle.. un acte.
Pierre Maubert, un acte.
La Gueule du loup, quatre actes,
La Femme de Claude, trois actes.
Andréa, quatre actes.

GYMNASE.

PIÈCES ANCIENNES.

Un Fils de famille, trois actes.
La Dame aux camélias, cinq actes.
Froufrou, cinq actes.

GAITÉ.

PIÈCES NOUVELLES.

Néant.

GAITÉ.

PIÈCES ANCIENNES.

Le Fils de la nuit, cinq actes.
Les Chevaliers du brouillard, cinq actes.
La Poule aux œufs d'or (féerie), cinq actes.

CHATELET

PIÈCES NOUVELLES.

Néant.

CHATELET.

PIÈCES ANCIENNES.

Les Chiens du mont Saint-Bernard, cinq actes.
Patrie, cinq actes.
La Maison du Baigneur, cinq actes.
Cartouche, cinq actes.
La Bouquetière des Innocents, cinq actes.
Le Fils du Diable, cinq actes.

PORTE-SAINT-MARTIN.

Brûlée pendant la Commune. Rouvrira à l'automne par la reprise du *Roi s'amuse* ou de *Marie Tudor*.

Eh bien, nous n'avons même pas en cela le mérite de l'invention. Écoutez ce que Gœthe, il y a près de cent ans, fait dire aux personnages du *Prologue sur le théâtre*, dans le *Faust* dont nous vous donnons une traduction nouvelle aujourd'hui :

LE DIRECTEUR.

... A quoi bon offrir une œuvre d'ensemble ? Le public ne se gêne pas pour la dépecer.

LE POËTE.

Comment ! vous ne sentez pas combien est vil un pareil métier, combien il est peu digne du véritable artiste ? Vous avez déjà pris pour règle, à ce que je

## MÊME STATISTIQUE EN MUSIQUE.

| OPÉRA. | OPÉRA. |
|---|---|
| ŒUVRES NOUVELLES. | ŒUVRES ANCIENNES. |
| La Coupe du roi de Thulé, trois actes. | La Juive. |
| Greetna Green (ballet), un acte. | Guillaume Tell. |
| | Les Huguenots. |
| | Robert. |
| | Faust. |
| | Don Juan. |
| | Hamlet. |
| | Freyschutz, etc. |
| OPÉRA-COMIQUE. | OPÉRA-COMIQUE. |
| ŒUVRES NOUVELLES. | ŒUVRES ANCIENNES. |
| Don César de Bazan, trois actes. | Le Pré-aux-Clers. |
| Le Roi l'a dit, trois actes. | La Dame blanche. |
| | Roméo et Juliette. |
| | Les Noces de Figaro |
| | Le Premier Jour de bonheur. |
| | Le Chalet. |
| | Le Domino noir. |
| | Galathée, etc. |

vois, le système de bousillage de nos beaux faiseurs.

LE DIRECTEUR.

Un tel reproche ne saurait me toucher. L'ouvrier qui veut bien faire doit tenir au meilleur outil. Songez que c'est du bois tendre que vous avez à tailler, et regardez donc ceux pour qui vous écrivez ! Si c'est l'ennui qui amène celui-ci, celui-là sort de table, gorgé de mets ; et ce qu'il y a de pis, plus d'un vient de lire les journaux. On accourt chez nous, la tête en l'air, comme s'il s'agissait de quelque mascarade, et la curiosité seule fait hâter le pas à chacun. Les dames régalent le public de leurs personnes et de leurs toilettes, et jouent de concert avec nous, sans recevoir de gages. Quels rêves faites-vous donc sur vos hauteurs poétiques ? Quelle joie vous fait éprouver une salle pleine de monde ? Examinez de près ces protecteurs de l'art ! Vous les trouvez moitié froids, moitié grossiers. L'un, après le spectacle, compte sur une partie de cartes, l'autre se promet une nuit de débauche sur le sein d'une courtisane. Pourquoi, pauvres insensés, importuner à de pareilles fins les muses gracieuses ? Je vous le dis, donnez largement et toujours, toujours davantage ; en procédant ainsi, il n'est pas possible que vous manquiez votre but. Cherchez seulement à intriguer les hommes, car il est difficile de les contenter. Mais qu'est-ce qui vous prend ? Est-ce l'extase ou la douleur que je lis sur votre visage ?

LE POÈTE.

Va loin de moi chercher un autre valet...

Eh bien, je le répète, mon avis est que nous

n'avons que le temps bien juste d'aviser, si nous ne voulons pas mourir, et, puisque nos chefs-d'œuvre nationaux ne nous sauvent pas, de nous adresser aux chefs-d'œuvre étrangers, absolument inconnus du public français. Il faut appeler à notre secours les larges conceptions, les mâles audaces, les généreuses visées de ces hommes qui nous ont précédés, qui ne voulaient pas être les valets de la foule et qui dévouaient leur vie, sans préoccupation de droits d'auteur, à la peinture loyale, poétique, utile des véritables passions, des véritables vertus, des véritables vices de l'humanité.

Le point de comparaison étant plus haut, l'émulation sera peut-être plus grande, et ceux qui veulent parler aux foules y reprendront l'habitude de l'observation sincère et de l'expression élevée.

Loin de moi, vous le pensez bien, la pensée de vouloir bannir de notre domaine la gaieté et la bouffonnerie. L'homme a besoin de rire, et le Français surtout. Voyez-vous la France ne riant plus ! Le monde mourrait de chagrin ou d'étonnement. Mais, si l'homme a besoin de rire et de s'oublier, il a besoin de penser aussi et de réfléchir. La vie n'est pas une telle joyeuseté, qu'il soit permis de la prendre toujours en riant. Le théâtre, qui la traduit et la représente sous toutes

les formes, ne saurait oublier qu'elle a ses douleurs, ses épreuves, ses luttes, ses héroïsmes, ses sacrifices, ses fatalités, ses mystères, ses erreurs, son but, son inconnu. Tout cela vaut bien la peine qu'on s'en occupe, et il est tout naturel que, de temps en temps, un esprit moins hilare et plus pénétrant que d'autres, quand il parle à des hommes par l'organe d'autres hommes, sous le voile d'une fiction quelconque, leur fasse part de ses idées, de ses observations, de ses découvertes, les avertisse, les console, les renseigne et les élève. On ne sera poëte et grand poëte qu'à cette condition. Il faut bien admettre, il faut bien espérer surtout que, dans ce pays de France, si bouleversé qu'il soit, il y a encore des intelligences et des âmes qui ont soif de vérité, et qu'elles en ont même d'autant plus soif que les autres sources sont plus troublées ou plus rares.

D'aucuns prétendent que non, qu'on n'a plus besoin de Dieu, d'amour, de morale, de famille, de croyance, que tout ça est fini, que l'art est mort comme le reste, et que les programmes de la Commune et *C'est dans le nez qu'ça me chatouille* suffisent au progrès et au bonheur des troisièmes couches sociales. C'est possible. En attendant, voici toujours un chef-d'œuvre qui, représenté comme il mérite de l'être, pourrait nous aider à

mieux comprendre, à mieux voir et à mieux faire. Il n'a qu'un tort en ce moment, car, il y a quatre ans, c'eût été un mérite, c'est de nous venir d'Allemagne; mais, heureusement, les chefs-d'œuvre n'ont pas de patrie. Ils naissent en certains endroits, parce qu'il faut bien naître quelque part; après quoi, ils sont de partout, ayant été conçus et exécutés pour l'humanité tout entière. La patrie d'un chef-d'œuvre est partout où on le comprend, et, depuis que Delacroix et Gounod se sont inspirés, en peinture et en musique, de la création de Gœthe, elle est autant à nous qu'à l'Allemagne.

Maintenant, puisque la représentation de ce chef-d'œuvre serait donnée chez nous pour tâcher d'inculquer à nos contemporains la bonne idée de tenter des chefs-d'œuvre à leur tour, expliquons préalablement de notre mieux comment on fait un chef-d'œuvre. Rien de plus facile en vérité. Voici le moyen :

Vous prenez une vieille légende usée et rebattue, comme le sont chez nous celles du *Juif errant* et de *Polichinelle*, au point qu'elles ne servent plus qu'aux théâtres de marionnettes; vous prenez ensuite dans la *Gazette des Tribunaux* un des crimes les plus fréquemment appelés devant les assises, celui d'une fille qui a tué son enfant

après que son séducteur l'a abandonnée; vous utilisez pour cette partie-là vos propres souvenirs de jeunesse, vous mêlez le tout et vous faites un chef-d'œuvre. Ce n'est pas plus difficile que ça.

Seulement, il y a une condition essentielle et indispensable : il faut être un homme de génie. C'est là que la difficulté commence.

Mais le génie, c'est-à-dire le souffle créateur, ne procède pas autrement. Il fait ce qui sera éternellement avec ce qui n'était pas. Il saisit dans le vide ou ce qui paraît être le vide, ce qui n'avait pas de vie, pas de forme, et il lui donne la forme et la vie définitives dans le monde impérissable de l'idée. D'atomes vagues, épars, insaisissables, au milieu desquels des milliers de générations s'étaient agitées sans les voir, il fait des vérités incontestables, des faits acceptés, des incarnations vivantes ; c'est par là qu'il est divin. Et nous nous mettons à vivre avec ces individus particuliers, et il nous semble que nous les avons toujours connus. Nos passions, nos sentiments, nos espérances, nos faiblesses, nos crimes, nos remords, nos vices, ce que nous serions incapables de traduire et d'exprimer avec notre parole et même avec notre conscience, ce que nous ne verrions pas, ce que nous ne voudrions pas voir en nous, ils nous le présentent formel, visible,

implacable. Ils nous dénoncent aux autres et à nous-mêmes. Il ne nous est plus permis de dire que nous nous ignorons, et la création du poëte nous marque, en passant à côté de nous et en nous reconnaissant, du signe dont le poëte l'a marquée à sa naissance.

Or, plus la donnée est simple, plus le chef-d'œuvre a de chances d'être, plus l'incarnation est dans des conditions de vie. Ce n'est donc pas dans la pensée première qu'est le génie, c'est dans le développement de cette pensée. Ceci soit dit pour ceux qui se mettent en quête de combinaisons originales et d'incidents extraordinaires. Qu'ils ne se donnent pas tant de peine! Il n'y a pas d'idées originales en littérature dramatique principalement, il n'y a que des points de vue nouveaux. Les choses sont et restent toujours les mêmes. Les milieux, les mœurs, les costumes, en un mot les surfaces seules se modifient. C'est donc dans l'âme une et infinie qu'il faut chercher et puiser. Ne craignez rien, elle est aussi profonde que le ciel, aussi intarissable que l'Océan. A partir du moment où l'on cherche en dehors du simple, presque du banal, on s'éloigne du génie, on tombe dans l'ingéniosité. Les sentiments les plus communs de l'humanité, voilà le fonds inépuisable pour l'observateur; leurs causes, leurs effets, leur morale, leur direction,

voilà où le génie et, comme nous le disions, où la difficulté commence. Cette vérité ne fut jamais mieux prouvée que dans le sujet qui nous occupe à cette heure. Gœthe, nous le répétons, est élevé dès sa plus tendre enfance avec la vieille légende du docteur Faust. Personne ne faisait plus attention à elle ; elle ne semblait plus bonne que pour les nourrices et les Guignols en plein vent. Gœthe l'arrête au passage et lui dit : « Je te prends ; tu es à moi ; tu n'iras pas plus loin. » C'est son droit ; et il en fait sa chose pour l'éternité.

Cette légende, la voici :

Dans la première moitié du seizième siècle, d'après des témoignages dignes de foi, principalement celui de Mélanchthon, l'ami de Luther, vivait un certain docteur Faust. La plus ancienne chronique où il soit question de lui parut en 1587, à Francfort-sur-le-Mein, sans nom d'auteur, chez l'imprimeur Spies, sous ce titre : *Histoire du docteur Jean Faust, le fameux sorcier et magicien*.

Cependant, il ne faut pas confondre le héros de la chronique avec Jean Faust ou plutôt Fust, orfévre de Mayence, qui fut un des premiers inventeurs de l'imprimerie et mourut, dit-on, à Paris, en 1466 ; ni avec le nécromancien Georges Sabellicus, qui s'appelait Faustus Junior, fut un grand charlatan et joua un certain rôle à

Leipzig en 1507 et à Erfurt en 1513. De ces dates, ainsi que du surnom usurpé de Faustus Junior, on peut conclure que le nom de Faust était déjà célèbre à cette époque. D'après ce livre anonyme, appelé ordinairement *le plus ancien livre traitant de Faust*, le docteur Jean Faust était né à Roda, petit village situé dans les environs de Weimar. Ses père et mère étaient de pauvres paysans. Grâce à un parent éloigné et riche qui habitait Wittemberg, il étudia à cette université la théologie et obtint le grade de docteur; puis il se rendit à Cracovie, où il se fit médecin, astrologue et mathématicien. La science humaine lui ayant paru insuffisante, il s'adonna, jour et nuit, à l'étude et à la pratique de la magie, tout en exerçant sa profession de médecin. Il composa des élixirs, guérit des malades, en devint fier, ce qui n'était peut-être pas sans raison, et poussa la fanfaronnade et l'ambition jusqu'à commander au diable de lui apparaître. Celui-ci se garda bien de manquer à l'appel : il est toujours prêt pour ceux qui l'évoquent. Faust conclut avec lui, ou plutôt avec l'Esprit que celui-ci lui avait expédié, car le diable ne peut pas faire toutes ses affaires lui-même, un pacte que Faust signa de son sang, en vertu duquel il reniait naturellement la foi chrétienne et s'engageait à appartenir au démon au bout de vingt-quatre ans. En retour, il avait

un pouvoir surhumain et la possession illimitée de toutes les jouissances terrestres.

Le commis du diable s'était d'abord présenté dans une flamme; il avait pris ensuite la forme d'un petit moine gris et il avait déclaré s'appeler Méphistophélès, ou plutôt, si nous remontons à la forme la plus ancienne du nom : Méphostophilès. En admettant que ce nom soit tiré du grec (μὴ, φὼς, génitif φωτὸς et φιλέω), et que le son de *s* s'y soit introduit, il signifierait : n'aimant pas la lumière; mais il se peut aussi qu'il soit composé de *Méphitis* (divinité des anciens habitants de l'Italie, qui présidait à l'air corrompu, aux lieux d'où s'exhalaient des vapeurs de soufre) et du grec φιλέω. En ce cas, il voudrait dire : qui aime les miasmes.

Toujours est-il que le pacte est conclu et que Méphistophélès ne quitte plus le docteur. L'élève et *famulus* de ce dernier, Christophe Wagner, partage la vie joyeuse de son maître. Faust, ne connaissant plus de bornes à ses désirs et à ses passions, se livre à toutes les sensualités, sans renoncer pour cela à élargir le cercle de ses connaissances intellectuelles. Il discute sans cesse avec Méphistophélès sur la création du monde et de l'homme, les successions de l'été et de l'hiver, le cours des astres, le ciel et l'enfer, les anges et les démons, etc.

Ayant appris, dans ces entretiens, comment, par suite de leur orgueil et de leur révolte, les anges avaient été précipités du ciel dans l'éternelle damnation, Faust garde le silence, se retire dans sa chambre, se jette sur son lit et verse des larmes amères. Mais, désespérant de trouver grâce auprès de Dieu, convaincu qu'il est trop tard, il ne se convertit pas. Huit années s'écoulent, et Faust, qui rêve de l'enfer et qui commence à en avoir sérieusement peur, demande à le visiter. Le diable le lui fait apparaître en songe. Plus tard, Méphistophélès l'emmène dans les astres sur un char traîné par deux dragons; puis, après huit années encore, Faust entreprend ses pérégrinations à travers le monde des simples mortels. Cette fois, c'est Méphistophélès lui-même qui lui sert de monture, sous la forme d'un cheval ailé. Il voyage ainsi dans toute l'Europe, séjourne à Trêves, à Paris, à Mayence, à Naples, à Venise, à Padoue, à Rome, etc., — et partout il accomplit les faits les plus extraordinaires.

Ainsi, à Rome, il demeure trois jours invisible dans le palais du pape, à qui il joue toutes sortes de tours. A Constantinople, il se fait passer pour le prophète Mahomet, et, sous le costume de ce même pape qu'il vient de tourmenter, il se livre aux excentricités les moins catholiques,

apostoliques et romaines, dans le sérail du sultan, qu'il a rendu spectateur immobile pour six jours. Il passe en Égypte, pousse jusque dans l'Inde et revient à Innspruck, à la cour de Charles-Quint, qui lui demande de lui faire apparaître Alexandre le Grand et la reine de Macédoine. Quelque temps après, couché sur un manteau magique, en compagnie de trois étudiants nobles de Wittemberg, il exécute une course furieuse à travers les airs et se rend à Munich, afin d'assister au mariage du jeune prince de Bavière, puis à la cour du prince d'Anhalt, où il procure aux convives les jouissances les plus rares dans un château qui s'est élevé par enchantement durant la nuit. Nous le retrouvons ensuite chez lui, à Wittemberg, invitant la belle Hélène, comme don Juan invitera le Commandeur, à un festin qu'il donne à ses amis et qui ne se termine pas aussi mal pour le docteur allemand que pour le cavalier espagnol.

C'est aussi à Wittemberg, dans une chapelle, que Méphistophélès lui fait trouver un trésor. Un vieux médecin, rempli de piété, cherche à ramener à Dieu son confrère sacrilège. Celui-ci ne demanderait pas mieux (surtout après avoir bénéficié du pacte pendant plus de vingt ans), que d'être débarrassé du démon et de n'avoir pas à payer le prix convenu; mais *celui qui aime les*

*miasmes*, ayant tenu honnêtement sa parole, lui fait comprendre par les menaces les plus terribles que cela ne saurait se passer ainsi. Il n'y a plus qu'à se rejeter dans le tourbillon des débauches et de l'oubli, si c'est possible; et, comme il faut faire une fin, même avant la dernière, Faust épouse Hélène, qu'il a compromise; il lui pardonne Pâris, devient éperdument épris d'elle, et obtient en échange un fils qui s'appellera Justus Faustus.

La dernière année arrive. Faust est saisi d'une grande tristesse; il met ordre à ses affaires, lègue son modeste bien, qui se trouve à Wittemberg, à son fidèle Wagner, et, sa dernière heure ayant sonné, il se rend avec des maîtres, des bacheliers et d'autres étudiants, au village de Rimlich, voisin de son lieu de naissance. Là, il adresse à ses compagnons un discours d'adieu, les exhorte à éviter un sort pareil au sien, à avoir toujours les yeux tournés vers le ciel, et à lutter, de toutes leurs forces, contre l'Esprit du mal.

Une tempête effroyable se déchaîne. A minuit précis, Méphistophélès présente son billet, et Faust paye, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Le lendemain, on trouva, sur un tas de fumier, le corps du malheureux docteur horriblement défiguré et mutilé de toutes parts. Il fut ense-

veli, non sans peine, dans le village où il périt. Quant à Hélène et à son fils, ils avaient disparu, et ce qui était facile à prévoir, on ne les revit jamais.

Telle est la légende du docteur Faust. Très-probablement ce docteur était un savant qui en savait plus long que ses contemporains, et qui, ayant fait des expériences et des découvertes plus avancées que son époque, fut accusé de sorcellerie par les ignorants, et périt victime d'une de ses expériences. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : passons.

Gœthe connaissait la légende par cœur, bien entendu. Était-elle suffisante pour lui inspirer un chef-d'œuvre ? Non ; dans notre chef-d'œuvre, dans le premier surtout, il faut qu'il y ait non-seulement de notre esprit, mais de notre âme, et presque de notre sang et de notre chair. On ne donne pas la vie sans tirer quelque chose de soi, des plus secrètes profondeurs de son être.

Or, il arriva que Gœthe, ayant vingt ans à peu près, fit la rencontre de Frédérique Brion, fille d'un pasteur des environs de Strasbourg. Tout le monde doit connaître l'épisode de Sesenheim. Cette Frédérique avait dix-huit ans, elle était jolie et pure ; Gœthe l'aima, la posséda, l'abandonna. C'est d'une simplicité parfaite, et le pre-

mier drôle venu pourrait en faire et en fait autant tous les jours. Si donc Gœthe s'en était tenu là, il n'eût été qu'un drôle, mais le génie a ses priviléges. Il a, dit-on, le droit de détruire et de tuer, comme les assassins les plus vulgaires et les plus méprisables, à la condition qu'il donnera la gloire en échange de l'honneur et l'immortalité en échange de la vie. Est-ce une compensation pour la victime? En tous cas, c'est quelquefois une combinaison qu'elle fait. Combien de femmes essayent du déshonneur auprès des hommes supérieurs, pour que la postérité le sache, le dise *et les associe à eux dans sa glorification!*

Ces femmes, ce sont les Bettina, les Brentano et les Guiccioli. Pour être sûres d'arriver devant la postérité dans l'attitude et sous le jour le plus favorables, elles la renseignent elles-mêmes ; elles se racontent, elles se publient, elles s'impriment ; elles numérotent leurs chutes, quelquefois elles en inventent. Elles font la description des lieux qui en furent les témoins et les complices ; elles mettent des épitaphes sur les différents petits tombeaux de leur pudeur ; elles compromettent des arbres, des bancs de gazon, des clairs de lune ; après quoi, elles se marient. Le tour est fait : les âmes sensibles de l'avenir ont de quoi rêver.

Frédérique n'était pas de celles-là. Pas de vanité, pas d'orgueil dans sa faute, rien que de l'amour. Gœthe n'était alors qu'un beau jeune homme. Son génie n'était encore que de la passion impétueuse, éloquente, irrésistible. La pauvrette ne se crut ni une muse, ni une victime ; elle aima, elle donna son cœur, elle sacrifia sa vie, eut fort à le regretter et ne s'en plaignit jamais. *Le premier* fut le seul, cas rare, et qui mérite bien vraiment l'inmortalité. Elle succomba en quelques jours ; ce qui prouve que la morale de la religion réformée n'est pas toujours de force à garantir même la fille de celui qui la prêche. Nos prêtres catholiques ont au moins cet avantage, en ne se mariant pas, d'éviter de pareilles contradictions, de pareilles poésies, si vous aimez mieux, dans leurs propres familles. Car Frédérique devait être, sans s'en douter, la véritable inspiratrice de *Faust*, dont la légende ne devient plus que le cadre, l'ornement et *le danger*.

En effet, en mourant à la fin de la première partie de *Faust*, Marguerite-Frédérique réduit la seconde à la seule tradition et aux seules spéculations philosophiques, et, comme pour se venger de son infidèle amant, elle le condamne aux ténèbres et à la stérilité. Où elle n'est plus, la vie n'est plus. C'est désormais le cerveau seul

qui cherche et se tourmente, le cœur a cessé de battre et d'aller en avant. Le poëte semble mort avec son héroïne. Il ne reste que le philosophe, et le philosophe allemand, le pire de tous. Faust en est réduit à des amours esthétiques, à des noces d'académie, à des baisers de cadavre. Il déterre Hélène et l'épouse sous le prétexte d'unir la poésie moderne avec la poésie antique dans le culte du beau, le seul générateur du bien, etc., etc.

Nous avons dit: Gœthe aima, posséda, abandonna Frédérique. Le mot aimer est-il bien juste ? Gœthe aima-t-il la fille du pasteur ? Gœthe aimait-il ? Ce génie avait-il, le génie a-t-il la faculté d'aimer autre chose que tout et lui-même ? Non. Le génie n'aime pas, dans le sens exclusif et absolu de ce mot. Ce qui est dans l'universalité des choses ne saurait se mettre totalement en une seule, et celui-là seul peut dire qu'il aime, qui se met tout entier dans son amour. Voilà pourquoi la femme est si souvent autorisée à dire qu'elle aime plus que l'homme, parce qu'elle met tout dans l'amour, son cœur, sa tête, son âme, sa pudeur, son corps et jusqu'à ses entrailles, que l'enfant, dernière forme de l'amour, envahit, transforme et déchire. Aussi celles-là seules peuvent dire qu'elles ont aimé, qui n'ont aimé qu'une fois et n'ont appartenu qu'à un seul.

Elles peuvent connaître toutes les faiblesses, toutes les douleurs, mais elles connaissent certainement toutes les joies, toutes les grandeurs, toutes les dignités de l'amour. Elles n'ont pas besoin d'indulgence, elles commandent le respect ; et la postérité, quand elle est initiée à leur faute, a raison de jeter sur la mémoire de ces pécheresses saintes des couronnes de roses immortelles.

Mais que la postérité, en revanche, se garde bien de s'apitoyer sur les souffrances de cœur des hommes de génie, si poétique et si touchant que soit le récit qu'ils en ont fait. Douleur bien écrite, douleur peu profonde. Le poëte ne souffre qu'en nous ; les larmes qu'il nous fait répandre le consoleraient s'il avait besoin d'être consolé, et notre admiration lui est plus nécessaire et plus agréable que notre pitié. Le poëte de génie n'aime pas. Il appelle l'amour, il le comprend, il le cherche, il le devine, il l'observe, il l'analyse, il le chante, il le regrette, il le maudit, il ne le subit pas. C'est sa supériorité et son châtiment, car enfin il ne peut pas tout avoir. Lorsque, avec des accents désespérés et sublimes, il nous crie ses souffrances amoureuses, il ne faut donc pas le plaindre de ce qu'il a souffert, il faut le plaindre de ce que l'amour n'a pu le rendre ni aussi heureux, ni aussi malheureux que le

plus vulgaire des hommes, et l'admirer de ce qu'il a su s'identifier si bien avec ce qui lui est resté inconnu. C'est que le poëte de génie a une conformation à part. Son cœur n'est chargé que de percevoir, non de garder les sensations. Il les expédie immédiatement au cerveau, qui est beaucoup plus grand que lui, qui les recueille, les expertise, les classe, les catalogue et les offre ensuite, à son heure, à la foule ébahie et prosternée.

Si nous avons à accuser Gœthe de quelque chose, ce n'est donc pas de n'avoir pas aimé, ni même d'avoir voulu nous faire croire qu'il aimait. Il était dans le monde pour dire certaines choses qui n'avaient pas été dites avant lui, il était dans ce monde pour faire *Faust ;* il l'a fait. Peu m'importent les moyens qu'il a employés ; c'étaient les bons s'il a réussi. Que le fondeur jette dans le moule tous les métaux qu'il voudra, pourvu que la statue soit belle et que le temps soit vaincu. Mais nous pouvons demander à Gœthe s'il a réussi véritablement, si, chez lui, la fin justifie les moyens, et s'il a été assez grand pour nous faire oublier combien peu il a été scrupuleux et loyal ; c'est ce que nous verrons plus loin.

Je lui pardonne donc, comme lecteur, d'avoir abandonné cette pauvre Frédérique qui l'aimait tant, à la condition que ce soient le souvenir de

cet amour et le remords de cet abandon qui aient créé Marguerite. D'ailleurs, en associant ainsi l'image de Frédérique à la création de Marguerite, je glorifie la femme et je libère le poëte. Et puis, si l'on avait pu offrir à Frédérique de troquer sa faute et son chagrin contre la belle et bonne position d'une bourgeoise légalement mariée, aimée de son époux et estimée de ses voisins, elle eût refusé et elle eût bien fait. Le cœur et le génie ont leurs raisons que la raison ignore. Si Gœthe était incapable d'éprouver l'amour jusqu'à en mourir comme son Werther (pour lequel il a compromis Charlotte Ketsner, qui ne s'en est jamais plainte d'ailleurs), s'il était incapable d'éprouver l'amour, il était capable de l'exprimer et de l'inspirer. Les femmes n'en demandent souvent pas davantage ; elles savent bien qu'en amour le plus heureux est celui qui aime ; elles demandent donc surtout à aimer, et celle qui a aimé sincèrement et profondément un homme comme Gœthe, quand cet homme avait vingt ans, qui a vu, de loin c'est vrai, mais enfin qui a vu cet homme devenir ce que Gœthe est devenu, qui s'est reconnue dans une création immortelle comme celle de Marguerite, cette femme peut croire et se dire qu'elle a été mieux aimée que n'importe quelle autre femme et qu'elle n'a plus rien à demander à ce monde ;

aussi Frédérique disait-elle : « Qui fut aimée de Gœthe ne saurait plus appartenir à personne. »

Et quand l'objet de l'amour se fut éloigné à tout jamais d'elle, elle remplaça l'amour par le travail, le respect d'elle-même et la charité. Si Gœthe eût fait de cet amour l'unique amour de sa vie, il eût fait son devoir d'abord, ce qui ne gâte rien, même quand on est Gœthe, et eût composé une œuvre plus grande, plus noble, plus pure d'un bout à l'autre. Il a abaissé sa Béatrix au lieu de l'élever ; ce n'est pas tout, il en a changé. Voilà pourquoi il n'a pas été Dante. A une œuvre inspirée par l'amour, non-seulement il faut que cet amour soit pur, mais il faut qu'il soit seul.

Tels furent cependant les deux éléments générateurs de *Faust* : la légende et Frédérique. Mais une légende, si originale qu'elle soit, une jeune fille, si douce et si tendre qu'elle ait été, ne suffisent pas, en se réunissant dans le cerveau d'un homme, pour y donner naissance matériellement à un chef-d'œuvre ; il faut encore que le cerveau de cet homme soit conformé d'une certaine façon, et, comme nous le disions plus haut, que cet homme soit un homme de génie. La gestation fut longue. Voyons-en les différentes phases, depuis le jour de la fécondation jusqu'au jour des couches définitives, car il y eut des enfantements partiels.

Gœthe naît à Francfort-sur-le-Mein en 1749. Dès son enfance, il se familiarise avec la légende de *Faust*, qu'il représentait lui-même sur un petit théâtre que sa grand'mère lui avait donné, et son amour d'enfant pour cette légende était si grand, qu'il demandait encore la permission d'aller l'entendre sur le théâtre public des marionnettes.

Pendant qu'il était étudiant à l'université de Leipzig, il vit par hasard et revint voir souvent, depuis, les deux peintures murales de la cave d'Auerbach qui se rapportent au séjour du magicien Johann Faust, dont l'une représente le festin offert par Faust aux étudiants de 1525 et qui porte des vers allemands rimés, l'autre, la fameuse course à cheval sur un tonneau.

De 1769 à 1773, à Francfort, où il lisait beaucoup de livres de magie et de cabale, Gœthe commence à parler de ce sujet de *Faust* et de son projet avec Gotter, acteur et auteur dramatique, qui a alors une douzaine d'années de plus que lui ; mais il n'écrit rien encore. De 1774 à 1775, sans doute mis en goût par le retentissement de son livre : *les Souffrances du jeune Werther*, qu'il avait porté dans son esprit conjointement avec l'idée première de *Faust* et que le suicide de Jérusalem fit naître spontanément (la vie est partout, même dans la mort,

ce n'est que la forme qui change), de 1774 à 1775, Gœthe écrit, pour son *Faust*, la ballade du roi de Thulé. Étrange procédé de cet esprit sans méthode, qui commence une œuvre de cette importance par le détail le plus inutile de l'œuvre. Le poëme de *Faust* est cependant parti de là. Toute une forêt greffée sur une fleur ; car, immédiatement après, à la suite d'un voyage avec Lavater, qui le passionna d'abord, dont il médit plus tard jusqu'à le caricaturer dans la nuit de Walpurgis, il écrit le premier monologue de Faust, le dialogue avec Wagner et des fragments ou de simples ébauches d'autres scènes.

Comme il a besoin de se trouver, de sa personne, dans les choses mêmes qu'il a à peindre, parce qu'il manque d'invention et d'intuition (nous reviendrons plus loin sur cette déclaration qui a l'air d'une hérésie ou d'une injustice) ; et comme il craint que le souvenir de Frédérique ne lui soit plus suffisant, il le remet à neuf, pour ainsi dire, avec une aventure nouvelle. Il se rend amoureux de Lili Schœnemann ; il se fait tourner la tête comme on fait tourner les ailes d'un moulin pour tirer de l'eau du fond d'un puits ; il s'entraîne en correspondances de toute sorte, faussement passionnées, avec la jeune Auguste de Stolberg, qu'il n'a même jamais vue ; et, lorsqu'il voit qu'il va falloir épouser Lili, qui est une

fille riche et bien née, et non une fille de pasteur qu'on peut déshonorer par-dessous la jambe, en la renvoyant après aux consolations et au pardon forcé de la religion paternelle, il s'en va faire un petit voyage en Suisse, esquisse rapidement l'épisode de Marguerite et termine les scènes qui se passent dans la rue et dans la chambre à coucher de Marguerite, la promenade de Faust et de Méphistophélès, la scène dans la maison de Marthe, laquelle Marthe n'est dans le drame que la représentation femelle du marchand de soie compositeur d'opéras-comiques, Jean André, qui prêtait sa maison et sa complicité aux rendez-vous de Gœthe et de Lili. C'est, du reste, le moindre devoir de tout écrivain qui utilise les impressions, les faits et les personnages de sa propre existence, de changer les lieux, les noms et les sexes, pour dérouter la curiosité et la malveillance contemporaines, ou pour ne pas compromettre dans le présent des individus que des Mémoires plus ou moins sincères immortaliseront en les déshonorant plus tard sous leurs noms et avec leur forme et leurs sentiments véritables. Il écrit ensuite la scène de Faust et de Méphistophélès dans la rue, au jardin et dans la prison.

Tout cela est composé ou ébauché en Suisse ; mais, comme il n'a pas pu emporter Lili avec

lui, un beau jour il manque d'inspiration, — j'allais dire de provisions, — et il revient en chercher chez la fournisseuse du moment. Il retourne à Francfort, pour voir ce que l'absence a pu faire de cette jolie coquette, car il sait un peu bien que Lili est coquette, et il compte en souffrir assez pour se remettre en train. Mais ne craignez rien, il a son thermomètre, et il ne se laissera monter dans le chaud ou descendre dans le froid que jusqu'aux degrés de dilatation ou de contraction que son cœur peut supporter sans danger et sans accident.

Vous me trouvez bien sévère, lectrices sentimentales et qui tenez à être aimées véritablement de celui qui dit qu'il vous aime ? Écoutez donc ce que dit Gœthe lui-même de l'état de son âme en ce moment. Il le dit dans ses lettres à la comtesse Auguste, qu'il n'a jamais vue, qu'il tutoie, à laquelle il fait la cour en passant et à laquelle il ne ment pas, car il lui recommande souvent de ne montrer ses lettres à personne :

« Auguste, Auguste, un mot de toi qui me délivre ! une étreinte de toi ! (Rien que cela !) Que d'angoisses et de compression ! Ici, dans la chambre de la jeune fille qui fait mon malheur (son malheur !), sans que ce soit ma faute, de ce cœur d'ange dont je trouble les jours... » (Il

se flatte : Lili s'est mariée quelques mois plus tard.) Pendant ce temps-là, Frédérique pleure, se souvient et se ferme à toutes les joies de ce monde. Aussi est-ce avec Lili que le poëte s'excite, il n'y a pas d'autres mots ; mais est-ce à Frédérique qu'il pense ? et la chambre qu'il dépeindra dans *Faust*, n'est pas celle d'où il écrit à Auguste, c'est celle de Sesenheim, et ce n'est pas Lili qui inspire à Gœthe la chanson du rouet :

» Mon repos est perdu, mon cœur est accablé ! Je ne retrouverai jamais, non jamais, la paix de mon âme.

» Là où il n'est pas, je n'aperçois que le tombeau. Le monde entier pour moi n'est qu'amertume.

» Ma pauvre tête est toute bouleversée ; mon pauvre esprit est tout brisé.

» Mon repos est perdu, mon cœur est accablé. Je ne retrouverai jamais, non jamais, la paix de mon âme !

» Ce n'est que pour le voir que je regarde par la fenêtre ; ce n'est que pour le rencontrer que je sors de la maison.

» Sa haute démarche, sa noble figure, le sourire de sa bouche, le pouvoir de ses yeux,

» Et le flot magique de sa parole, et le serrement de sa main ; ah ! et son baiser !

» Mon repos est perdu, mon cœur est accablé. Je ne retrouverai jamais, non jamais, la paix de mon âme.

» Mon sein agité s'élance après lui ! Ah ! si je pouvais le saisir et le retenir ! si je pouvais l'embrasser comme je le voudrais, j'expirerais sous ses baisers. »

Rien de plus touchant, rien de plus déchirant.

Non, Gœthe, ce n'est pas Lili qui vous a dit ces paroles, ou qui vous les a inspirées ; c'est Frédérique, et vous le saviez bien, même lorsque vous vouliez faire croire à Auguste, peut-être pour la rendre jalouse et l'amener à vous, que vous faisiez souffrir la fille du banquier ? La fille du banquier ne souffrirait pas, elle !

«... *Ce que vous dites de Lili est très-vrai.* Malheureusement, plus je me retire, plus je resserre le lien magique qui m'attache à elle. *Je ne puis ni ne veux tout vous dire*, ce qui se passe est trop près de moi, je n'ai pas de souvenirs. Ange ! votre lettre retentit toujours dans mes oreilles, comme la trompette au cœur du guerrier endormi. Plût à Dieu que vos yeux fussent pour moi le bouclier d'Ubald et m'éclairassent sur la profondeur de ma misère ; mais laissons cela ; *je vous quitte pour aller à table.*

» *Après dîner.* — Ces bonnes paroles ne me sortaient pas de l'esprit, et quelque chose en moi me disait : « N'est-ce point un excès d'or-» gueil de prétendre que cette jeune fille te con-» naisse et qu'elle t'aime ? » (Quelle jeune fille ? Auguste évidemment. Et Lili, pour laquelle il est revenu, pour laquelle il meurt, qu'est-ce qu'elle devient à son tour ?) « Auguste, laisse mon silence te dire ce que nulle parole ne saurait exprimer...

» *Du* 15. — Vous ne devinerez jamais ce qui m'occupe? Un masque pour le bal de mardi!

» *Après dîner.* — Je quitte la table pour venir te dire ce qui me trottait par l'esprit dans l'autre pièce, à savoir que jamais aucune femme ne me fut aussi chère qu'Auguste. — Et mon costume, ce sera l'ancien costume allemand, noir et jaune, etc. Ne nous en remettons pas à la vie éternelle; ici encore, nous pouvons être heureux; ici encore, il me reste à voir Auguste, la seule jeune fille dont le cœur batte vraiment dans mon sein. (Pauvre Lili!)

» — Chère Auguste! Me voici encore à cette table où je vous écrivais avant d'aller en Suisse. Un jeune couple marié seulement depuis huit jours loge dans la chambre voisine, et j'entends soupirer sur son lit une jeune femme qui languit déjà dans l'espoir si doux d'être mère. »

Il faut avouer que les jeunes filles allemandes reçoivent une éducation toute particulière. La fille d'un pasteur se donne en trois jours, la fille d'un banquier accepte des rendez-vous chez le voisin et se promène la nuit avec son amant, et la fille du comte de Stolberg entretient avec un inconnu une correspondance où il la tutoie et lui raconte ce que disent la nuit les alcôves conjugales. Oh! pudeur germanique, qui nous fut si longtemps offerte en exemple, comme tu de-

vais rire de nous qui te prenions au sérieux!

« Journée triste et pénible. En me levant, j'étais bien. *J'ai écrit une scène de mon* FAUST ; ensuite, j'ai perdu deux heures ; après quoi, *je suis allé faire ma cour à une jolie fille dont tes frères t'auront parlé et qui est bien la plus singulière créature que je connaisse.* (Pauvre Lili !) J'ai mangé, dans une compagnie où je dînais, une douzaine de petits oiseaux, aussi vrai que Dieu les a créés. (Le pauvre homme! *Tartufe*, acte Ier, scène v.)

» . . . J'ai vu Lili aujourd'hui après dîner, je l'ai vue au spectacle, et je n'ai pas eu un mot à lui dire; nous ne nous sommes pas parlé ! Ah ! fussé-je délivré de cette angoisse ! Et cependant, Auguste, je tressaille à la seule idée qu'*elle* pourrait me devenir indifférente ! En attendant, je reste fidèle à mon cœur et laisse faire.

» . . . Ce matin, le vent souffle pour elle dans mon cœur. Grande et sévère leçon ! Cependant, je vais au bal pour l'amour d'une gracieuse créature, mais simplement en domino. — *Lili n'y vient pas* [1]. »

En voilà assez, je pense, pour faire comprendre, c'est tout ce que nous voulons, le méca-

1. Tous ces fragments de lettres sont extraits du livre charmant de Blaze de Bury : *les Maîtresses de Gœthe.*

nisme de ce grand cerveau ou plutôt de ce gros cerveau, espèce d'usine dont les mille engrenages saisissent, entraînent, tordent, décomposent, divisent les impressions, les sensations, les sentiments du cœur du poëte et du cœur des autres, et rendent à l'extérieur, à la circulation et au commerce intellectuel, de l'observation, de la poésie, de la pensée, des images, des formes et jusqu'à de la morale.

Eh bien, savez-vous ce qui résulte de cette fausse passion pour Lili (nous disons fausse, nous ne disons pas feinte : Gœthe la trompe et se trompe à son insu) et de sa fausse exaltation pour Auguste? Comme tout cela est purement dans l'imagination et dans les sens, comme le cœur n'y est déjà plus pour rien, ayant livré une fois pour toutes à Frédérique tout ce qu'il contenait de meilleur, il en résulte l'idée de l'amour de Faust pour Hélène dans le second *Faust*, qui prend naissance à ce moment-là, avant même que le premier *Faust* soit terminé. Ainsi, tandis que Gœthe croit aimer Lili et se mettre en scène avec elle dans l'épisode de Faust et de Marguerite, il compose Marguerite avec Frédérique, et la belle et froide Hélène, la femme de Ménélas, la païenne adultère, ressuscite et surgit de la combinaison de cet amour des sens qui est Lili, et de cet amour de tête qui est Auguste. Qui eût

dit cela à Gœthe l'eût bien étonné. C'est l'exacte vérité cependant. Toutes ces amours étaient l'instrument, il était l'archet, la musique venait de plus haut, et il ne savait pas toujours quel air il allait jouer.

Et la preuve, c'est que, quelques jours après la dernière lettre que nous venons de citer, il guérit subitement de son amour dont il n'a plus besoin; il oublie Lili, dont il ne dira plus un mot jusqu'à la fin de ses jours, et il cesse ou plutôt il interrompt sa correspondance avec Auguste, à qui il n'a plus rien à dire. Il est tout à d'autres amitiés, bien autrement flatteuses et profitables. Il s'installe à Weimar avec le grand-duc Charles-Auguste, dont il va être le commensal et le protégé pendant près de cinquante ans.

Le *Faust* est aussi momentanément interrompu, sacrifié aux joies nouvelles du bien-être et de l'ambition.

Gœthe fait cependant des lectures de quelques morceaux terminés à son illustre Mécène, mais ce n'est que pendant son second voyage à Rome (1788) qu'il s'y remet sérieusement. C'est dans le jardin de la villa Borghèse qu'il compose la scène de la cuisine de la sorcière (Gœthe ne nous a pas dit dans ses Mémoires sous quel arbre et sur quel banc, de sorte que nous ne savons malheureusement pas où nous agenouiller) ; c'est là encore

qu'il écrit la scène de la cathédrale, le monologue dans la forêt et la caverne.

Enfin, en 1790, Gœthe publie l'ouvrage intitulé FAUST, *fragment*, qui contient :

1° Le premier monologue de Faust et son premier entretien avec Wagner;

2° Le dernier quart de la scène du pacte, à partir de ces mots :

*Ce qui est le partage de l'humanité entière... ;*

3° La suite des scènes de Marguerite, jusqu'à la scène de la cathédrale inclusivement, par conséquent jusqu'à la scène de la mort de Valentin exclusivement.

Et peut-être Gœthe en fût-il resté là, si Schiller ne fût entré tout à coup dans sa vie.

Ce que Gœthe a gagné à cette rencontre est incalculable ; il n'a pu s'empêcher de le dire, lui qui n'aimait pas à avouer ces choses-là, et les larmes abondantes qu'il a versées à la mort de l'auteur de *la Fiancée de Messine*, de *Marie Stuart*, de *Guillaume Tell* et de *Wallenstein*, ces larmes dont il était si économe, qu'il n'en a trouvé ni devant la mort de Charles-Auguste, ni devant celle de son fils, ces larmes disent assez que Gœthe, en perdant Schiller, perdait ce qu'il ne pouvait plus jamais perdre, même dans un protecteur, même dans un fils.

Cependant, n'exagérons rien, et surtout ne

calomnions pas. Il n'y eut pas plus de calcul d'un côté que de l'autre. Il y eut commerce loyal, échange irrésistible d'idées supérieures entre ces deux esprits : il y eut amitié véritable, et, si l'intervention de Schiller eut une influence bienfaisante, régénératrice pour ainsi dire, sur la seconde partie de la vie de Gœthe, celui-ci fut d'un puissant secours au poëte dramatique, embarrassé jusque-là dans les nécessités matérielles d'une existence aussi précaire que laborieuse.

C'est que Schiller était justement la nature opposée à celle de Gœthe. Ardent, expansif, tendre, il était aussi prodigue de son talent fiévreux, de sa parole facile, de ses idées abondantes et originales que de son enthousiasme et de sa tendresse. Quand il fit connaissance avec Gœthe, par hasard, presque malgré lui, car il avait, en raison même de sa nature affectueuse et loyale, autant de répulsion pour l'homme, avant de le connaître, que d'admiration pour l'écrivain; quand il fit connaissance avec Gœthe, celui-ci ne disposait déjà plus à son gré de sa vie, de ses sensations, de son génie, comme il avait eu longtemps l'habitude de le faire, et comme il avait cru pouvoir le faire toujours. Il était dévoyé, intellectuellement, moralement, socialement. A force d'envoyer son cœur raco-

ler pour son cerveau des sujets de drame, de romans ou de pièces de vers, son cœur s'était fourvoyé dans les routes et il n'était pas revenu.

L'amour est une puissance et une force d'origine divine ni plus ni moins que le génie, et il n'entend pas que celui-ci ne le considère et ne l'emploie que comme entremetteur. Il se venge un beau jour de ce métier humiliant. Il déserte et il laisse le poëte, tout poëte qu'il est, livré à ses seuls instincts et aux habitudes que ses sens ont prises. Une fois les instincts et les sens maîtres du génie, adieu le génie. Gœthe en était là. Après avoir épuisé et utilisé toutes les variétés, toutes les nuances des amours romanesques et soi-disant idéales, après s'être battu les flancs pour se faire croire, chaque fois qu'il croyait aimer, qu'il aimait pour la première fois, ses flancs avaient fini par regimber à leur tour et par le mener où ils voulaient. C'est ainsi qu'après s'être donné, avec madame de Sein, les émotions âcres de l'adultère, de la jalousie, du partage, et le facile mérite du renoncement et du sacrifice après la faute commise (ce qui lui fera faire Édouard et Charlotte, des *Affinités électives*, de même que son histoire avec Minna Herzlieb lui fera faire probablement, dans le même livre, l'épisode d'Ottilie, et, dans *l'Homme de cinquante ans*, celui du major), après avoir essayé de toutes les sensa-

tions incommodes et dangereuses de l'amour en ville, il éprouve le besoin de ne plus aimer qu'avec toutes ses aises, en pantoufles, en robe de chambre, à domicile et toujours sans responsabilité.

Peut-être, après toutes ces escarmouches de jeunesse, le conquérant troubadour s'aperçoit-il qu'il manque une ou deux cordes à sa guitare, ou que celle de son arc est détendue et que ses flèches tombent à terre avant d'arriver où il vise? Toujours est-il qu'il ne peut résister au nez retroussé, aux yeux égrillards, aux joues à fossettes, aux lèvres rouges, à la taille rebondie, aux courbes excitantes, aux mains sensuelles, aux attaches souples et aux pieds mignons de mademoiselle Christiane Vulpius, que son père, auteur-libraire, tombé dans les expédients, envoie toute seule chez Gœthe, non probablement sans savoir ce qu'il fait. Le grand imprenable se laisse prendre.

Rien n'est plus intéressant et en même temps plus triste à étudier et à noter que ces spéculations des vices des petits sur les passions des grands, et dans quelles toiles d'araignée grossières un aigle va se trouver captif pendant qu'il se vante de pouvoir regarder le soleil sans fermer les yeux.

Cette Christiane Vulpius succomba tout de

suite, le jour même sans doute, puisqu'elle était toute transportée dans la maison de l'irrésistible, et elle devint la maîtresse de Gœthe, l'auteur du premier *Faust* et de *Werther*, l'ami du grand-duc Charles-Auguste et de la princesse Louise, celui qui avait lestement abandonné Frédérique, héroïquement quitté Charlotte, poétiquement exploité les sincérités, les sacrifices, les déshonneurs, les larmes de toutes les jeunes filles, de toutes les petites filles qui avaient eu le malheur de lui plaire et de l'aimer; car c'était des petites filles qu'il fallait à ce raffiné solennel, c'était des vierges qu'il fallait à ce Minotaure sentimental. Il meubla une des mansardes de l'Olympe, et il se mit à vivre avec cette Lisette saxonne. A cinquante ans, il entonna le refrain du *Grenier* de Béranger, ce qui n'empêchait pas Lisette, dont l'idéal était facilement réalisable, de courir les bals et les fins soupers avec les étudiants, et de lever la jambe et le coude plus haut qu'il ne convenait. On était forcé, certains soirs, de ramener Sémélé quelque peu titubante jusqu'à la porte de Jupiter; et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de gagner à tâtons la couche du Dieu en se heurtant au berceau de l'enfant né de tous ces mélanges, frêle Bacchus, qui devait mourir jeune encore, du jus des vignes maternelles! Ni le nom, ni l'âge, ni les faiblesses, ni le génie de

son amant, ni les caresses de ce fils n'avaient la puissance de contenir cette demi-épouse devenue une demi-mère. Il est vrai que, de son côté, Gœthe, dont on a tant célébré l'énergie et la volonté, n'avait ni la volonté ni l'énergie de mettre fin à une situation que les convenances réprouvaient autant que la morale, soit en congédiant cette femme indigne de lui, soit en l'épousant, puisqu'il ne pouvait plus se passer d'elle, et en légitimant son fils. Il allait remplir ses fonctions chez le prince, il revenait chez sa maîtresse, et il ne faisait plus rien de bon. La Muse s'était voilée d'abord, puis elle s'était sauvée devant Priape devenu maître du logis.

Voilà où en était Gœthe lorsqu'il fit connaissance avec Schiller, et celui-ci, malgré sa grande admiration et sa grande amitié pour son illustre confrère, ne put s'empêcher d'en écrire sa façon de penser à son ami Kœrner. La lettre est du 21 octobre 1800. Nous citons le même passage que M. Mézières a cité. Il nous dispensera, le lecteur et moi, des réflexions que nous pourrions et devrions faire.

. . . . . .

« Je comprends que la situation domestique de Gœthe doive peser lourdement sur lui, et c'est ce qui m'explique comment Gœthe, hors de Weimar, est bien plus sociable qu'à Weimar même;

on n'offense pas les mœurs impunément. Il eût pu trouver dans sa jeunesse une épouse qui l'eût aimé, et combien son existence serait différente aujourd'hui ! L'autre sexe a une mission trop haute pour être dégradé ainsi et réduit à n'être qu'un instrument de plaisir. Lorsque manque le bonheur du foyer domestique, rien ne saurait le remplacer. Gœthe lui-même ne peut estimer *la créature* qui s'est donnée à lui sans conditions ; il ne peut obliger les autres à l'estimer, et cependant il ne peut souffrir qu'on lui témoigne peu d'estime. Une telle situation doit énerver à la longue l'homme le plus fort. On ne sent pas là une résistance dont on puisse triompher par la lutte ; c'est un souci qui vous ronge en secret, dont on se rend compte à peine et qu'on cherche à étouffer par les distractions. »

Ces distractions purement mondaines et extérieures, Schiller eut le mérite de les changer et de les rendre plus élevées, plus nobles, plus concordantes avec la renommée et la valeur de son grand ami. Il stimula ce génie assoupi qui s'acheminait vers le sommeil définitif ; il l'aiguillonna par le spectacle de son incessante production ; il le força de travailler et de produire à des heures fixes pour la *Revue* qu'il publiait. Gœthe, qui avait jusque-là régné à Weimar, non-seulement sans conteste, sans comparaison possible, puis-

qu'il était tout seul, fut troublé, effrayé peut-être dans sa majesté officielle par ce nouveau venu, dont l'ardeur était capable d'escalader son ciel. Il sentit un rival, un émule digne de lui; il se réveilla, et, pour éviter une usurpation qui était loin de la pensée de Schiller, il fit asseoir celui-ci sur son trône et en fit son ami, tout en ayant soin de rester toujours un peu protecteur. Cependant, s'il se livra jamais à quelqu'un, c'est à Schiller. L'homme qui écrivait *Don Carlos* et *Intrigue et Amour*, qui avait trop la connaissance du cœur humain pour que Gœthe essayât de lui dérober le sien et de le tromper, Schiller ralluma momentanément chez Gœthe l'inspiration à demi éteinte ; Gœthe souffla à Schiller des audaces que, livré à ses seules forces, celui-ci n'eût peut-être jamais eu *le moyen* d'avoir, et de ce double *Sursum corda* sortit le théâtre de Weimar, qui devait vingt-cinq ans plus tard, comme il le pourrait encore aujourd'hui, aider avec celui de Shakspeare à la renaissance du nôtre. Enfin, sur les incessantes et affectueuses persécutions de Schiller, la première partie de *Faust* se compléta. Les différentes scènes furent achevées dans leurs détails et coordonnéees en un tout. Gœthe écrivit *les noces d'or d'Obéron et de Titania*, qui forment l'intermède de la scène de *la nuit de Walpurgis*, *le prologue sur la scène*, *le*

*prologue dans le ciel*, *la dédicace*, et *la scène de la prison*, qu'il remanie presque complétement alors; puis une partie des *Paralipomènes*, des ébauches de la scène en prose, *le second monologue de Faust*, *le premier entretien avec Méphistophélès* et *la scène du Blocksberg*. Si bien que la première édition des œuvres complètes de Gœthe, publiée à Stuttgart, contient, dans le huitième volume, toute la première partie de la tragédie, en un mot, tout le premier *Faust*, le seul dont nous ayons à nous occuper ici.

Les morceaux nouveaux qui complétaient l'ensemble étaient donc :

1° La dédicace, le prologue sur la scène et le prologue dans le ciel ;

2° Le deuxième monologue de *Faust;*

3° La promenade devant la porte de la ville;

4° Le premier entretien avec Méphistophélès ;

5° Les trois premiers quarts de la scène du pacte ;

6° La cave d'Auerbach et la cuisine de la Sorcière ;

7° La mort de Valentin;

8° La nuit de Walpurgis jusqu'à la fin du drame.

Voilà ce que Gœthe dut à l'heureuse intervention de Schiller; c'est énorme, et, certainement, si Schiller eût vécu, le second *Faust* n'eût pas été

ce qu'il est. Cet esprit clair et puissamment dramatique eût jeté ses rayons dans le chaos où l'auteur n'a jamais pu se retrouver. Gœthe pouvait donc pleurer Schiller. Le jour où il le perdit, il souffrit enfin comme il n'avait jamais souffert, dans son esprit, dans son cœur et jusque dans sa gloire. Ce jour-là, il ne s'agissait plus de se désespérer poétiquement pour un plaisir perdu, pour une sensation arrachée, pour un rêve évanoui, pour une amourette que le lendemain remplacerait ; aussi Gœthe connut-il alors, pour la première et la dernière fois de sa vie, toute la grandeur, toute l'amertume et toute la loyauté de la douleur : il pleura un ami.

Que beaucoup de choses lui soient pardonnées pour ces larmes-là !

Quels que soient les éléments, fécondants pour l'œuvre, dissolvants pour l'homme, qui ont présidé à la conception, à la composition et à l'exécution du premier *Faust*, ce premier *Faust* est une œuvre hors ligne. Ce n'est pas l'œuvre par excellence, à laquelle aucune autre ne saurait être comparée, comme quelques panégyristes allemands l'ont dit et le répètent encore, mais enfin c'est un chef-d'œuvre, ce qui est déjà beaucoup, car les chefs-d'œuvre sont rares.

Nous comprenons très-bien que Gœthe ait été

tourmenté toute sa vie du désir et de l'ambition de le compléter par une seconde partie, pour en faire alors ce qu'il eût pu être en effet, la forme aidant, un poëme comparable à celui d'Homère ou de Virgile, mais nous comprenons aussi qu'il n'ait pu y parvenir.

Il a senti son impuissance et il a dit lui-même à Eckermann qu'il eût peut-être mieux fait de s'en tenir toujours à la première partie. Cependant, il est heureux que cette seconde partie ait été écrite. D'abord, elle renferme çà et là des beautés incontestables, et, en même temps, elle donne asile à tous les défauts dont le poëte, poursuivi par son sujet, eût peut-être fait entrer un grand nombre dans la première partie, qu'il eût remaniée sans cesse et compromise. Il nous est permis de croire que le second *Faust* a sauvé le premier de ce danger mortel. Grâce à ce dérivatif, l'œuvre que nous publions aujourd'hui, bien qu'elle ne donne à la fin qu'une demi-solution, reste un tout, comme la *Vénus de Milo*, à laquelle on ne saurait reprocher de n'avoir pas de bras, à laquelle il est bon peut-être que les bras manquent. La *Vénus de Milo* de Gœthe a des bras. Il n'y a qu'à les casser pour qu'elle soit parfaite, comme l'autre.

Voyons maintenant quelle est l'idée fondamentale et philosophique de *Faust*, et comment

ce qui fait la valeur de la première partie fait justement la non-valeur de la seconde.

Disons tout de suite que lorsqu'une composition de cette importance voit le jour, lorsqu'elle a étonné et charmé son temps, quand on l'a bien discutée, bien admirée, bien dénigrée, bien applaudie, lorsque les années l'ont consacrée, lorsque le temps l'a, comme on dit en peinture, fondue, patinée, émaillée, les analyseurs y découvrent une foule d'intentions que le poëte n'a jamais eues.

Comme nous avons essayé de l'expliquer plus haut, un écrivain ne raisonne pas autant qu'on le croit l'œuvre qui sera un chef-d'œuvre. Le génie est plus involontaire et plus indépendant de celui qu'il anime que celui-ci ne le croit et ne le dit. Il est telles dispositions de l'âme, du cœur, de l'esprit, des lieux, telles impressions, tels hasards, tels accidents, telles influences fugitives, insaisissables et *inanalysables*, sous lesquelles on produit sans le vouloir, presque sans le savoir et qui ne se représenteront plus jamais les mêmes. Il est donc bien difficile, il est même impossible, surtout quelques années après l'exécution de certaines œuvres, de pouvoir déclarer qu'elles doivent le jour à telles ou telles idées. Quel est le père qui peut dire en voyant son enfant devenu grand : « J'ai voulu, avant

qu'il naquît, qu'il fût ce qu'il est ? » A plus forte raison le poëte ne peut-il affirmer que la créature née de son esprit est venue au monde telle qu'il la voulait. Ce qui est certain, c'est qu'une partie de nous passe dans notre produit physique ou intellectuel, et qu'elle s'y transforme de telle manière que nous ne pouvons plus la reconnaître.

Je sais bien, en écrivant ces lignes que vous lisez, que j'étudie *Faust*, que je veux en causer avec vous d'une certaine manière et à un certain point de vue ; j'ai le plan général de cette étude, j'ai mes distributions et mes repères ; mais je ne sais pas plus de quelles expressions je me servirai à la page prochaine que je ne savais, en écrivant la page précédente, que j'emploierais telle ou telle forme dans celle-ci. Il se fait dans le trajet du cerveau à la main, de la pensée au signe qui la représente, tout un travail qui modifie quelquefois complétement l'intention première, car il ne faut pas oublier le cœur qui bat et qui bat même plus fort, pendant ce travail, entre les deux pôles. S'il en est ainsi pour un travail sans importance comme celui-ci, qu'est-ce donc pour une œuvre comme *Faust ?*

Gœthe ne savait donc pas plus à quatre-vingts ans, quand il parlait à Eckermann du premier *Faust*, ce qu'il avait véritablement voulu faire en

le commençant, qu'il ne savait à vingt-cinq ans, lorsqu'il le commençait, quelle conclusion il lui donnerait à la fin de sa vie, après un demi-siècle de travail. Non-seulement il n'embrassait pas alors tous les détails de son œuvre, mais il n'en embrassait pas l'ensemble. Nul plus que lui n'a subordonné aux circonstances, aux impressions, aux hasards successifs et imprévus de la vie l'exécution de ce poëme élastique pour ainsi dire, qui ne l'a pas quitté une minute et dans lequel il déposait ou jetait pêle-mêle les impressions, les découvertes, les incidents, les observations de chaque étape nouvelle. L'auteur a senti que, s'il ne se l'arrachait pas violemment, il ne le terminerait jamais. Il eût eu la certitude de vivre deux cents ans qu'il y eût travaillé encore plus d'un siècle, et il eût tellement empâté l'œuvre, que ni lui, ni personne n'y aurait plus rien vu. Ce n'était plus une idée dont il poursuivait patiemment l'exécution, c'était une habitude, disons le mot, une manie ; si bien que, six mois après qu'il a perdu cette habitude, qu'il a renoncé à cette manie, il meurt. La maison achevée, il n'y a plus qu'à mourir, dit un proverbe turc.

Ce n'est donc qu'après coup et trop tard, lorsqu'il entrevoyait peut-être ce qu'il aurait dû faire et ce qu'il n'avait plus le temps de faire,

qu'il a pu dire : « Voilà quelle fut ma pensée ; » et, dans les explications qu'il donne, vous retrouverez la même obscurité et les mêmes contradictions que dans l'œuvre elle-même.

Les critiques de Gœthe se trouvent ainsi mieux placés que lui pour dire ce qu'il a fait, puisqu'ils ont sous les yeux l'œuvre définitive, dégagée de ces milliers d'idées collatérales pour ainsi dire, éphémères ailés qui bourdonnent dans le cerveau du poëte pendant l'enfantement, qui demandent à être fixées, qu'il discute, qu'il repousse, qu'il regrette, qu'il rappelle, qui ne reviennent plus, qu'il croit avoir accueillies et que d'autres remplacent, de sorte qu'il voit dans son œuvre, à côté de ce qu'il y a mis, ce qu'il aurait voulu, ce qu'il aurait dû, ce qu'il a cru y mettre. Il se trompe et il nous trompe très-sincèrement.

Certes, l'homme de génie domine, ou tout au moins subordonne, classe et répartit utilement pour son œuvre toutes ces influences externes, mais à une condition, c'est qu'il aura son plan bien arrêté, son idée bien nette, et qu'il sera sûr de son point d'arrivée aussi bien que de son point de départ. Ce n'est pas le cas de Gœthe.

Nous avons dit brutalement, dans les commencements de cette étude, qu'il manquait d'invention et d'intuition, mais nous avons promis

de le prouver. Dieu nous garde, même à l'heure où nous réglons nos derniers comptes avec l'Allemagne, de vouloir libérer la France de son admiration pour le plus grand poëte allemand, mais, c'est indéniable, Gœthe manquait des deux facultés que nous venons de préciser. Il avait l'imagination, en tant que faculté de rendre sensibles et formelles les impressions qu'il avait perçues et les observations qu'il avait faites; mais il ne trouvait qu'avec une peine infinie et de manière très-insuffisante les sujets, les événements dans lesquels il devait les présenter et les enchaîner. Ce n'était jamais que les faits réels, soit de sa propre existence, soit de l'existence des autres, qui les lui pouvaient fournir. Il observait, il expérimentait, il s'assimilait les choses, mais il ne les devinait pas. Il fallait qu'elles eussent une forme visible, une expression saisissable pour qu'il les fît siennes.

Ainsi, alors qu'il avait vingt-cinq ans, qu'il était non-seulement dans toute la séve de la jeunesse hardie, mais encore sous l'émotion de sa rupture avec Charlotte Ketsner, dont il comptait bien faire un livre, il portait cette émotion, intérieurement, à l'état vague, pendant deux ans, sans savoir quel dénoûment lui donner dans le livre qu'il rêvait. Il fallait qu'à point nommé le jeune Jérusalem, dans des conditions analogues

à celles où s'était trouvé Gœthe, se brûlât la cervelle pour le tirer d'affaire. Que fût-il advenu si Jérusalem ne se fût pas tué? *Werther* n'aurait peut-être pas vu le jour. Un homme à la fois d'observation, d'invention, d'intuition et de déduction comme Shakspeare ou Balzac, ému comme l'était Gœthe par l'incident de Charlotte, et résolu à se décharger de cette émotion dans un livre, rentré chez lui, eût mis son amour, ses souvenirs, sa douleur, son sacrifice (imaginaire ou réel) sur sa table d'amphithéâtre, les eût bien examinés, bien ouverts, bien analysés, et il fût arrivé à cette double conclusion : « Moi, Gœthe, homme de génie, utilisant mes aventures, mes sensations, mes douleurs, mes mauvaises actions, au profit de l'art, je vais me consoler par le travail et par un autre amour; mais je suis Gœthe, c'est-à-dire un être particulier, fait pour peindre les passions et non pour les éprouver, ou du moins ne devant et ne pouvant les éprouver que juste ce qu'il faut pour les connaître, les déduire et les peindre. Si, au lieu d'être ce que je suis, j'étais d'ordre moyen, comme doit être le héros d'une aventure et d'un chagrin d'amour, comme doit être le personnage que je vais faire agir devant un public d'ordre moyen comme lui, si je mettais l'amour et la passion au premier plan de ma vie au lieu d'y mettre le travail et la

gloire, qu'est-ce que je ferais, étant donnée cette nécessité pour le héros littéraire de finir d'une façon intéressante, émouvante dans la logique et le *crescendo* de la passion? — Je me tuerais. »

En effet, dans ces cas pathologiques de l'amour, lorsqu'on est d'ordre supérieur, on guérit par un idéal plus haut, la volonté, le travail, la raison, la foi, le génie;

Quand on est d'ordre inférieur, on oublie ou l'on essaye d'oublier dans le changement, l'ivresse, le jeu, le libertinage;

Quand on est d'ordre moyen, tout en étant d'âme exaltée, on meurt par le chagrin ou par le suicide. On se sauve de la souffrance dans le néant. Qui n'a su se vaincre dans la passion, ne saura se vaincre dans la douleur.

Bref, quand on est un poëte d'invention et d'intuition et qu'on a en soi les premiers éléments de *Werther*, on n'attend pas deux ans que Jérusalem se tue; on devine qu'il se tuera, et l'on demande son dénoûment à la logique de la passion et de l'art, au lieu de l'attendre des événements. Et l'on est alors tellement dans le vrai, qu'une fois le livre paru, on voit une foule d'imbéciles qui se brûlent la cervelle à leur tour à l'instar du héros et d'autres imbéciles qui le reprochent à l'auteur. Tant pis pour ceux qui ont

si peu la direction d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent supporter la lecture d'un roman. Le génie touche à tout ce qu'il voit, donne une forme à tout ce qui le frappe ; il n'a pas à prévoir les malades, les faibles et les fous. Il vit d'émotions et de diversité. Aujourd'hui, il écrit *Werther;* demain, il écrira *Hermann et Dorothée.* Il ne peut vous peindre à la fois qu'une des faces et des conséquences de l'amour. Attendez; ne vous tuez pas pour Charlotte comme Werther, n'abandonnez pas Marguerite comme Faust, vous épouserez peut-être Dorothée comme Hermann.

Ce poëme d'*Hermann et Dorothée* fut composé évidemment encore avec le souvenir de Frédérique. Gœthe fit faire là à son héros ce qu'il sentait qu'il aurait dû faire avec la fille du pasteur. Ce poëme adorable est une nouvelle preuve de ce que nous avancions tout à l'heure, que Gœthe manquait d'invention. Il en avait emprunté l'idée et le développement à une vieille chronique allemande qui relatait les infortunes des luthériens de Salzbourg, chassés de leur pays par l'évêque de cette ville. Dans ce récit se trouvait l'histoire d'une jeune fille émigrée que le fils d'un riche négociant rencontrait sur la route de l'exil et qu'il épousait. Quant au paysage, il le copiait sur nature, ce qui était son droit. Il

excelle, d'ailleurs, dans la peinture précise et détaillée de la nature. Le procédé est donc absolument le même pour *Werther*, pour *Faust* et pour *Hermann et Dorothée*, qui sont ses trois œuvres capitales en des genres tout à fait différents.

A qui trouverait que nous sommes sévère en refusant l'invention et l'intuition à Gœthe, nous répondrons par ses propres paroles.

« En général, disait-il à Eckermann, ce n'était pas ma manière, comme poëte, de chercher à incarner une abstraction. *Je recevais dans mon âme des impressions de mille espèces : je n'avais plus, comme poëte, qu'à donner à ces impressions, à ces images, une forme artistique, à les disposer en tableaux, à les faire apparaître en peintures vivantes, pour qu'en m'écoutant, ou en me lisant, on éprouvât les impressions que j'avais éprouvées moi-même.* »

Quelle fut l'idée première de *Faust* et en quoi le développement ou plutôt l'extension postérieure donnée à cette idée se trouva-t-elle en désaccord avec cette idée première ? Revenons-y et n'en sortons plus, si c'est possible.

L'idée première éclose dans ce jeune cerveau est d'une grande simplicité ; nous le répétons, c'est celle de la légende, augmentée, enrichie éclairée, immortalisée par l'épisode de Margue-

rite, empruntée à une aventure et à une impression personnelle de Gœthe.

De ce mélange, que nous avons expliqué et analysé plus qu'il ne fallait peut-être, sort cette idée unique : Un homme, nommé Faust, qui a passé sa vie à chercher la science dans les livres, arrivé à un grand âge, s'aperçoit qu'il n'a rien appris. Il se jette alors dans la magie, et fait un pacte avec le diable, — pacte que le poëte modifie ainsi : — au lieu de donner son âme au démon après un temps déterminé, en échange de la jeunesse restituée et satisfaite pendant un certain temps, dans toutes ses fantaisies et dans toutes ses puissances, Faust s'engage seulement à laisser le diable faire de lui ce qu'il voudra dans l'autre vie, *si dans celle-ci il se trouve heureux un seul jour.*

. . . . . .

FAUST.

S'il m'arrive jamais de me reposer avec satisfaction sur un lit de paresse, qu'aussitôt c'en soit fait de moi ! Si jamais, par tes flatteries menteuses, tu peux me faire accroire que je suis heureux, si tu peux m'abuser par la jouissance, que le jour où cela arrivera soit le dernier de ma vie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tope !

FAUST.

Voici ma main. Si jamais je dis au moment qui

passe : « Arrête-toi, tu es si beau ! » alors, tu pourras me charger de chaînes ; alors, je périrai volontiers ; alors, la cloche des morts pourra sonner et tu seras libéré de ton service. Que l'horloge s'arrête ! que l'aiguille tombe ! que le temps pour moi ait cessé d'être !...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aucune mesure, aucun terme ne vous sont imposés. S'il vous plaît de goûter un peu de tout et de saisir quoi que ce soit au passage, prenez votre plaisir où vous le trouverez et grand bien vous fasse ! Seulement, mettez-y la main et ne soyez pas timide.

FAUST.

Mais n'entends-tu pas ? il n'est pas question de joie ; je me voue au vertige, à la plus amère volupté, à la haine nourrie d'amour, au chagrin qui retrempe le cœur. Mon sein, qui est guéri de la fièvre de savoir, ne devra jamais se fermer à aucune sorte de douleur. Ce qui est le partage de l'humanité entière, je veux le goûter dans mon moi intérieur ; de cette humanité, je veux que mon esprit saisisse le plus haut et le plus bas ; je veux entasser sur mon sein son bien et son mal, élargir ainsi mon être jusqu'aux limites du sien et finir, moi aussi, par me briser comme elle.

Voilà le pacte. Ce n'est pas la jouissance quand même que demande Faust, c'est la vie avec toutes ses jouissances et tous ses enivrements, mais avec toutes les luttes, toutes les douleurs, toutes les amertumes possibles, et, si, une seule fois,

un seul jour, une seule minute, il se trouve heureux, il appartiendra à Satan et à son tour deviendra son serviteur et son esclave.

A peine le pacte conclu, ou plutôt le défi accepté, Faust redevient jeune, et, naturellement, comme il est un esprit supérieur, le premier entraînement qu'il subit, et qu'il fait subir, c'est celui de l'amour.

Cet amour fatal tue tout autour de celle qui l'éprouve et tue tout en elle, excepté lui-même. Il tue la mère, le frère et l'enfant de Marguerite; il détruit sa raison et sa vie, tout en devant survivre à la mort.

Elle meurt de la peine infligée aux criminels, aux infanticides, en appelant Faust, et c'est le nom de Faust sur les lèvres qu'elle va paraître devant la justice de Dieu.

Ainsi finit la première partie. Disons-le encore; on ne saurait trop le dire, cette première partie est un chef-d'œuvre dans toute la grande et sévère acception du mot.

Mais ce chef-d'œuvre n'est qu'un commencement. Faust reste sur la terre, lui; le pacte continue; Faust a vingt ans, et il ne pense pas plus à mourir de chagrin qu'à se déclarer complétement heureux.

Or, qu'est-ce que Gœthe a encore ajouté à la légende? Il a ajouté le prologue dans le ciel. Ceci

est grave, et voici ce qui va condamner toute la seconde partie et la conclusion de *Faust*.

Faust, dans la tragédie, n'est pas le premier venu comme dans la légende. Il est marqué par Dieu lui-même du signe des élus.

Écoutez :

MÉPHISTOPHÉLÈS, au Seigneur.

..... Les hommes, dans leur existence misérable, me font vraiment pitié. C'est au point que, moi-même, je ne me soucie pas de tourmenter ces malheureux.

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le docteur ?

LE SEIGNEUR.

Oui, *Faust, mon Serviteur*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma foi, il vous sert d'une singulière façon ; la nourriture, la boisson de ce fou ne sont pas terrestres. La fermentation de son âme le pousse dans les espaces. Il a à moitié conscience dans sa folie ; il demande au ciel ses plus belles étoiles et à la terre ses voluptés suprêmes. Mais rien, de près ou de loin, ne peut apaiser la profonde agitation de son cœur.

LE SEIGNEUR.

*S'il ne me sert aujourd'hui que d'une manière con-*

*fuse, bientôt je le conduirai à la clarté*. Le jardinier sait bien, quand le jeune arbre verdit, que les années suivantes il sera paré de fleurs et de fruits.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que pariez-vous ? Vous finirez par le perdre, pourvu que vous me permettiez de le mener tout doucement dans ma voie.

LE SEIGNEUR.

Cela ne t'est pas défendu pour tout le temps qu'il vivra sur la terre. L'homme, tant qu'il marche vers son but, est sujet à s'égarer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous remercie bien si vous l'entendez ainsi ; car je ne me suis jamais soucié d'avoir affaire aux morts. Des joues pleines et fraîches, voilà ce que j'aime le mieux. Pour un cadavre, je n'y suis pas. Je suis comme le chat qui veut la souris vivante.

LE SEIGNEUR.

Soit ! tu as plein pouvoir sur lui : Détourne cet esprit de sa source primitive ; si tu peux le saisir, entraîne-le sur tes pas vers l'abîme, *et reste confondu lorsqu'il te faudra convenir qu'un homme bon, dans le vague élan de son âme, a toujours la conscience du droit chemin.*

Voilà le défi à Dieu qui a précédé le défi à l'homme ; c'est tout simplement le premier livre de Job, sous une forme plus familière, trop fami-

lière peut-être, puisque le prologue se termine par ces mots :

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'aime à voir le Vieux de temps en temps, etc., etc.

Le Vieux, c'est Dieu. Cela sent encore un peu son théâtre de marionnettes et son libre penseur allemand. Mais ce ne serait rien s'il n'y avait que cela, et Dieu en a jusqu'à présent pardonné bien d'autres aux Germains. Cependant, ce petit blasphème porte déjà en germe l'inconséquence à la fois esthétique et morale du second *Faust*.

Qu'est-ce que *Faust* représente pour le poëte et pour nous? Non pas un homme particulier, mais l'homme, l'humanité, *le serviteur de Dieu*, car l'humanité n'est pas autre chose. Si nous ne servons pas toujours Dieu, nous *lui* servons sans cesse. Il ne nous a créés que parce que nous devons lui servir. Cette humanité de *Faust* n'est pas celle d'un siècle ou d'un autre, ce n'est pas celle du moyen âge représentée par le savant docteur perdu dans la magie, se perfectionnant peu à peu et devenant parfaite dans Gœthe le poëte, ayant trouvé la vérité divine dans la formule et l'adoration du beau. Non. Ce que le *Faust* a la prétention et le droit et le devoir de repré-

senter, c'est l'humanité tout entière, telle qu'elle est, telle qu'elle sera longtemps, et, finalement, telle qu'elle doit être le jour où elle ne fera plus qu'un avec son Dieu.

Or, que fait Faust, ce serviteur de Dieu qui fut égaré jusque-là dans la recherche scientifique de son maître ? Il se décourage, il doute. C'est alors que Méphistophélès, *avec la permission de Dieu*, descend sur la terre pour le tenter, quoiqu'il soit prévenu par Dieu lui-même que Faust le vaincra, même au milieu des tentations et des jouissances, comme Job l'a vaincu jadis au milieu des douleurs et des misères.

Faust accepte le pacte. Autrement dit, dans un moment d'aveuglement, dans une heure de ténèbres, il rompt avec Dieu.

Très-bien, tout cela est simple, clair, vrai, d'une conception grandiose et d'une exécution magistrale.

Redevenu jeune avec toutes les ardeurs, toutes les curiosités, toutes les énergies, tous les entraînements, tous les égoïsmes de la jeunesse, inutilement éclairée des rayons intermittents et pâles d'une conscience mobile et flottante, erratique pour ainsi dire, puisqu'elle n'est plus dans l'attraction divine, redevenu jeune, Faust ne va ni à l'orgie, ni au jeu, ni aux jouissances grossières ; il va droit à l'amour le plus naturel et le

plus noble, à l'amour de la femme, à la plus innocente, à la plus pure, à Marguerite, et il l'attaque au moment où elle sort de l'église, en état de grâce. Elle n'en est que plus tentante pour celui qui a pactisé avec l'enfer. Nous savons le reste de cette première partie, et par quelle catastrophe elle se termine. *Une voix* nous dit de la coulisse que Marguerite est sauvée ; Faust reste sur la terre.

Rien de plus humain, rien de plus touchant, rien de plus douloureux, rien de plus poétique que cet épisode de Marguerite, courant à travers cette sombre légende, et semblable à l'aube du premier jour sur le chaos étonné.

Étant donné le point de départ de l'œuvre, que va faire, que doit faire Faust, séparé de son Dieu, mais resté cependant l'être de choix ? Il va passer de l'amour à la connaissance des autres émotions, mais toujours des émotions élevées, à l'ambition, à la politique, à la poésie, au besoin de la gloire, à la recherche du vrai pratique, à la connaissance et au développement du milieu qui lui est attribué, soit ; mais, un beau jour, que va-t-il constater ? Qu'il lui est impossible de combiner entre eux ces éléments et d'en faire un tout, parce que le principe et les bases, parce que la foi, l'idéal, le grand amour, Dieu, en un mot, lui manque. Quoi qu'il fasse, il va se sentir

limité et borné. Arrivé au bout de chaque chose humaine et terrestre, il trouvera le vide et les ténèbres, puisqu'il n'a plus l'appui et la lumière de son âme pour lui faire dépasser les limites assignées à ces choses sur la terre.

Là doit être la grande lutte, évidemment, la lutte logique, fatale, supérieure, avec la donnée du poème. Faust s'adressera à son compagnon et lui dira : « Tu as juré de m'obéir, d'être mon serviteur, donne-moi la solution du problème humain. » Méphistophélès lui donnera les seules solutions qu'il possède lui-même, encore plus obscures et plus basses que celles accessibles à l'homme seul; car ce n'est pas le diable qui est chargé de guider l'homme et de l'élever jusqu'à la connaissance de Dieu. Alors, Faust se sentira vaincu en comprenant que la seule solution possible est justement dans cette connaissance ou tout au moins dans cette foi qu'il a répudiée. Là seulement serait sa lumière, son appui, sa direction, son génie, sa gloire, sa joie, son salut. Mais la distance qu'il a mise entre son principe, devenu maintenant son unique moyen et son seul but possible, est énorme, infranchissable.

Pourquoi se décourager? Une fois le possible découvert, une fois le rayon entrevu, Faust ne devra plus avoir qu'une idée, se reconquérir en

lui-même et en Dieu. Puisqu'il représente l'humanité, il n'a pas autre chose à faire. Mais par un pacte il est lié au démon. C'est bien là l'intérêt de la lutte. Il aura à combattre et à vaincre le démon avant de retrouver et de désarmer son Dieu !

Le combat devra donc s'engager entre le diable, qui a la puissance et le droit, et l'homme, qui n'a que l'espérance et la volonté, combat d'autant plus terrible que l'homme et le diable, par le pacte du sang, ne font plus qu'un dans un être qui n'a plus d'âme. Voilà la lutte intéressante dont le génie du poète aura à trouver les incidents, les péripéties, la progression et le triomphe au profit de l'homme redevenu véritablement et volontairement le serviteur de Dieu. Car l'homme triomphera; il extraira Satan de son être, il le terrassera, il le subordonnera, il l'anéantira, et il l'amènera définitivement impuissant jusqu'aux pieds du Seigneur. Faust se présentera, tenant d'une main Méphistophélès enchaîné à ses pieds, de l'autre Marguerite, l'épouse éternelle, retrouvée et sauvée, appuyée sur son sein. L'humanité sera ainsi représentée telle qu'elle doit être un jour après tous ses égarements, toutes ses révoltes, toutes ses chutes, victorieuse du mal, l'homme racheté par la conscience, la femme sauvée par l'amour, ne

faisant plus qu'un dans un Dieu intégral, éternel et infini.

Telle est la déduction inévitable, fatale, que l'idée contenue dans le premier *Faust* devait imposer au second. Bonne ou mauvaise, il n'y en avait pas d'autre, comme il n'y a pas d'autre solution à 2 multiplié par 2 que 4.

Si Schiller eût vécu, avec sa seule logique d'auteur dramatique, il eût averti Gœthe qu'il allait se perdre en prenant la route, tout opposée, qu'il a prise, et il l'eût rivé au même théorème que nous, en faisant la démonstration et la preuve mathématique, beaucoup mieux certainement que nous ne l'avons faite; mais, nous, nous n'avons plus à convaincre Gœthe, nous n'avons plus qu'à le juger et à l'expliquer dans la mesure de nos forces et de cette étude rapide, quelquefois un peu vive, toujours sincère. Si Schiller eût vécu enfin, la logique de son caractère d'homme moral venant en aide à sa logique d'auteur dramatique, il se fût, en voyant l'erreur où tombait Gœthe, il se fût dégagé lui-même aussi de cette doctrine absolue et erronée de la connaissance du Bien par la recherche du Beau, dans laquelle Gœthe l'avait fortifié. Dans ses lettres sur l'Éducation esthétique du genre humain, Schiller dit en effet que l'homme, pour devenir un être moral, doit commencer par cultiver son esprit,

par s'imposer un travail qui l'initie aux travaux de l'art, par développer en lui le sentiment du Beau. Une fois que cette culture esthétique a porté ses fruits naturels, l'homme, selon Schiller et Gœthe, n'a plus d'efforts à faire pour obtenir le sens moral; il le possède; il ne travaille plus à se rendre honnête, il l'est devenu.

Quelle erreur! quelle hérésie même! Pour arriver à la connaissance et à la pratique du Bien, car, sans la pratique, la connaissance est inutile, dangereuse même, étant capable d'engendrer l'hypocrisie; pour arriver à la connaissance et à la pratique du Bien, il n'y a qu'un chemin : la recherche, l'étude et la connaissance du Bien.

Les facultés intellectuelles et les facultés morales sont d'ordres absolument différents. Comment Gœthe, et Schiller surtout, ignoraient-ils cette vérité? On peut être l'homme le plus moral de la terre et n'avoir aucune notion du Beau artistique; on peut être un très-grand artiste, un très-grand écrivain et n'avoir aucun sens moral[1]. Nous en avons la preuve continuellement. Prenons-en un exemple entre tous, bien connu, bien évident : Jean-Jacques Rousseau. Le développement des facultés intellectuelles ne

1. Nous ne saurions trop, à ce sujet, recommander à nos lecteurs la lecture du remarquable livre du docteur Despine : *La Psychologie naturelle.*

lui manquait pas ; il les avait développées autant qu'homme du monde. Sa forme littéraire, harmonieuse jusqu'à être musicale, est et restera pour nous, Français, un modèle presque inimitable ; il avait un tel amour du Beau, qu'il le cherchait et le voulait jusque dans les sentiments humains. Il était professeur de vertu. Qui a mieux écrit que lui sur l'enfant, sur la mère, sur l'éducation paternelle ? Il a eu des enfants ! Quelle belle occasion d'appliquer ses principes ! Il met tous ses enfants aux Enfants-Trouvés, l'un après l'autre.

Où est le sentiment du Bien dans ce peintre du Bien ? C'est de la rhétorique pure. Le développement des facultés intellectuelles, la connaissance du Beau lui ont appris à représenter admirablement le Bien, jamais à le pratiquer lui-même.

C'est que, ce que Jean-Jacques et Gœthe ignoraient et ce que nous devons dire et prouver à propos de ce dernier, le sens moral est ou n'est pas, nativement, dans l'homme. C'est, pour ainsi dire, une affaire de conformation idiosyncrasique, comme d'avoir les yeux noirs ou les yeux bleus, la stature haute ou petite ; rien ne peut modifier cet état. Le sens moral peut, quand il existe, être développé spontanément par la circonstance la plus insignifiante en apparence ; c'est ce que les catholiques appellent du nom

charmant de la grâce ; mais il ne peut jamais être créé quand il n'existe pas. Lorsque vous voyez chez un grand débauché, chez un grand criminel, chez un grand coupable quelconque, un repentir subit ou graduel, sachez que c'est le sens moral qui était à l'état latent et qui apparaît, se développe organiquement, dirais-je presque, et réclame impérieusement ses droits et ses devoirs aux risques et périls de celui qui le contient. Le remords n'est pas autre chose que le sens moral réveillé en sursaut. Les gens qui n'ont pas de sens moral n'ont jamais le remords d'avoir péché; ils n'ont jamais que le regret de n'avoir pas réussi ou la terreur du châtiment.

Schiller avait le sens moral et il a mené de front, parallèlement, sans effort, l'amour du Beau et l'amour du Bien. Comme il avait toujours possédé les deux, il lui était permis de se tromper et de croire qu'il avait commencé par l'un plutôt que par l'autre. Il n'y avait pas là de danger pour lui, et, s'il eût vécu plus longtemps, à mesure qu'il eût avancé dans la première vie et qu'il eût senti approcher la seconde, il eût reconnu que l'esthétique n'est qu'un accessoire et que l'amour du Bien doit tout primer dans l'âme humaine. Le Bien, c'est Dieu même; le Beau n'est que sa forme extérieure et visible. A une âme vraiment grande, c'est Dieu même qu'il faut.

Gœthe n'avait pas de sens moral, voilà la vérité. La nature, patiente et presque respectueuse, lui a accordé une longue vie, comme pour lui donner le temps de reconnaître son erreur. Il ne l'a pas reconnue. Le remords ou tout au moins le repentir, ce premier indice, ce premier symptôme de la transformation, ne se montre pas une seule fois chez Gœthe. Il reste convaincu jusqu'à la fin qu'il a vécu comme il devait vivre. Il fait de son âge mûr et de sa vieillesse l'usage qu'il a fait de sa jeunesse, avec la séve en moins, avec le ridicule et le scandale en plus.

Le mariage, car il épouse Christiane Vulpius après la mort de Schiller, après l'envahissement de son pays, quand il ne sait ce que le grand-duc va devenir, dans une de ces phases de découragement et d'abdication où l'homme, vaincu par les événements, croit qu'il est fini, et lorsque, Napoléon lui étant apparu dans toute sa puissance et dans toute sa gloire, il comprend que lui, Gœthe, n'est décidément pas le plus grand homme de la terre et que sa fantaisie n'est pas l'axe du monde; le mariage est si peu pour Gœthe un acte de repentir et de remords, un symptôme de sens moral, qu'à peine est-il marié, il s'éprend de la jeune Minna Herzlieb, entre en liaison avec elle et, pour concilier le tout, écrit, au moment même où il le viole, l'apologie du mariage dans les *Affinités élec-*

*i ves.* Regardez comment il vit, lisez cette phrase et dites-moi ce qu'il y a de commun chez lui entre le sens intellectuel et le sens moral : « L'homme que je vois attaquer le mariage, l'homme que je vois ébranler par ses paroles ou par ses actions ce fondement de toute société morale aura affaire à moi, et, si je ne puis le mettre à la raison, je ne veux avoir rien de commun avec lui. Le mariage est le principe et l'apogée de toute civilisation ; il adoucit l'homme sauvage et le plus cultivé n'a pas de meilleur moyen de montrer sa douceur. »

Est-ce complet?

Après tout, il ne s'est peut-être marié que pour savoir par lui-même, comme c'était son habitude, ce que c'était que cet état qu'il avait à dépeindre dans un nouveau livre et pour écrire la phrase que nous venons de citer. L'état constaté, le livre ou peut-être seulement la phrase étant écrite, il retourne à ses anciens errements. La mort de sa femme, qui lui arrche des cris de désespoir, la mort de son fils, qui lui est annoncée tout à coup et devant laquelle il trouve subitement une phrase glacée, car il a décidé qu'il ne pleurerait plus (deux fois en soixante ans, c'est bien suffisant); ces deux morts, accueillies de façon si différente, vont peut-être modifier sa doctrine et le mettre tout à coup dans le chemin

qu'il a déclaré devoir prendre un jour et qui mène, selon lui, de la connaissance du Beau à la connaissance du Bien? Cette grande volonté dont on a fait si grand tapage et qui passe pour avoir été la base de la vie intellectuelle et morale de Gœthe, cette grande volonté va sans doute se faire jour par un grand acte de contrition, par une résolution subite de bien vivre? Non. C'est que cette volonté n'existe pas plus chez lui que le sens moral, du moins avec la signification qu'on lui prêtait et qu'il lui prêtait lui-même.

Parce qu'il s'est levé un jour pour aller chez le grand-duc, malgré un rhumatisme qu'il avait, en disant : « Il ne sera pas dit qu'une douleur m'empêchera de faire ce que je veux, » il ne faut pas conclure qu'il avait de la volonté dans tous les autres moments de sa vie. Ce qu'on a appelé, ce qu'il a appelé sa volonté n'était en réalité qu'un égoïsme supérieur et doctoral. Cette volonté, en effet, n'intervient jamais préventivement pour l'empêcher de faire le mal, elle n'intervient qu'après, pour le dispenser des chagrins, des sacrifices ou même des simples ennuis que la satisfaction de ses caprices ou de ses passions pourrait exiger de lui. La volonté ne consiste pas seulement à ne pas se faire de mal à soi-même, elle doit bien consister un peu à ne pas faire de mal aux autres. C'est ce que Gœthe ignore complétement.

Sa volonté n'a jamais fait souffrir qu'autrui. Il a la volonté de n'accepter des choses que le plaisir qu'elles donnent. Ce serait du simple épicuréisme s'il ne s'agissait que des choses matérielles ou des événements naturels, inévitables de la vie ; mais Gœthe ne se contente pas de la nature et du hasard ; il fait naître les situations, parfaitement renseigné d'avance sur les conséquences douloureuses, terribles qu'elles peuvent avoir pour ceux qu'il y entraîne ; et, quand il en a assez, quand il a eu le plaisir, l'émotion, le renseignement qu'il voulait avoir, il fait signe à sa volonté qui arrive avec une bonne voiture à quatre chevaux et l'emmène autre part, sous le prétexte que le but de l'homme en général, c'est l'activité, et que, quant à lui, Gœthe, il a à tenir son esprit en équilibre au-dessus des entraînements dangereux et des émotions trop fortes vers lesquels le portait sa complexion amoureuse et tendre. Tout cela n'est pas de la volonté, c'est de l'impudeur toujours, c'est de l'effronterie souvent, c'est de la lâcheté quelquefois.

Enfin, cette soi-disant volonté a si peu d'empire sur Gœthe, qu'à soixante-quatorze ans *il court encore après les petites filles*, tombe malade et manque de mourir de chagrin, parce que celle qu'il poursuit ne veut pas entendre parler d'amour, avec ce polisson vénérable. Devant la vo-

lonté de cette enfant, la volonté légendaire du vieil Olympien, comme on l'appelait alors, succombe entièrement et il tombe. Celui qui répondait tranquillement lorsqu'on lui annonçait la mort de son fils : « J'avais pensé que je partirais avant lui, mais Dieu dispose comme il le trouve bon, et à nous autres, pauvres mortels, il ne reste rien qu'à tout supporter et *à demeurer debout*, comme il le veut, tant qu'il le veut; » celui qui parle ainsi ne reste pas debout en face du dédain ou de l'indifférence de la belle Ulrique de Lewezow, il tombe dans son lit et il faut lui mettre des cataplasmes et lui faire de la tisane. Enfin, cet homme s'ignorait tellement, qu'il écrivait à un ami après cette mort de son fils Auguste : « La grande idée du devoir, voilà uniquement ce qui peut nous soutenir. » Son devoir était de pleurer, comme l'a dit un de nos poëtes à nous, de Musset :

Car une larme coule et ne se trompe pas.

Voilà la vérité dans un beau vers, et l'invincible qui avait pleuré à la mort de Schiller et de Christiane Vulpius, qui devait pleurer plus tard encore lorsque sa sénilité récalcitrante se heurterait aux refus de mademoiselle Ulrique de Lewezow, celui-là pouvait bien pleurer à la mort de son fils ou alors ne pleurer jamais. Il n'ai-

mait pas ce fils, voilà tout. Il ne voyait dans cette mort, qui ne le touchait pas, que l'occasion de prendre une belle attitude, de faire quelques belles phrases et de se poser en disciple, en égal de Kant, qui demande un acte volontaire à l'origine du sentiment du devoir. Si nous n'avions pour le poëte une admiration qui ne modifie pas notre opinion sur l'homme, mais qui en modère l'expression, nous le traiterions tout bonnement de ce mot français, trivial mais expressif, que nos lecteurs ont malgré eux sur les lèvres, ceux du moins qui sont de notre avis ; mais nous aimons mieux faire à Gœthe l'hommage d'une citation de Lamennais et lui dire : « Les circonstances ne font pas les hommes, elles les montrent. »

Maintenant, que Gœthe ait cru être dans le vrai ; qu'il ait véritablement cru vivre selon les formules qu'il donnait de la volonté et de la résignation aux décrets de Dieu, je ne le nie pas ; c'est possible ; j'aime même mieux que ce soit certain ; cela prouvera une fois de plus que le sens moral est absolument indépendant du sens intellectuel et que celui-ci a beau s'inspirer de Spinosa, de Lessing, de Winckelmann, de Kant, de Hégel et de toutes les philosophies connues, il n'arrivera pas à créer celui-là, quand celui-là n'est pas.

Tel est le phénomène psychologique que nous voulions constater et demontrer chez Gœthe ; et voilà pourquoi nous nous sommes décidé à écrire cette préface, n'ayant pas trouvé ce point de vue particulier dans tout ce que nous avons lu sur Gœthe, et Dieu sait ce qu'il a été écrit de volumes sur l'auteur de *Faust!* Car cette grande personnalité, nous ne disons pas individualité exprès, cette grande personnalité dans ce petit duché de Weimar, et qui a paru d'autant plus grande que le cadre qui la contenait était plus petit, cette grande personnalité, disons-nous, a intrigué, intéressé, passionné, trompé le monde intelligent, grâce peut-être à l'enthousiasme de madame de Staël, qui, la première, a cru faire connaître Gœthe à l'étranger, en parlant et écrivant de lui avec un enthousiasme qu'elle n'aurait certainement pas eu si elle avait su de quelle manière Gœthe parlait d'elle. Ils se trompaient tous les deux. Il ne méritait pas tant de bien, elle ne méritait pas tant de mal.

Lorsque l'homme est véritablement tel que Gœthe croyait ou voulait être, lorsqu'il est destiné à toutes les grandeurs intellectuelles et morales que sa nature limitée peut atteindre, il subit des métamorphoses successives, il combine en lui des éléments divers, quelquefois antago-

nistes et contradictoires, ce qui constitue la lutte et l'effort, jusqu'au jour où il crée en lui l'équilibre et l'harmonie, dernier signe de la puissance humaine, premier signe du ralliement divin. En un mot, cet homme contient en soi — l'instinct, — le sentiment, — l'idée et — la conscience, — c'est-à-dire la connaissance exacte et la mise en ordre définitive de toutes les vérités morales — après l'avénement de laquelle et par le moyen de laquelle seulement, la communication directe avec Dieu peut commencer à s'établir.

Eh bien, Gœthe a eu — l'instinct, — le sentiment, — l'idée ; il n'est jamais arrivé à la conscience. En vue de cette terre promise, de ce Chanaan intérieur, il revenait sur ses pas, il redescendait dans l'idée, il reculait dans le sentiment, il retombait quelquefois jusque dans l'instinct irrésistible de la première jeunesse ; il recommençait l'ascension et il s'arrêtait toujours au même point ; c'est cela qui lui a fait croire que l'idée était tout, de sorte qu'il n'a jamais eu que *littérairement* la perception du devoir et du Bien.

Or, comme, après s'être mis en détail dans ses autres œuvres, il veut se mettre en totalité dans *Faust* et qu'il n'est pas total, il manque naturellement à l'œuvre ce qui manquait à

l'homme. Et tout son talent, et toutes ses facultés d'observation et d'assimilation, et toutes ses sciences acquises et toutes ses journées de travail bien remplies et toute sa volonté n'y peuvent rien. Du point où il s'est placé, aux trois quarts de la montagne qu'il avait à gravir, il n'embrasse pas tout l'horison de la destinée de l'homme, et toute une partie du ciel lui reste cachée. Il n'a de son Dieu qu'une perception vague, obscure, fragmentaire, raisonnée, chimique pour ainsi dire. A force de le mêler à la création, il finit par l'y dissoudre, tout en voulant, lui, Gœthe, s'y maintenir dans sa forme totale; et, convaincu qu'il peut arriver à ce rérultat, il rejette décidément le problème divin et s'écrie par la bouche de Faust, à la fin du poëme, au moment où le Souci va l'aveugler : « J'ai borné mon ambition à traverser le monde, retenant par les cheveux chacun de mes souhaits, abandonnant ce qui ne pouvait me satisfaire, et, ce qui me fuyait, n'essayant pas de le retenir. J'ai désiré, accompli, puis encore désiré, et, de la sorte, vigoureusement soutenu le tourbillon de ma vie, de ma vie d'abord grande et puissante, aujourd'hui, désormais sage et circonspecte. Je connais autant qu'il me faut l'horizon terrestre; quant à ce qui se passe plus haut, il ne nous est pas permis de le voir. In-

sensé qui tourne ses regards de ce côté, en clignant les yeux, et qui s'imagine, dans son orgueil, dépasser ses semblables de la hauteur des cieux! Qu'il s'attache plutôt à la terre et regarde ce qui est à sa portée. Car, pour l'homme fort, le monde ne reste pas silencieux. Pourquoi errerait-il dans l'infini? Ce qu'il découvre ici-bas se laissera comprendre; qu'il achève ainsi sa journée, laissant les images et les ombres décevantes tourner autour de lui; mais, s'il va plus loin, il trouvera inquiétude et bonheur, sans jamais parvenir à se satisfaire. »

Parce qu'il n'a pas pu voir au delà, Gœthe décide que l'humanité ne pourra jamais voir, et il conclut à l'indifférence et au matérialisme. Aussi il a beau demander secours à *tout ce qui se laisse comprendre* par l'homme et lui sert, étudier, voyager, visiter l'Italie, Rome, fouiller l'antiquité grecque et latine, parler toutes les langues, se pénétrer de toutes les littératures, s'entourer d'objets d'art, traduire des chefs-d'œuvre étrangers, faire des expériences, entendre la meilleure musique du monde; il a beau épurer et parfumer l'atmosphère intellectuelle dans laquelle il vit, ménager sa santé, économiser son génie pour que l'une et l'autre le soutiennent jusqu'à la fin de ses jours; il a beau conserver sa raison et son intelligence dans son cerveau intact jusqu'à son

dernier soupir, il est si peu éclairé qu'il meurt en demandant *la lumière*.

Dieu méconnu a châtié l'homme dans le poëte; il l'a frappé d'imperfection, de désordre, d'erreur, de stérilité dans son œuvre capitale, dans celle qu'il avait chargée de le contenir. Le ciment n'en était pas assez solide, et cette énorme mosaïque s'est lézardée par places, s'est écroulée peu à peu, et s'est émiettée sur le sol, laissant voir les matières quelquefois précieuses, mais toujours incompatibles, mal rapportées et mal liées ensemble, dont elle avait été composée.

Cependant, comme la mort pouvait se lasser d'attendre que Gœthe trouvât le bien, comme le sens intellectuel allait s'affaiblissant de jour en jour, selon les lois de la nature, que le sens moral ne pouvait lui venir en aide, et que Schiller ne pouvait plus le conseiller; comme ce poëme commencé avec un cri du cœur aurait dû se terminer par un cri de l'âme, que le cœur n'y était plus et que l'âme n'y était pas, Gœthe entassait, dans son œuvre, épisodes sur épisodes, formules sur formules, symboles sur symboles. L'histoire, la mythologie, la science, les arts, la politique, l'agriculture, l'industrie, tout est appelé, tout y passe, sans liaison, sans raison. Si Gœthe vivait encore, il serait en train d'y ajouter les chemins de fer, le télégraphe électrique, le chloroforme,

la photographie, le mandat artificiel et le fumier impératif. Quels beaux vers il s'épuiserait à faire là-dessus! Car ce labyrinthe est émaillé çà et là de bosquets charmants où l'on s'arrête pour s'essuyer le front; ce ciel opaque et bas qui vous étouffe et vous asphyxie est tout à coup sillonné de lueurs phosphorescentes qui le traversent et l'illuminent; *mais ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette*, ce ne sont que des combustions spontanées de l'air, aérolithes bleuâtres qui vont s'éteindre dans des déserts de granit et dans des océans de plomb.

Que d'efforts, que de persévérance, que de *volonté*, que de talent il a fallu à ce poëte entêté pour tenir cette gageure impossible et finalement pour la perdre! Enfin, voyant que les années s'accumulent, que ses forces s'épuisent, que ses horizons se ferment, que l'obscurité augmente de plus en plus autour de lui, dans son œuvre et dans son cerveau, il termine brusquement son poëme par la solution la plus inattendue, surtout après la profession de foi matérialiste qu'il vient de faire, par une solution catholique, sans conviction, sans foi, tout simplement parce que les conceptions de l'Église lui paraissent belles et décoratives. Il mêle ainsi *les Mères* (il n'a jamais pu dire ce que c'était) avec les anges, le paganisme avec le christianisme, le Ramayanah avec

le Nouveau Testament; il oublie que c'est Dieu qui a ouvert le livre, que c'est lui qui doit le fermer; il fait apparaître la vierge Marie un peu au-dessus de la belle Hélène, il place Marguerite au même rang que Marie-Madeleine, confondant ainsi l'amour purement terrestre de la maîtresse de Gœthe avec l'amour divin de l'amie de Jésus; il appelle Marguerite au secours de Faust, il fait de son héroïne une habituée du ciel, une familière de la mère de Dieu, et, mettant Faust sous son patronage, dans la dernière strophe de son poëme, dans le dernier verset de sa Bible, il s'écrie : *L'Éternel féminin nous attire!* ce qui n'est que son tempérament et son erreur transformés, érigés en dogme dans sa religion nouvelle; et, comme il ne se comprend plus lui-même, il déclare que le second *Faust,* c'est l'Apocalypse de l'art et que tous les poëtes et les penseurs de l'avenir devront se courber avec recueillement et respect sur son poëme pour en déchiffrer les hiéroglyphes sacrés et les énigmes transcendantes. Il donne le premier l'exemple, du reste, et pendant les dernières années de sa vie, l'Eternel féminin paraissant décidé, et le lui ayant fait dire par l'organe de mademoiselle de Lewezow, à ne plus l'attirer et à ne plus se laisser attirer par lui, il se résout à ne plus adorer le Beau que là où il est décidément, c'est-à-dire en sa propre

personne. D'idolâtre qu'il était, il devient *autolâtre*. Il se constitue son propre dieu et son propre pontife, et il se dit tous les jours la messe à lui-même, avec l'extatique Eckermann pour enfant de chœur et pour apôtre.

Bref, de tout ce tissage étrange d'erreurs, de fautes, de recherches, d'égoïsme, d'orgueil, de légèreté, de solennité, d'émotions, de faiblesses, d'ombres, de rayons, de sciences, d'inconscience et de génie, il est resulté, avec quelques poésies remarquables, deux œuvres hors ligne, *Werther*, *Hermann et Dorothée*, et un chef-d'œuvre, le premier *Faust*, après soixante ans d'un travail quotidien.

Toute l'œuvre de Corneille, qui transforme la langue et crée le théâtre chez nous, est exécutée en quarante-cinq ans ; celle de Racine en vingt-cinq ; celle de Molière en vingt; celle de Cervantes en dix-sept; celle du Tasse en treize; celle de l'Arioste en vingt-six ; celle de Lesage en vingt-trois ; celle de Dante en dix-huit ; celle de Virgile en seize. Quoi qu'en pense, ou plutôt qu'en dise le grand ministre du pays de Gœthe, cette race latine a du bon et c'est au nom de cette race latine à laquelle j'appartiens que je prends à partie celui qui, en littérature, représente le mieux l'autre race, dans son génie froid, déductif, fragmentaire, obscur, né du labeur tenace,

des empiétements lents et mystérieux, génie sans inspiration propre, sans idéal, sans probité.

Car ce serait un tort, en face d'un homme comme Gœthe, de se placer au seul point de vue de l'esthétique. Si je n'avais eu affaire qu'à un grand écrivain et à une grande œuvre purement littéraire, je ne serais pas sorti, selon l'usage des préfaces, de l'apologie de l'œuvre et du panégyrique de l'auteur; mais, ici, il n'y a pas que l'œuvre littéraire et l'écrivain de talent, il y a aussi l'homme, lequel fait tellement corps avec son œuvre, qu'il n'y a pas moyen de toucher à celle-ci sans toucher à celui-là. Il serait partial et il est impossible de les séparer. Ils sont solidaires l'un de l'autre. Grattez *Faust*, vous trouvez Gœthe. Celui-ci ne s'est pas contenté de composer et d'écrire une tragédie comme les maîtres français que j'ai cités, il a dit et écrit : « *Faust*, c'est l'humanité, et l'humanité, c'est moi! » Il n'y a donc pas seulement Gœthe dans le poëme, il y a tous les autres hommes sans distinction de races, au dire de Gœthe; il y a vous, il y a moi. J'ai donc le droit de nous chercher et de nous étudier tout autant que le poëte dans ce livre qui nous contient. Son humanité vous suffit-elle? Elle ne me suffit pas, à moi ; je la crois, je la sais et je la veux plus grande que le poëte ne me la

montre, après soixante ans d'observations, d'examen et d'expérience.

Que le jeune Gœthe, à vingt ans, ait entraîné une jeune fille, qu'il l'ait compromise et abandonnée, nous pouvons le regretter pour la pauvre enfant, mais nous sommes disposé à le pardonner au poëte qui nous donne en échange la création de Marguerite. Tous ceux qui séduisent des jeunes filles n'en font pas autant, et un chef-d'œuvre par fille séduite serait une bonne affaire, surtout si la leçon donnée par ce chef-d'œuvre devait garantir d'autres jeunes filles. Que l'esprit chercheur du poëte ait discuté les différentes religions qu'il aurait pu suivre, qu'il les ait trouvées insuffisantes pour sa raison, qu'il ne se soit soumis à aucune des croyances acceptées par les autres hommes, qu'il n'ait pratiqué aucun culte, qu'il ait préféré le libre examen et la libre pensée, qu'il ait été panthéiste, déiste, spinoziste, kantiste, matérialiste, peu m'importe s'il professe une grande morale, et si, en donnant de grandes leçons, il nous fournit un grand exemple, ce qui n'est pas arrivé comme nous l'avons vu. Que dans la composition de son œuvre, ce poëte éclectique se serve des formules religieuses extérieures de notre race latine, les trouvant plus dramatiques, plus colorées, plus touchantes que les autres; qu'il nous emprunte, pour servir de

cadre et d'accompagnement à son action, nos cathédrales, nos chants, nos cloches, c'est son droit de poëte, et je n'ai rien à lui dire. Mais que, ayant entrepris de résoudre le problème humain et de montrer à l'humanité sa destinée, depuis les moyens dont elle doit se servir jusqu'au but qu'elle devra atteindre, il vienne me dire que ma destinée est purement et simplement de bien servir le Prince ou l'État, de travailler tous les jours, d'encourager l'industrie et le commerce, de bâtir des villes, et, pour conquête suprême, de dessécher des marais ; qu'il déclare, à la fin de sa longue vie, dans l'œuvre qui le renferme, lui, moi, nous, toute l'humanité, que telle est la fin dernière de toute sagesse et que c'est là le paradis (ce sont ses propres expressions) ; que, chargé d'années de gloire et de bien-être, ce Faust qui nous représente ne puisse pas résister au désir de posséder une chaumière et trois arbres qui gênent sa vue et qu'il fasse abattre les arbres, incendier la chaumière et périr dans les flammes les deux vieux propriétaires qui comptaient y mourir dans la paix de leur vieillesse bien acquise ; que ce Faust misérable, orgueilleux et malfaisant jusqu'à son dernier jour, étant mort sans repentir, sans prière, sans espérance, sans Dieu en un mot, soit sauvé éternellement par la seule interces-

sion de la petite fille qu'il a séduite et qui s'est laissé séduire sans lutte avant, sans remords après, en se contentant de dire : « Tout cela était si bon ! » qu'il suffise à l'âme de cette héroïne plus poétique qu'intéressante de demander la grâce de ce grand coupable pour que cette grâce lui soit accordée, sous le prétexte sans doute que celle qui a aimé Gœthe sur la terre est par cela seul toute-puissante au ciel ; que la mission de l'homme soit dénaturée et intervertie à ce point qu'il n'y ait plus de lien entre son Dieu et lui ; que ce soit la femme qui l'attire, le dirige et le sauve, alors même qu'elle a failli ; qu'enfin le poëte germain et protestant ne trouve notre Dieu latin bon qu'à faire un pari avec le diable, au prologue de son œuvre, et à perdre ce pari au milieu ; qu'il ne voie dans notre Vierge latine qu'un personnage de dénoûment, complice, elle, la mère immaculée, qui a eu toutes les douleurs de ce monde sans aucune de ses joies, complice d'une victime de l'amour le plus sensuel, trois fois homicide, et qu'elles arrangent ensemble, sans que Dieu y prenne part, les destinées éternelles de l'humanité, c'est ce que nous n'admettons pas, c'est ce que nous ne permettons pas.

De ce que Gœthe n'a pas su s'élever jusqu'à notre Dieu, nous ne tolérerons pas qu'il le fasse

descendre jusqu'à lui. L'humanité qu'il nous a peinte est peut-être l'humanité de sa race particulière, l'humanité mécanique des fonctionnaires et des soldats qui croient que le monde acceptera leurs idées, portera leur joug et parlera leur langue ; ce n'est pas notre humanité à nous. Non ; le *Vieux*, comme il permet à Méphistophélès d'appeler notre Dieu, le Vieux qu'il nous a représenté au commencement et qui est probablement retiré des affaires à la fin, à cause de son âge, puisqu'on n'entend plus parler de lui, n'est pas notre Dieu. Il n'a aucun rapport avec le Dieu véritable, le Dieu des mondes, de l'éternité et de l'infini, le principe infaillible et le but universel. C'est le Dieu des auteurs qui ne savent comment terminer leurs tragédies ; c'est le *Deus ex machina*, c'est le bon Dieu à ressorts des théâtres de la foire; ça se fait à Nuremberg. Non, notre humanité a des conditions plus élevées, et notre Dieu a des droits plus grands. En un mot, il y a une chose que Gœthe ne savait pas, et il en doit porter la peine : c'est que le génie et l'amour suffisent pour bien commencer *Faust*, mais ne suffisent plus pour le bien finir; il y faut la conscience et la foi. En ces graves matières, conviction ou conversion, il n'y a pas de milieu.

Aussi la postérité, à laquelle Gœthe a donné

son œuvre à juger, fera-t-elle ce qu'elle a à faire. Elle écrira sur ses tablettes d'airain : « Gœthe, né à Francfort en 1749, mort à Weimar en 1832, grand écrivain, grand poëte, grand artiste. »

Et, lorsque les fanatiques de la forme pour la forme, de l'art pour l'art, de l'amour quand même et du matérialisme, viendront lui demander d'ajouter : « Grand homme » ; elle répondra :

Non !

23 juillet 1873.

# MANON LESCAUT

## A MESSIEURS GLADY FRÈRES

MESSIEURS,

Vous croyez qu'il peut être intéressant pour le public de connaître l'opinion de l'auteur de la *Dame aux Camélias* sur *Manon Lescaut*, et vous me demandez de joindre une préface à une nouvelle et magnifique édition que vous préparez en ce moment du roman de l'abbé Prévost.

J'accepte avec plaisir l'honneur que vous me faites. On a toujours quelque chose à dire sur *Manon Lescaut*, et en tête d'un pareil livre, on a, en plus, ce grand avantage de pouvoir dire tout ce qu'on pense. Ceux et celles qui le lisent savent ce qu'ils font, et ils peuvent tout entendre et tout lire.

Lorsque l'abbé Prévost a écrit cette histoire, peut-être en quelques jours, il ne se doutait probablement pas qu'il allait laisser un chef-d'œuvre. Il l'avait entrevue comme un épisode dans les péripéties d'un roman quelquefois amusant, souvent ennuyeux, toujours médiocre. C'est là que la postérité, semblable à la fille de Pharaon, a recueilli le nouveau-né tout nu, tout frais, tout souriant, ne demandant qu'à vivre, au milieu même du courant qui l'entraînait vers l'oubli. Il n'y a eu qu'à le dépouiller des herbes et du limon de son berceau flottant, à le tremper dans une eau nouvelle, et il s'est mis à courir à l'immortalité en dansant et en chantant comme un véritable enfant de l'amour qu'il était. Depuis lors, ce fut à qui lui ferait fête, à qui lui donnerait un vêtement, une parure pour aider à son éternelle jeunesse.

Les préfaces, les notices, les illustrations, les beaux caractères, les belles reliures, rien ne lui a manqué ; et, si j'en crois les détails que vous m'avez donnés, messieurs, voilà que vous lui promettez la plus belle robe qu'il aura jamais eue. Soyez tranquilles, il la portera bien et il l'usera vite. Vous pouvez, dès à présent, lui en commander une autre ; c'est un gaillard qui a de la vie.

Et puis, jamais moment ne fut plus opportun pour une pareille publication. Dans une époque

où l'on élève des monuments à tout ce qui a fait la gloire de la France, on doit bien ce tribut à Manon, qu'en voyant les mœurs actuelles, nous pouvons appeler le chef de l'École française. Cette jolie fille est morte dans la misère et dans la solitude, comme presque tous les inventeurs, comme Papin et Niepce de Saint-Victor; mais, heureusement, on a repris son idée, on l'a remaniée un peu, et, grâces à ces quelques perfectionnements indispensables, elle fonctionne maintenant comme la vapeur et la photographie. Les héritières et les descendantes de Manon manqueraient donc aux devoirs les plus élémentaires de la reconnaissance et de la tradition, si elles n'achetaient pas l'histoire de la fondatrice de l'œuvre. Ce petit livre leur est indispensable; il fait partie du culte; c'est le paroissien des courtisanes.

Mais, bien que cette clientèle particulière soit assez nombreuse pour épuiser plusieurs éditions, ce livre ne s'adresse pas à elle seule. Il y a d'autres amateurs d'une origine plus récente encore et qui donnent à notre époque un caractère nouveau que je ne puis m'empêcher de consigner ici.

Notre époque est profondément ignorante. Ce qu'elle saurait le mieux, si elle était capable de savoir quelque chose, ce serait qu'elle ne sait

rien. A cette ignorance, elle ajoute, pour plus de sûreté, une ferme résolution de ne vouloir rien apprendre. A part quelques artistes, quelques écrivains, quelques gens du monde, quelques critiques et quelques curieux, personne ne connaît ce dont chacun parle comme s'il en était rebattu.

Jamais les bons livres n'ont été à la fois plus dédaignés et plus recherchés. Je m'explique. Un observateur superficiel, parcourant les quais ou les librairies qui avoisinent l'Odéon, et voyant à quel bas prix sont tombées les meilleures éditions modernes des chefs-d'œuvre du passé, un observateur superficiel resterait convaincu que chaque Français possède plusieurs exemplaires de ces chefs-d'œuvre, et que personne n'a plus besoin de les acheter, tant ils sont répandus et connus.

Cet observateur se tromperait; mais si, de là, il se rendait au passage des Panoramas, chez Caen ou chez Fontaine, il verrait que les éditions originales de ces mêmes livres, on se les dispute à des prix fabuleux. Ainsi les deux petits volumes de la première édition de *Manon Lescaut* se vendaient, il y a six mois, huit cents francs: ils se vendent, sans doute, mille aujourd'hui !

Quelle contradiction ! Un exemplaire qui coûtait deux écus il y a cent ans vaut mille francs au-

jourd'hui, et le même livre qui coûtait trois francs il y a dix ans ne vaut plus maintenant que un franc vingt-cinq, et tout relié encore! C'est pourtant le même ouvrage. Comment cela se fait-il?

Un esprit superficiel s'étonne facilement; notre observateur profiterait donc de cette occasion de s'étonner! C'est pourtant bien simple. Ces livres ne devant pas plus être lus dans une édition que dans une autre, on n'achète naturellement que les exemplaires qui sont passés à l'état de rareté, de curiosité, de bonne affaire. On achète les vieilles éditions parce qu'elles coûtent cher, et les nouvelles sont bon marché parce qu'on ne les achète pas; et on ne les achète pas parce que ce serait une folie insigne de donner vingt sous d'un livre qu'on ne compte pas lire, tandis que c'est un trait de génie de donner mille francs du même livre qu'on ne lira pas davantage, mais dont on pourra faire montre et tirer vanité en attendant qu'on le revende le double, ce qui ne saurait tarder. Voilà tout le secret.

En effet, aujourd'hui, les beaux livres comme les beaux meubles et toutes les autres curiosités, sont arrivés à faire partie des dépenses et du luxe d'un homme riche. Autrefois, il n'y a pas longtemps encore, on pouvait prouver que l'on était riche en se comm andant un mobilier chez Mon-

bro, en achetant ses voitures chez Clochez ou chez Ehrler, en se fournissant de chevaux chez Crémieux ou chez Tony, en se faisant habiller chez Humann ou chez Alfred, en tirant son argenterie de chez Morel ou de chez Odiot, en habitant sur le boulevard des Italiens ou rue de la Paix, en ayant un bon cuisinier, en donnant des bals, en entretenant une danseuse ; aujourd'hui cela ne suffit plus.

Si, après avoir montré ses meubles, ses voitures, ses attelages, ses habits, son hôtel, son argenterie, sa cuisine, ses salons, sa maîtresse, le millionnaire ne montre pas des porcelaines de Sèvres et de Saxe, des faïences, des émaux, des ivoires du *seizième*, des meubles, des bonbonnières ayant appartenu (dit le marchand) à Marie-Antoinette ou à madame de Pompadour; s'il ne montre pas des armures, des épées, des tableaux de maîtres anciens ou modernes (avec réflecteurs), des éditions *princeps* avec reliures du temps; s'il ne montre pas enfin une collection quelconque, le millionnaire d'aujourd'hui ne sera pas un vrai millionnaire; il ne sera qu'un enrichi. La noblesse de l'argent ne commence plus qu'à la collection ; c'est le parchemin du parvenu.

Mais, comme il y a maintenant une quantité innombrable de millionnaires et qu'il n'y a pas

la même quantité de chefs-d'œuvre en circulation, certains musées nationaux, certaines grandes familles et certains vrais amateurs les ayant accaparés depuis longtemps, il a fallu faire concurrence au passé avec la production contemporaine, et à mesure qu'un artiste de talent meurt, quelquefois dans la misère, il se trouve un entrepreneur qui le découvre et le fait passer à l'état de maître. On se jette alors sur ses tableaux ou sur ses statues, et l'on voit vendre soixante, quatre-vingts, cent, deux cent mille francs des toiles ou des marbres dont personne ne voulait, quelques années auparavant, pour le prix modeste que l'auteur en demandait.

Et voilà qu'il n'est déjà plus même indispensable à l'artiste d'être mort. Il peut être vivant; il peut même être tout jeune. La consommation est si grande, que c'est à qui inventera un génie nouveau. Dès qu'on l'a trouvé, en France ou à l'étranger, on l'afferme, c'est bien heureux qu'on ne l'enferme pas, et, à chaque production nouvelle, les entrepreneurs se réunissent, s'extasient en déclarant que Rembrandt, Titien et les autres n'étaient que de simples barbouilleurs.

Il faut donc que l'observateur superficiel et toujours de plus en plus étonné se résigne, là où il croyait pouvoir constater un développement du goût, à reconnaître tout bonnement une

forme nouvelle du luxe, spéculation chez ceux-ci, vanité chez ceux-là !

Cette spéculation et cette vanité nouvelles se sont étendues très rapidement à toutes les formes de l'art, et c'est ainsi que des libraires intelligents, voyant que cette France moderne, si artiste et si littéraire, ne voulait absolument pas lire et laissait le vent seul feuilleter les chefs-d'œuvre sur les quais, ont eu l'idée de réimprimer ces chefs-d'œuvre avec le plus grand luxe possible et de les vendre vingt-cinq, cinquante, cent, deux cents francs le volume. Les Mame, les Hachette, les Jouaust, les Lemerre, les Perrin de Lyon, ont offert aux amateurs des éditions merveilleuses avec grandes marges, caractères archaïques, culs-de-lampe, eaux-fortes, majuscules ornées, et dont ils font encore un tirage à part, à très-petit nombre, d'exemplaires numérotés, en papier de Hollande et en papier de Chine, pour les gourmets et les collectionneurs. On se précipite dessus ; on s'inscrit d'avance ; on ne lit pas davantage les chefs-d'œuvre en question, mais on les fait relier ; on les offre aux jolies femmes, qui les coupent avec un joli couteau, et qui, après les avoir feuilletés de leurs jolis doigts, les déposent sur une jolie table ; on les donne, comme étrennes, aux collégiens, qui en regardent les images, et qui les

laissent là avec la marque de leurs mains sur les pages satinées; mais enfin ces chefs-d'œuvre n'en ont pas moins reçu l'hommage qu'ils méritent, et ils peuvent paraître devant la postérité dans le costume qui convient à leur origine, à leur réputation et à leur mérite. Tant pis pour ceux qui ne veulent pas les lire.

A votre tour, messieurs, vous entrez dans la lutte, et, parmi tant de chefs-d'œuvre, vous choisissez pour vos débuts l'histoire de *Manon Lescaut et du Chevalier des Grieux*. C'est hardi de votre part. Vous savez, n'est-ce pas, à quoi vous vous expqsez. Bazile et Prudhomme vont vous dire qu'ils espéraient qu'on en avait fini avec ces apologies du vice et du libertinage, qui n'ont que trop porté leurs fruits, et auxquelles on doit cette peinture des mœurs interlopes qui infecte la littérature contemporaine et dont l'auteur de *Dame aux Camélias*, ici présent, est le premier coupable. Ils sont, en effet, de ceux qui croient ou feignent de croire que c'est la peinture des vices et des passions qui fait naître ou propage les passions et les vices, tandis que, tout au contraire, c'est parce qu'il y a des vices et des passions, qu'il se trouve des écrivains pour les peindre. Constater une chose n'est pas la glorifier. Le médecin qui voit un malade et qui constate qu'il est phtisique ne fait pas pour

cela l'éloge de la phtisie. Il fait même tout ce qu'il peut pour la combattre.

Peut-on, en bonne conscience, accuser le livre de l'abbé Prévost d'avoir aidé à démoraliser le dix-huitième siècle ? Ce serait absurde. Or, puisque vous avez tant fait, cher collectionneur, que d'acheter cette nouvelle édition et que vous parcourez cette préface, lisez le livre, pendant que vous y êtes, et vous reconnaîtrez bien vite qu'il a été, en littérature, un des symptômes naturels et logiques de la décomposition morale et sociale du siècle où il a vu le jour. Il en est né comme ces animalcules aux mille couleurs que le microscope découvre aujourd'hui dans les cadavres, et qui sont la génération spontanée de la pourriture, la vie de la mort.

Un livre de l'ordre et de la valeur de celui-ci n'a pas seulement ses incidents, ses passions, ses caractères, sa forme, il a aussi son atmosphère propre dans laquelle se meuvent et sans laquelle ne pourraient vivre ses personnages. Cette atmosphère se compose de l'époque et des mœurs particulières dont l'auteur subit la pression, le plus souvent à son insu. Transportez le roman de *Manon Lescaut*, tel qu'il est, dans un autre temps et dans d'autres mœurs, il n'a plus sa raison d'être. Les sentiments qu'il peint, et qui font partie du cœur humain, c'est-à-dire de ce qui

est *de même* éternellement resteront vrais, mais les faits vous choqueront à chaque moment par leur invraisemblance. C'est nous qui sommes forcés de nous transporter en esprit dans l'époque et dans les habitudes où ce livre a paru pour le bien sentir et le bien juger. Mais, en nous y transportant, il nous est permis, il nous est même commandé, pour peu que nous ayons de dispositions à nous rendre compte des effets et des causes, il nous est permis d'examiner cette époque et ces habitudes, et de rechercher comment ce qui était alors a produit, en mourant, ce qui est aujourd'hui.

L'abbé Prévost a donc écrit ce livre avec toute la *candeur* d'un écrivain du dix-huitième siècle. Il n'a songé ni à faire de l'immoralité, ni à faire de la morale, quoi qu'il en ait dit; il n'a pas cru corriger, pas plus qu'il n'a voulu corrompre. Il a écrit une histoire dont la plupart des faits se sont certainement passés comme il le raconte, histoire qui l'a charmé, qui l'a ému, dont il a peut-être été le héros, dans certaines parties, et qui nous charme et nous émeut, à notre tour, quelques-uns du moins, depuis un siècle. Il a peint ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé. C'était comme ça, il a dit : c'est comme ça; et il a fait un chef-d'œuvre. C'est le meilleur moyen, du reste; il est vrai que c'est le plus difficile.

Or ce qu'il voit et peint si naïvement est monstrueux. Il eût mieux fait de le taire alors, dira le censeur. Pourquoi ? Cela aurait-il empêché que cela fût? C'était à cette société d'être autrement, l'écrivain eût dit autre chose. L'abbé Prévost a été à la fois poëte et historien; il était dans son droit et il a fait son devoir. Quiconque a reçu du ciel la faculté de bien voir et de bien dire doit dire ce qu'il voit, et rien ne l'en empêchera; c'est plus fort que les autres, c'est plus fort que lui. Ceux que cela gêne sont des drôles ; ceux que cela choque sont des sots. Il n'y a de livres malsains que les livres mal faits. Un chef-d'œuvre n'est jamais dangereux et il est toujours utile. Le tout c'est de savoir le lire.

« Et ma fille, me direz-vous, si ce livre lui tombe dans les mains? »

Ce sera votre faute, cher monsieur, c'est à vous de surveiller votre fille pour laquelle ce livre n'a pas été écrit. Mais cependant, si cela arrive malgré vous, tirez le bien du mal, tâchez de lui expliquer la vie à cette enfant, en cas que vous y compreniez quelque chose, ce dont me fait douter ce que vous venez de me dire. Profitez alors de l'occasion pour vous renseigner dans ces livres que vous déclarez dangereux sans les connaître, et qui traitent de la seule chose qui intéresse la femme : l'amour. Or, votre fille est

femme, et elle est contenue dans ces livres, aussi bien dans *Manon Lescaut* que dans les autres.

« Ma fille n'est pas Manon et elle ne le sera jamais, monsieur! » — Qu'en sais-tu, brave homme?

Fils d'un homme de robe et tour à tour homme d'Église, homme d'épée, homme de cour, homme de lettres, l'abbé Prévost a touché à tous les mondes. Ce qu'il nous raconte est donc le résumé des mœurs diverses qu'il a observées et dont il ne fait ni l'apologie ni la satire, mais la peinture fidèle et colorée, d'où il résulte que, de son temps, les mœurs étaient partout également corrompues. Mais il est tellement habitué au blanc, au rouge, aux mouches et à la poudre dont cette société se couvre, que rien ne le choque et qu'il prend tout ce badigeonnage pour les couleurs mêmes de la nature. S'il eût trempé une éponge dans l'eau, et qu'il eût débarbouillé ses modèles, il eût reculé épouvanté en reconnaissant qu'ils étaient morts et en putréfaction depuis longtemps. C'était un peu trop fort pour lui, et ce n'était pas cela qu'il avait à faire. Ce n'était pas un scalpel qu'il enfonçait dans cette société, c'était un miroir qu'il lui présentait. Aussi déclare-t-il que son livre est un « traité de morale agréablement réduit en exercices » et, dans son *Avis au lecteur*, il appelle son héros

« un mélange de vertus et de vices ». Où prenait-il les vertus dans des Grieux? Mais, à cette époque, le mot *vertu* n'avait pas sa signification originelle et définitive. Qui était ému redevenait déjà vertueux, et le vague besoin que les esprits supérieurs avaient de retourner au vrai transformait en vertueux personnages ces malades que l'on nommait Saint-Preux ou des Grieux. L'air étant généralement empesté, tout ce qui n'était pas miasme semblait parfum. Ces livres, que n'auraient jamais pu composer ni comprendre le seizième et le dix-septième siècle, sont ainsi conséquents avec la seconde moitié du dix-huitième. Si abaissée que soit une époque, il lui faut toujours un rayon d'idéal; Manon Lescaut est l'idéal de cette décadence; c'est l'idylle du mauvais lieu. Le vice a atteint, durant cette période, une telle unanimité, une telle perfection, qu'il en devient gracieux, émouvant, sentimental. Il a même une virginité. Et le châtiment dont Manon est frappée, ce n'est pas la morale qui le lui impose, c'est la loi, loi arbitraire, injuste même, et qui avait perdu le droit de la frapper dans une société de ce genre, prête à glorifier en haut ce qu'elle condamnait en bas; car, qu'est-ce, après tout, que Louis XV et la Dubarry, si ce n'est des Grieux couronné et Manon triomphante? Et qui sait si ce n'est pas la même charrette qui

a porté la maîtresse du chevalier au Havre, et la maîtresse du roi à l'échafaud ? Ce qui est certain, c'est que l'abbé Prévost a vu passer une charrette !

Et, pendant ce temps, Rousseau rêve, Diderot creuse, Voltaire sape, Mirabeau grandit et Robespierre naît. Tout cela se tient, comme vous voyez.

Quant à toi, Manon, si ceux qui t'entourent, si ton frère, soldat escroc, voleur et proxénète, si M. de B... et son fils, camarades d'orgies, qui se passent leur maîtresse l'un à l'autre, et qui se réunissent ensuite pour invoquer la loi contre elle, si le père des Grieux, sermonneur et impuissant, si ces gentilshommes qui trichent et se font entretenir par des filles, si ce bon religieux qui se fait complice d'un meurtre pour ne pas se créer d'embarras, si Tiberge, dont la morale est toujours vide et la bourse toujours pleine, si tous ces gens-là appartiennent bien spécialement à l'époque où l'abbé Prévost les place, tu es bien, toi, Manon, de tous les temps. Tu es la jeunesse, tu es la sensualité, tu es l'instinct, tu es le plaisir, l'éternelle tentation de l'homme. Tu as même aimé autant qu'une femme comme toi pouvait aimer, c'est-à-dire en ne voulant prendre de l'amour que ce qu'il a d'agréable et de fructueux. Dès qu'il fallait lui sacrifier quelque chose, tu t'esquivais. C'était, disais-tu, pour enrichir ton

chevalier, mais celui-ci, tout en bénéficiant de tes larcins, souffrait mille morts, et c'est de cette éternelle souffrance qu'est faite notre éternelle pitié. Quelle passion absurde et criminelle, mais jeune, entraînante, humaine, vraie, ingénue jusque dans les infamies qu'elle fait commettre à celui qui en est possédé! Quelle source intarissable de sacrifices, de dévouements, de pardons! Ce drôle est fils ingrat, ami déloyal, il est escroc, il est assassin! On oublie tout, il aime. Au milieu de tous ces libertins, il est véritablement amant. Il trahit tout le monde; il ne trahit pas une seule fois sa Manon; il ne cesse pas une seule minute de penser à elle. Il n'a pas plus les vices que les vertus que l'auteur lui prête, mais il a tous les charmes, toutes les excuses, toutes les innocences, il a l'amour. Cette étincelle divine est en lui, et c'est pour cela qu'il finit par sortir, sinon intact, de toutes ses souillures, du moins intéressant et acquitté. Après avoir entendu le récit de ses infortunes il n'y a pas un honnête homme qui ne soit prêt à lui tendre la main, qui ne l'envie peut-être. Car qui ne t'a pas aimée, Manon, n'est pas allé jusqu'au fond de l'amour; et c'est abominable à constater, mais qui n'aime pas comme des Grieux, c'est-à-dire, le cas échéant, jusqu'au crime et jusqu'au déshonneur, ne peut pas dire qu'il aime.

Mais tu sais que cet homme vaut mieux que toi, n'est-ce pas, Manon, mille fois mieux! Ce n'est que lorsque tu as tout perdu que tu commences à le connaître ; et tu es bien femme en cela. Mais lui, comme il te connaît et comme il en souffre! Quand il est si malheureux de tes abandons réitérés, ce n'est pas seulement parce qu'il perd avec toi la sensation dont il ne peut plus se passer, ce n'est pas seulement parce que tu vas la donner à un autre ; c'est parce qu'il sait que, quel que soit ton complice, tu vas la partager. C'était ta philosophie à toi. Ce qu'il faut faire, autant le faire franchement et gaiement, n'est-il pas vrai? C'est toujours ça de pris, et le plaisir cache la honte. Ainsi lorsque, fou de colère et de passion, des Grieux te ressaisissait, qu'il te regardait dans le blanc des yeux et qu'il te disait : « Avoue-moi tout ; » tu lui avouais tout avec un certain regard, en lui tendant les lèvres, et je t'entends d'ici lui dire : « Je te jure que j'ai pensé à toi tout le temps ! » Ah! coquine! Mais que c'est bon la jalousie, la menace, les aveux, le repentir, les larmes, quand le raccommodement est au bout! Comme l'air est doux! Comme le paysage est riant, comme les foins sont embaumés, provocants et commodes! « Holà! l'hôtelier, du lait, du vin, du gibier, du pain frais et des fruits! Nous, nous

aimons de nouveau et nous mourons de faim. »

Allons, Fragonard, Boucher, Moreau le Jeune, Schalle, Beaudoin, représentez-nous ces scènes charmantes. Voilà la Fornarine des Raphaëls de boudoirs! Voyez ces grands yeux humides et à demi clos, ces joues à fossettes, ce nez mutin, ces petits pieds déchaussés, quelquefois plus haut que la tête, ces bras arrondis, ces mains potelées et mignonnes, ces seins fermes et blancs, étoilés d'un point rose semblable à un soleil qui se couche sur un pic de neige, cette bouche fraîche et brûlante à la fois, où les baisers s'engouffrent plus nombreux et plus pressés que les moutons qui rentrent dans la bergerie voisine!

Au fait, qu'allez-vous lui parler de pudeur, de morale, de remords, à cette belle fille? Elle n'y comprend rien. Elle ne peut vivre que dans le plaisir, comme le poisson ne peut vivre que dans l'eau; c'est son élément.

« Quoi! jurer soumission et fidélité à un seul homme; me reconnaître la servante d'un ouvrier ou d'un paysan laid, grossier et sale; repriser son linge, faire sa soupe, en attendant, les pieds devant un pauvre tison, à la lueur d'une chandelle fumeuse, qu'il revienne de l'atelier, des champs ou du cabaret; subir ses caresses et peut-être ses coups; détruire mes formes, risquer ma vie pour mettre au monde les enfants qu'il

plaira à cet imbécile de me faire ; élever et débarbouiller des marmots, travailler, penser, prévoir, grelotter, souffrir, passer des nuits d'angoisses près d'un berceau, pleurer éternellement peut-être, sur une petite tombe flanquée d'une croix noire et d'un pot de fleurs, tout cela, parce que je suis née dans une mansarde ou dans un hôpital et que je n'ai pas de dot pour acheter le nom d'un de vos fils ! Le grabat, le travail, la misère et le mépris, avec un ouvrier honnête ou non, sont assez bons pour moi ! Qui est-ce qui a dit ça ? Qui est-ce qui me le fera croire ? Comment pouvez-vous vous méprendre à ce point ? Est-ce que la nature n'a pas ses indications et ses arrêts irrévocables, à l'encontre de vos préjugés et de vos erreurs ? Est-ce que toute ma personne ne vous dit pas ce que je suis ? Ai-je l'air d'une bête de somme ou d'une bête de sang ?

» Mais regardez-moi donc ! je vous le demande : ces petites mains sont-elles propres au travail ? Ces pieds délicats sont-ils faits pour des sabots ? Cette peau fine peut-elle supporter autre chose que de la dentelle et de la soie ? Reconnaissez-moi donc et n'essayez pas de lutter contre moi ; je suis plus forte que vous. Vous n'êtes que pouvoirs momentanés : je suis puissance éternelle ; vous n'êtes que de convention ; je suis de droit divin, tout comme la noblesse et le génie. Que

l'homme du peuple épouse la fille à grosses mains, que l'homme du monde épouse la fille à grosse dot, l'homme du peuple sera mon valet, l'homme du monde sera mon esclave ! On m'admire, on m'adore, on me chante, on m'encense, on m'immortalise en vers, en peinture, en marbre, parce que je contiens la plus grande ivresse que l'homme puisse connaître : la Volupté. »

C'est vrai, Manon, mais pour qu'on t'adore, qu'on te chante, qu'on t'encense et qu'on t'immortalise, il faut que tu meures jeune, en pleine beauté et en pleine passion, comme nous t'avons fait mourir, nous qui t'avons chantée. T'obstines-tu à vivre, tu deviens encombrante et ignoble. Si la puissance de la volupté est éternelle, l'empire de celle qui la donne est de courte durée. Cette morale que tu foules aux pieds, ces devoirs que tu méprises, ces lois que tu braves, reprennent tôt ou tard leurs droits, et, foulée aux pieds à ton tour, méprisée et honnie, tu viens te briser contre ce qui est éternel aussi : la famille, le travail, la pudeur et l'amour. On te pousse dans un tombereau, et tu t'en vas mourir dans un désert en te désespérant d'avoir méconnu la vérité ? Ou bien quand l'âge arrive, quand ton front se plisse, quand tes joues se creusent, quand tes yeux s'enfoncent, quand tes cheveux grisonnent, quand tes mains se sèchent, quand tes dents

jaunissent, quand tes seins se détendent, quand le soleil s'est éteint dans la neige et que la neige est devenue fange, l'homme se venge enfin, autant peut-être du plaisir que tu lui as donné que du mal que tu lui as fait. Il détourne la tête quand tu passes; il te raille et te nie. Ce qui l'attirait en toi le repousse, ce qui l'enivrait l'écœure, et il te refuse l'aumône que tu lui demandes, quand il t'a payé la fillette que tu lui procures, et qui est ta fille quelquefois; enfin, il te laisse crever à l'hôpital comme une mendiante et pourrir à même la terre comme un chien.

« Oui, oui, c'était ainsi, mon cher moraliste, quand je m'appelais Manon, et que j'étais assez sotte pour tenir à des Grieux, quand je m'appelais Bernerette, et que j'étais assez folle pour pleurer Frédéric, quand je m'appelais Marguerite Gauthier, et que j'étais assez malade pour aimer Armand; mais les temps sont bien changés. Ce ne serait pas la peine que le monde durât si longtemps, s'il devait être toujours le même. On apprend tous les jours quelque chose. L'homme moderne a fait sa révolution, sans penser d'ailleurs ni à moi ni aux autres femmes. Que les autres femmes s'arrangent comme elles voudront, moi je me suis tirée d'affaire. J'ai suivi le mouvement de mon siècle : j'ai appliqué la science à l'industrie. Je n'ai pas tardé à comprendre que

je faisais un métier de dupe en servant d'abord au plaisir et en subissant ensuite les outrages d'une société qui ne croit ni aux serments qu'elle fait, ni à la morale qu'elle prêche, ni à la religion qu'elle pratique, ni aux institutions qu'elle défend. Le peu de cœur que j'avais et dont j'étais victime, je l'ai pour jamais étouffé. Quand j'ai eu bien constaté que l'homme était aussi ingrat que passionné, aussi cruel que faible, je me suis faite impitoyable. La beauté n'a plus été que mon amorce, et la volupté que mon moyen. Je ne perds plus mon sang-froid une minute.

» Ah! l'Homme, tu veux jouir, aux dépens de mon corps, de ma pudeur, de ma vie, et tu crois que cela ne te coûtera rien. Quelques émotions, quelques soupirs, quelques présents, quelques larmes, et tu serais quitte. Ce n'est pas assez! Puisque tu veux du plaisir, je t'en fournirai; mais tu me le payeras non seulement de ta fortune, mais de tes muscles, de ta raison, de ton sang, de ton honneur, de ton âme.

» Regarde : le fils abandonne sa mère, le père délaisse ses enfants, l'époux chasse sa femme pour me suivre, et je fais mon amant vieux de si bonne heure, qu'il n'a plus le temps de me voir vieillir. Quand je lui ai tout pris, quand il n'a plus que son nom, il me le vend, pour ne pas mourir à l'hôpital où je mourais jadis. Je le rends

lâche, voleur, parricide, athée. Je mine le mariage, je corromps la famille, je dissous la patrie, j'abâtardis les races. Les mères me regardent avec épouvante, les jeunes filles avec terreur, les grandes dames m'envient et me singent. Il en est qui m'offrent leur amitié et quelquefois leur amour. J'ai au cou les perles des Majestés tombées, et je charge mes bras des bijoux volés par des princes du sang. Les banques de l'Europe payent mes traites à vue ; j'encourage les arts, je donne des fêtes dans les châteaux où je gardais les vaches ; je quête dans les églises, j'en élève au besoin, et je fais mes filles marquises ou duchesses, en attendant que je les fasse reines, si je trouve les trônes solides et les rois honnêtes. »

Va, Manon, va, ma fille ! Poursuis ton œuvre. Débarrasse-nous de l'oisif et de l'inutile ; fais-en du fumier. La terre n'en sera que meilleure, et, quand tu auras fini, les charrettes seront toujours là.

Janvier 1875.

# LA CITÉ DE LIMES

## A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU *TOUR DE FRANCE*

MONSIEUR,

Vous voulez bien me demander quelques détails sur notre petite colonie de Puys ; je vous les envoie avec plaisir ; mais je tiens à vous prévenir tout de suite qu'ils ne seront pas d'un intérêt bien puissant.

Vous savez où nous sommes situés. Lorsque vous serez à Dieppe, si la fantaisie vous prend de venir nous visiter, si petit marcheur que vous soyez, vous pourrez faire à pied les deux kilomètres qui nous séparent de la ville.

Vous n'aurez qu'à traverser le pont qui joint les deux ports, suivre *la grande rue* du Pollet,

traverser un second pont, gravir une petite côte assez rude pour les chevaux, et, une fois sur le plateau de la falaise, suivre tout droit la route qui fait suite à cette côte.

Au bout de quatre ou cinq cents pas, vous trouverez un sentier qui descend directement vers la mer, entre les poteaux des télégraphes, et qui, par une pente accessible seulement aux piétons, vous amènera sur la plage.

Arrivé là, si vous tournez le dos à la mer, après avoir jeté un coup d'œil sur les hautes falaises, dont la dernière silhouette visible à gauche est Tréport, vous vous trouvez en face de notre vallée bien modeste, bien étroite, et dont la principale route a dû être tracée primitivement, en dehors de tout conseil municipal, par l'eau des pluies descendant de Bracquemont jusqu'à la mer. Cette eau a tant de droits sur ce chemin, qu'il y a des jours, aux équinoxes surtout, où il serait impossible de le suivre avec elle. Il faut absolument, pour aller de sa maison à la plage, passer par les sentiers particuliers. Je conseillerai même plutôt, ces jours-là, de rester à la maison. Vous voyez que nous ne sommes qu'à l'aurore de la civilisation, et que le moindre petit Haussmann ferait bien notre affaire.

Cette vallée qui, comme toutes les vallées du reste, a la forme d'un V plus ou moins écrasé,

c'est Puys, que nous devrions écrire *Puits*, le nom de cette vallée lui venant des nombreux puits qu'elle contenait autrefois et qui sont moins nombreux aujourd'hui.

Le plateau nord que vous voyez à votre gauche, toujours en tournant le dos à la mer, et qui, jusqu'à une certaine distance, est ceint d'un barrage de bois, c'est ce qui nous donne ce petit air orgueilleux auquel on nous reconnaît facilement, c'est notre noblesse, c'est notre blason, c'est la cité de Limes, c'est le camp de César.

Ce que veut dire la *Cité de Limes*, personne ne le sait, et je vous prie de ne pas compter sur moi pour vous l'apprendre. Ce que veut dire le *Camp de César*, vous le devinez aisément ; mais c'est ici que mon érudition va se faire jour, et me créer aux yeux de vos lecteurs une réputation d'archéologue à laquelle j'étais loin de m'attendre il y a quelques jours encore, et qui peut-être ne va pas durer longtemps.

Les premiers travaux sérieux qui ont été publiés sur le Camp de César sont de l'abbé de Fontenu (1736). Cet abbé est le premier, en effet, qui, au lieu de se contenter d'hypothèses, a entrepris des fouilles, et s'il s'est trompé sur certains points, il n'en a pas moins posé, avant tout le monde, des conclusions générales qui sont encore acceptées aujourd'hui.

Ensuite sont venues les recherches de M. Feret, de 1822 à 1825, qui ont été publiées dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, en 1826. Enfin, à ces deux savants vient se joindre en dernier lieu M. Hardy, bibliothécaire de la ville de Dieppe, qui a fait de nouvelles fouilles en juillet 1874, et qui en a publié un compte rendu détaillé auquel il me faut avouer, pour n'avoir rien de commun avec le geai de la fable, que j'emprunte les détails que je vais vous donner.

Et d'abord représentez-vous bien la forme de ce camp dont la superficie est d'environ cinquante-cinq hectares. Il est limité à l'Ouest et au Sud par le vallon de Puys, notre vallon ! Au nord, il est protégé par la falaise et par la mer. Du côté de la plaine, à l'Est, il est défendu par un large fossé extérieur et une levée de terre d'une douzaine de mètres de hauteur. Cette levée de terre, dont l'élévation va en diminuant, continue jusqu'au bord de la falaise.

De l'Est à l'Ouest, le camp est traversé par une gorge profonde, s'ouvrant aujourd'hui à pic sur la mer, mais qui, dans le principe, devait aboutir au rivage par une pente douce. Les flots des grandes marées et les dégels ont à peu près rongé la base, et il en est résulté la différence de niveau de trente mètres que l'on constate aujourd'hui.

Le Camp de César, comme l'indiquerait son nom, est-il un retranchement militaire des Romains? Non. Est-ce un monument du moyen âge? Non. Nous sommes de plus vieille noblesse que cela. Nous remontons à l'époque celtique, et M. Feret nous a baptisés du nom d'*Oppidum gallo-belge*. Nous avons du latin dans nos papiers ; nous sommes tranquilles.

Lorsque M. Feret fit ses recherches, il trouva une série de monticules rangés dans une ligne à peu près régulière, il les fouilla et, découvrant à l'intérieur des débris de vases d'une facture très-grossière et des traces de foyers, il les considéra comme des sépultures à incinération et il les désigna sous le nom de *tombelles*. Mais comme, parmi les ossements qu'il avait trouvés dans ces monticules, et qui avaient tous appartenu à des moutons, à des porcs, ainsi que l'a péremptoirement démontré M. Ducrotoy de Blainville, le grand naturaliste, il ne s'en trouvait pas un seul qui eût appartenu à un homme, et qu'en revanche il se trouvait beaucoup de charbon de bois, je crois, moi, que les monticules que M. Feret a pris pour des tombes, pourraient bien avoir été tout bonnement des cuisines en plein air.

Je comprends que lorsque l'on fait des fouilles dans des terrains comme celui-là, on soit disposé à ne trouver que des ruines héroïques ; je

comprends que ce mot *Camp*, et *Camp de César* surtout, éveille dans l'esprit l'idée que nos aïeux mouraient pour défendre leur sol, et que les survivants les enterraient dans le camp même, avec tous les honneurs qui leur étaient dus et parmi lesquels les vases occupaient un rang honorable après les armes ; mais il faut se résigner à admettre qu'avant de mourir ainsi, ces braves gens, désireux de retarder le plus longtemps possible toute mort qui n'aurait pas servi à la patrie, et cédant aux prosaïques exigences de la nature, se nourrissaient tout comme nos soldats d'aujourd'hui ; qu'ils jetaient dans un coin les carcasses et les os des bestiaux tués, dépecés et mangés, avec les pots de rebut ; qu'ils recouvraient le tout de terre pour empêcher l'infection, et que c'est tout bonnement ça qu'on a trouvé. C'est une supposition comme une autre. Elle manque de poésie, mais elle ne manque pas de vraisemblance.

M. Feret a constaté aussi dans la douve intérieure des remparts certaines cavités oblongues, *ellipsoïdales* et quelques-unes *réniformes* [1]. Ces mots ne sont pas de moi, je le regrette, ils sont de M. Feret.

Le docte antiquaire, dit M. Hardy, a constaté ces cavités comme étant des bases de *tuguria*,

1. Arrondi, en forme de reins.

ou habitations des Gallo-Belges ; mais M. Hardy ajoute que M. Feret a dû se tromper, et les fouilles nouvelles semblent démontrer pour lui que ces cavités, creusées, en effet, par la main de l'homme, n'ont pas été, toutes du moins, des bases d'habitations. Selon lui, elles ne seraient que le vide laissé dans la terre par les entailles que pratiquaient les Celtes pour se procurer des remblais, avec lesquels ils élevaient leurs remparts.

Aujourd'hui le camp de César n'est occupé que par des troupeaux de vaches qui paissent et ruminent en liberté, couchées ou debout, et regardent les rares promeneurs avec leurs grands yeux clairs et méprisants. Je ne rencontre jamais une vache sans la regarder comme elle me regarde. C'est certainement l'animal qui a le plus l'air de penser, de vouloir parler et de réfléchir que décidément il vaut mieux se taire. Il a des façons dédaigneuses de se remettre à manger après vous avoir contemplé, qui donnent une haute idée de son opinion sur les hommes. Il va sans dire que les vaches du camp de César sont encore plus insolentes que les autres. Elles savent quel terrain elles foulent et à quelle terre elles appartiennent. Elles sont le faubourg Saint-Germain des bêtes à cornes.

Maintenant, je ne veux pas quitter le Camp de

César sans vous donner un détail qui m'est tout personnel et éclairera peut-être les antiquaires de l'avenir, s'ils font de nouvelles fouilles dans quelques centaines d'années, il se peut qu'ils trouvent dans le fossé intérieur, du côté de Puys, ce qui n'a jamais été trouvé, — des ossements humains, — et qu'ils attribuent ces ossements à l'époque romaine ou celtique.

Ils commettraient une erreur, et je dois leur dire tout de suite d'où viennent ces ossements, s'ils existent alors.

Pendant la guerre de 1870-71, notre petit pays fut occupé par les Prussiens. Le lendemain de leur arrivée, je vis de ma fenêtre, au point du jour, deux de leurs soldats sortant de la maison de M. Turquet, le député de l'Aisne, qui, pendant ce temps, se conduisait si vaillamment sous les murs de Paris, où il reçut trois blessures qui lui valurent la croix et la députation ; je vis ces deux soldats qui portaient, en marchant l'un devant l'autre, comme on porte un brancard, un objet assez long et lourd. Ils escaladèrent le talus, ce qui n'était pas facile avec ce fardeau, surtout pour des Allemands qui n'ont pas le génie de l'assaut, et ils disparurent derrière le rempart.

Un de ces deux soldats portait en même temps une pioche et une bêche. Ils ne reparurent guère

qu'au bout d'une heure ; l'un des deux portait le sac vide sur son épaule. Que contenait le sac ? On m'a affirmé que, pendant cette dernière guerre, nos ennemis cachaient le plus possible leurs morts, et qu'ils les enterraient ainsi secrètement dans le premier endroit venu. Quand la garnison eut quitté le pays, je montai à mon tour sur le Camp de César, et je vis que dans le fossé la terre avait été remuée sur une largeur d'un mètre environ et sur une longueur de deux. Le gazon, qui avait disparu, avait été remplacé par des pierres. Si jamais on trouve un squelette sous ces pierres, ce ne sera ni celui d'un Celte, ni celui d'un Romain, mais celui d'un Teuton.

Laissons maintenant l'histoire et passons à la légende. Le légende, c'est la plante qui pousse sur l'histoire et qui finit par l'envahir complétement, comme le lierre fait des vieux monuments.

La légende de Puys, c'est la fée. Il y a très-peu d'années, les fées étaient en grande vénération sur cette petite côte, et il y a encore un vieux cordonnier, le père Gilles, qui vous racontera qu'il a vu des fées, — dans son enfance, bien entendu ; — qu'il les rencontrait souvent sur la route de Bracquemont ou du Pollet ; qu'il s'écartait pour les laisser passer et qu'elles l'appelaient toutes par son nom. Le jour, elles habitaient les excavations creusées dans les falaises,

et, à certaines dates, elles se réunissaient au clair de la lune, sur le Camp de César. Elles y donnaient une fête et elles y tenaient une espèce de foire sentimentale et gratuite. Pour obtenir d'elles un don, un talisman, une prophétie, les jeunes hommes et les jeunes filles, ceux et celles surtout qui aimaient ou voulaient être aimés, venaient les relancer là ; ils demandaient ce qu'ils avaient à demander avec certaines formules que l'on n'a pu très-bien m'expliquer, mais qu'on retrouverait facilement avec un peu de patience, et ils remportaient, les hommes principalement, si incrédules qu'ils soient en général, la preuve palpable de l'existence des fées.

On assure même que l'une d'elles consentit un jour à épouser un beau jeune homme du pays, qu'une seconde suivit la première, et que, comme les poules qui vont aux champs, une troisième suivit la seconde, jusqu'à ce que la dernière, craignant probablement de s'ennuyer toute seule, finît par faire comme les autres. Ce qui est certain, c'est que depuis que je suis dans le pays, je n'ai pas pu assister à une seule de ces kermesses d'ombres, bien que je me sois présenté sur le Camp de César pendant les nuits sacramentelles.

Cependant, il y a encore une fée à Puys, mais

comme c'est moi qui l'ai baptisée et sacrée; je ne réponds pas que ses parchemins de fée soient bien en règle : c'est la *Fée aux moules*. Nous lui avions d'abord donné le nom de Frétillon; parce qu'elle n'avait qu'un cotillon, et c'était même tout ce qu'elle avait de commun avec la belle fille chantée par Béranger.

Je crois cependant qu'elle lui a beaucoup plus ressemblé dans sa jeunesse. Pour le moment, elle a soixante-douze ans, et elle habitait, il y a deux ans encore, un trou de la falaise dont l'ouverture lui servait à la fois de porte et de fenêtre, sans vitres, sans volets et sans battants; autrement dit, elle couchait en plein air, quelle que fût la saison, sur un peu de paille et sous une couverture. Elle partait de là avec le premier rayon du jour, elle y rentrait avec les premières ténèbres de la nuit. Au contraire des ancêtres que je lui ai donnés, c'était en plein soleil qu'on la voyait et qu'on la voit encore à l'heure où j'écris ces lignes. La voilà qui passe là-bas. Elle est facile à reconnaître avec son bonnet de cotonnade à ramages, son tricot chocolat, sur le devant duquel croise un châle que je crois fait d'un ancien rideau de perse, et qui est attaché par derrière à la façon de Madelon Friquet, avec son cotillon de laine rouge qui ne dépasse guère le genou, ses bas de laine gris et ses gros sou-

liers, ou ses sabots, selon le temps. Elle a une bonne figure très-fine, ridée dans tous les sens comme les portraits de vieilles de Denner, et qui ressemble un peu, comme ton, à une grosse noix de coco flanquée de chaque côté de quelques flocons de cheveux ébouriffés imitant l'étoupe, ou d'étoupe imitant les cheveux.

Elle va, d'un pas lent mais ferme, quand elle n'a pas bu trop d'eau-de-vie le matin, son panier sous le bras gauche, son petit crochet dans la main droite, elle va, à marée basse, sur les rochers les plus éloignés, cueillir des moules qu'elle nous vend pour quelques sous.

De là son dernier surnom qui lui restera, je l'espère.

Du reste, de nom véritable je ne lui en connais pas ; de famille, pas davantage. Je ne l'ai jamais vue ni triste ni sale. C'est plaisir de lui donner une vieille nippe, rien que pour voir comment elle en fera un vêtement neuf. En cela, elle est véritablement fée. Elle vit de croûtes de pain qu'elle grignote, de coquillages crus, d'un morceau de viande ou d'une soupe qu'on lui donne dans une des maisons où elle apporte ses moules.

J'ai longtemps entendu vanter Diogène ; je ne crois pas qu'il ait été supérieur à cette créature, sauf la lanterne et le tonneau. Elle ne boit pas

dans sa main le trois-six par lequel elle a cru devoir remplacer l'eau pure, sans doute pour combattre les brouillards de la Manche ignorés de l'Attique; mais je crois que c'est dans sa main que tombent les dernières gouttes des petits verres, dont elle veut garder le parfum après en avoir savouré le goût.

Elle n'a pas de tonneau, bien qu'elle eût pu en avoir un, si on lui avait donné un de ceux qu'elle a vidés dans sa longue carrière; elle n'a pas de lanterne, parce qu'elle a trouvé facilement tous les hommes qu'elle cherchait et qu'elle a renoncé à en chercher d'autres; mais elle a une philosophie pratique qui me cause, à moi personnellement, une vive admiration.

Quand on est dans une société qui s'épuise et se décompose à rechercher la plus grande somme possible de jouissances matérielles, on ne saurait s'empêcher d'admirer un être qui a simplifié la vie à ce point, qui ne se plaint jamais, qui ne mendie pas, qu'on transporte de joie en lui donnant le moindre objet qui lui permette d'être un peu plus propre ou d'avoir un peu plus chaud. Quand je la rencontre dans le chemin, la tête branlante et chantonnant toujours, je cause un moment avec elle, et elle m'apprend bien des choses qu'elle ne croit pas savoir. Depuis deux ans, elle est dans le luxe. Une dame cha-

ritable, qui vient tous les ans à Puys, lui a loué, chez le père Valentin, dans la vallée, une chambrette de trente francs par an. Nous lui avons donné un fauteuil, un lit, un peu de linge. On assure que maintenant elle a un jour et qu'elle reçoit. Ce qui est certain, c'est que j'ai vu chez elle ce que je n'y avais jamais vu : un chandelier avec une chandelle.

C'est dans cette pauvre chambrette que notre confrère et homonyme, Adolphe Dumas, est venu mourir il y a une quinzaine d'années. Heureuse fée ! Pauvre poëte !

C'est madame Sand qui m'a indiqué ce petit pays en 1868. Qui croirait qu'à vingt-cinq minutes de Dieppe, une vallée boisée aboutissant à la mer par une plage de galets; mais qui, dès que la mer commence à descendre, devient une plage de sable qui permet aux enfants mêmes de se baigner par le plus gros temps, qui croirait que cette charmante vallée voisine des bois d'Aliermont, de la forêt d'Arques, du petit Berneval et de Saint-Martin-l'Église, c'est-à-dire des plus charmants sites de la Normandie, qui croirait que cette vallée est restée si longtemps ignorée et reste encore à peu près inconnue ? madame Sand, dans une de ces excursions solitaires et pédestres comme elle en fait presque tous les ans, et qui lui permettent d'étudier à son aise les diffé-

rentes natures qu'elle peint si bien, madame Sand avait découvert ce petit coin, et comme je manifestais devant elle le désir de trouver la solitude au bord de la mer, sans m'éloigner trop de Paris, elle me dit : Allez là.

Le conseil était bon. Il n'y avait alors à Puys que quatre maisons, dont deux à des particuliers; M. Cordier, fabricant de boutons, et M. Desforges, notaire à Bougival, qui venaient passer là leur été, et deux à des aubergistes qui comptaient toujours que des baigneurs intelligents viendraient se réfugier sur cette plage tranquille.

Les baigneurs ne venaient pas. Le Parisien n'aime pas la solitude. Il aime voir le monde, s'habiller comme à Paris et jouer à l'écarté. De temps en temps, quelques élégantes de Dieppe, pendant la saison des bains, après avoir visité le château et parcouru deux ou trois fois la forêt d'Arques, ne sachant plus que faire pour se distraire un peu de l'éternel Casino, demandaient où l'on pouvait aller passer l'après-midi, et on leur indiquait Puys où l'on pouvait manger des huîtres et déjeuner en plein air chez le restaurateur Beaumais.

Elles y déjeunaient fort bien : Beaumais est un maître cuisinier; mais l'idée ne leur venait pas d'y revenir, ni surtout d'y rester.

traverse cet âne, je le paierai très-
é, j'y bâtirai une maison pour moi,
n'en restera, je le vendrai très-cher.
os dire, monsieur, que je suis né
C'est toujours cela que j'aurai eu
avec mes maîtres Beaumarchais,
martine, qui, comme vous le savez,
die du négoce et s'y sont enrichis.
le terrain en question, 30,000 mè-
Montigny, le directeur du Gym-
trouvait chez moi en ce moment,
,000 à côté, et nous commençâmes
versant sud-ouest. Montigny, qui
beaucoup de temps à donner à sa
demanda à Lorrain, l'aimable et
chitecte de la ville de Dieppe, une
fixé d'avance, semblable à une
avait vue sur la route de Dieppe à
et qui faisait assez bonne figure
arbres et des fleurs. Mais il n'a-
é qu'il n'y avait pas d'arbres à
ins sur le terrain que nous avions
nous ne pourrions jamais en avoir,
uest et le vent du Nord étant bien
pas les laisser pousser à plus de
terre, et encore quand ils sont abri-
ur de 3 mètres au moins. Il en ré-
maison de la route de Varengeville,

— encore un pays merveilleux de nos environs; célèbre par le manoir d'Ango, — il en résulte que cette maison haute, carrée, toute nue au milieu d'un champ, avec son grand tuyau de cheminée de chaque côté, ressemble un peu à cette affiche qui a longtemps couvert les murs de Paris, et où l'on voyait une cuisinière levant les bras en l'air et s'écriant :

— Ehfih, voilà le charbonnier!

Elle étonne donc un peu au premier aspect, mais on finit par s'y faire.

Moi, j'ai mis un peu plus de prétention dans mes constructions. J'ai une grande maison qui ressemble à une gare, et où, quand le pays sera plus peuplé, les voyageurs viendront certainement demander leurs billets pour le chemin de fer.

Bien m'en a pris, cependant, de faire bâtir cette maison où j'ai pu, la première année que je l'habitais, en 1870, recevoir, à la fin d'août, mon père déjà frappé du mal dont il devait mourir.

C'est là qu'il est mort, le 5 décembre suivant. Grâce à Dieu, il s'est endormi sans souffrance et sans prévoir la mort que nous lui cachions de notre mieux, au milieu des siens, sur un sol envahi, mais qui était toujours le sol natal, que l'invasion ne rendait que plus cher et plus sacré. N'importe, c'est à Puys que l'on meurt

quand on se nomme Dumas, et si celui qui écrit ces lignes meurt l'été, c'est là qu'il mourra; il l'espère du moins.

C'est en revenant des funérailles modestes et provisoires que j'ai pu faire à mon père, au milieu d'un pays affolé par la terreur de l'ennemi annoncé depuis quelques jours, que j'ai rencontré les premiers Prussiens qui ont occupé nos campagnes, et dont quelques-uns ont logé chez moi jusqu'à la moitié de mars 1871.

Puys a donc déjà ses souvenirs historiques modernes pour faire suite à ses souvenirs anciens. Il a même été, en plein armistice, frappé d'une réquisition de guerre comme une grande ville, et il l'a payée dans les vingt-quatre heures.

Notre petite colonie se développe, les maisons poussent à une certaine distance les unes des autres et plantées un peu sur ces terrains de culture comme des jouets d'enfants sur une table; mais enfin, elles poussent, et Dieppe ne nous méprise plus autant; je crois même que la ville de Duquesne commence à nous craindre.

M. Turquet, dont je vous parlais, a fait bâtir un petit castel des plus élégants; derrière lequel, un peu plus haut, le peintre Defaux fait élever en ce moment un atelier d'où il aura la vue de la mer, du port de Dieppe et de toute la

côte jusqu'au phare d'Ailly. Tous les ans, l'hôtel de Beaumais et celui de mon premier propriétaire regorgent de voyageurs.

Madame Carvalho est devenue notre voisine. Elle a fait construire un chalet à côté des nôtres, sur un terrain que je lui ai vendu beaucoup trop cher, mais dont elle m'assure qu'elle ne regrette pas le prix, d'autant plus que Carvalho est convaincu qu'il y fera pousser des arbres, ce qui lui coûtera encore plus cher que son terrain. Quant au château, semblable à un château d'Écosse qui domine la falaise, il appartient à lord Salisbury, le ministre des Indes en Angleterre, qui s'est pris d'affection pour notre petit pays, et qui abandonne, dès que la politique lui en laisse le loisir, ses résidences princières pour venir vivre dans notre voisinage avec sa femme et ses sept enfants, ce qui me ferait croire volontiers que, si libre qu'on soit dans la Grande-Bretagne, on l'est encore plus en France, — quand on est Anglais.

Enfin, dans un atelier que j'ai au bord de la mer pour ceux de mes amis qui font de la peinture ou de la sculpture et qui viennent passer quelque temps chez moi, Vollon vient de faire ses tableaux pour l'Exposition prochaine, et Carpeaux, l'année passée, au milieu des douleurs les plus abominables auxquelles la mort

vient de mettre fin, a, d'une main quelquefois lassée, mais jamais assouvie, exécuté sa dernière œuvre, cette petite pêcheuse en terre cuite qui est devenue si populaire, et qui, son panier sous un bras et son crochet sur l'autre, s'appelait la *Fée aux moules* quand elle était jeune et belle.

Nous nous sommes beaucoup développés, depuis quelques années. Là où il y avait quelques maisons, il y en a maintenant une vingtaine. Nous nous développerons encore, lentement, je l'espère, car c'est la solitude et le silence que nous venons chercher là, nous tous qui travaillons. Je désire que la spéculation que j'ai voulu faire ne soit bonne qu'après moi et que mes enfants n'aient tout le bénéfice que lorsque j'aurai eu tout le repos.

Cependant, il y a dans le pays un homme bien entreprenant, qui loue et sous-loue les maisons des propriétaires qui préfèrent un revenu au bruit et à la vue de la mer, et qui secoue la torpeur des paysans routiniers.

Ce civilisateur redoutable, c'est un Circassien que mon père a ramené du voyage qu'il fit en Russie en 1858, et qu'il a gardé près de lui jusqu'à sa mort. On le nomme Vazili. Les gens du pays ont commencé par l'appeler « monsieur Basilic » ; maintenant, ils l'appellent « Pacifi-

que » tout bonnement. Je recommande ces métamorphoses aux étymologistes.

Sa dignité orientale ne paraît pas s'apercevoir de ces attentats. Il est occupé de choses bien autrement sérieuses. Il rêve d'acheter sa concession à la mère Alexandre, qui tient l'établissement des bains (quel établissement !), d'en créer un digne des nouveaux habitants de Puys et de ceux qu'il veut y attirer, avec Casino, billards, toupie hollandaise, journaux, bocks, grogs, orgue de Barbarie et chevaux de bois pour les enfants. Alors Puys sera charmant — et inhabitable.

Voilà tout, monsieur; et en vérité, j'ai beau me creuser la tête, je ne trouve plus rien à vous dire qui soit à peu près digne de vos nombreux lecteurs.

1876.

# DISCOURS

## DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

Je ne saurais mieux reconnaître la faveur exceptionnelle dont j'ai été l'objet dans votre illustre compagnie qu'en vous parlant avec toute franchise et qu'en commençant ce discours par un aveu. Lorsque tant de mes confrères, bien supérieurs à moi, ont dû frapper plusieurs fois à votre porte avant qu'on la leur ouvrît, comment se fait-il que je n'aie eu qu'à me présenter pour qu'elle s'ouvrît toute grande, et, pour ainsi dire, toute seule? Il y aurait là de quoi m'inspirer un grand orgueil si je ne connaissais la véritable raison de cette sympathie.

Pour arriver jusqu'à vous, messieurs, j'ai employé des moyens magiques ; j'ai usé de sorti-

lége. Réduit à mes seuls mérites, je me serais bien gardé d'affronter jamais votre jugement, mais je savais qu'un bon génie, — c'est le vrai mot, — combattait pour ma cause, et que vous étiez résolus à ne pas vous défendre. Je me suis mis sous le patronage d'un nom que vous auriez voulu, depuis longtemps, avoir l'occasion d'honorer et que vous ne pouviez plus honorer qu'en moi. Aussi est-ce le plus modestement du monde, croyez-le, que je viens aujourd'hui recevoir une récompense qui ne m'a été si spontanément accordée que parce qu'elle était réservée à un autre. Je ne puis cependant, je ne dois l'accepter que comme un dépôt; souffrez donc que j'en fasse tout de suite et publiquement la restitution à celui qui ne peut malheureusement plus la recevoir lui-même. En permettant que cette chère mémoire tienne aujourd'hui une telle gloire de mes mains, vous m'accordez le plus insigne honneur que je puisse ambitionner, et le seul auquel j'aie vraiment droit.

Je dois maintenant vous entretenir, messieurs, d'un homme dont vous avez tous aimé la personne, estimé le caractère, apprécié le talent, et que j'ai à peine entrevu. Je ne pourrai le peindre et le juger qu'à une très-grande distance, et bien des traits m'échapperont. Il était déjà célèbre avant que je fusse né, et rien de ce que je pour-

rai vous dire ne sera à la hauteur du souvenir que vous avez gardé de cet homme remarquable à tant de titres. Comme sa modestie égalait son talent, il ne nous a laissé que très-peu de détails sur lui-même. M. Lebrun avait été en contact avec tant de grands hommes, il avait vu passer autour de lui et au-dessus de lui de si grands événements, il avait survécu à tant de choses éclatantes qu'on avait cru devoir être éternelles, qu'il a été pris sans doute de cette pudeur qui porte les âmes d'élite à se rejeter dans l'ombre et le silence à mesure que les événements projettent plus de lumière et font plus de bruit autour d'elles. Peut-être l'évanouissement subit de la splendeur impériale, à laquelle M. Lebrun aurait voulu dévouer son talent et sa vie, n'a-t-il pas peu contribué à ce parti pris de modestie. Qui aurait pu, sans folie, parler de soi quand on ne parlait plus de l'empereur? Les autres hommes semblaient n'avoir plus qu'à baisser la tête, à se recueillir, à chercher où ils pouvaient bien en être et à reprendre leurs obscurs travaux avec d'autant plus de courage qu'il n'y avait plus guère à compter sur l'attention de personne. Un seul homme avait, pour ainsi dire, emporté avec lui toute la curiosité du monde.

Vous savez, messieurs, comment M. Lebrun témoigna, pour la première fois, de son amour

pour l'empereur, amour auquel il est toujours resté fidèle, car il n'a jamais renié son idole, même lorsque les plus illustres ingratitudes invoquaient tant de bonnes raisons.

Le lendemain de la victoire d'Austerlitz, l'empereur était à Schœnbrunn. Il avait auprès de lui le prince de Talleyrand, le prince de Neufchâtel et le comte Daru. Celui-ci prit le *Moniteur* sur la cheminée et se mit à le parcourir. Il fit bientôt un mouvement de surprise.

— Qu'est-ce, Daru? dit l'empereur.

— Voilà, Sire, dans le *Moniteur*, une ode sur la bataille.

— Ah! et de qui?

— De Lebrun, Sire.

— Voyons; lisez.

Le comte Daru commença :

Suspends ici ton vol; d'où viens-tu, Renommée?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée?
Guerre. Et quels ennemis veulent être vaincus?
Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance;
Ils menacent la France.
Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus.

L'ode continuait, elle aussi, son vol, presque toujours aussi haut et aussi large que ce beau début; mais cela n'étonnait personne; l'ode était signée Lebrun. Or, à cette époque, on ne pouvait pas supposer qu'une ode signée Lebrun pût être d'un autre Lebrun que le vrai, le fameux, le seul

Lebrun, celui qui avait été surnommé Lebrun Pindare. Ce qui étonnait un peu, c'était qu'il eût pensé à chanter un pareil sujet. Lebrun Pindare, le poëte révolutionnaire, le chantre du *Vengeur*, se ralliait donc à l'empire? « Qu'on expédie une rente viagère de six mille francs à M. Écouchard Lebrun, » dit l'empereur.

Mais il se trouva que M. Lebrun Pindare était absolument innocent de cette ode, et qu'elle était l'œuvre d'un collégien de vingt ans qui portait le même nom que lui. Quand Napoléon connut la vérité, il fut le premier à rire de la méprise, et il dit : « Eh bien, qu'on laisse la pension de six mille francs au vieux poëte, et qu'on en donne une de douze cents au jeune. »

M. Lebrun avait vingt ans lorsqu'il composa cette ode. Sommes-nous bien sûrs, messieurs, que, sous l'enthousiasme très-légitime et très-sincère du poëte, l'espièglerie du collégien ne se glissait pas un peu ? Celui qui devait écrire plus tard le discours en vers du *Bon Bourgeois de Paris sur les fortifications* ne devait pas, si j'en juge par l'esprit qu'il avait encore à cinquante ans, manquer, à vingt ans, d'une bonne dose de finesse et de malice. Tout en voulant louer le maître guerrier qui venait de battre trois peuples, il n'était pas fâché, peut-être, de battre un peu le maître poëte qui n'avait pas alors de rival en

poésie, tant on était occupé à autre chose. Avoir vingt ans, porter le même nom qu'un poëte renommé, se sentir plus poëte que lui, savoir que ce poëte n'aime pas l'empereur dont on a fait son dieu, désirer, prévoir et apprendre la victoire d'Austerlitz, c'est bien tentant.

On n'accuse, dit-on, les autres que de ce dont on est capable soi-même ; soit ; j'avoue que, moi, je n'aurais pas résisté à la tentation et que je me serais fort diverti, à la pensée que mon ode, imprimée et signée du nom de Lebrun, serait d'abord et tout naturellement attribuée à l'homme connu ; et que, bien applaudie, bien acclamée, et en même temps bien légitime, elle reviendrait à son véritable père, simple collégien qui aurait le droit de dire, en riant sous cape : Ce n'est pas ma faute si je m'appelle aussi Lebrun. L'enfant aurait même pu ajouter : Je ne savais pas qu'il y en avait un autre. Mais l'enfant était incapable de mentir ; il savait qu'il y avait un autre Lebrun. Ce n'est pas quand on a fait une tragédie de *Coriolan* à douze ans, en 1797, qu'on ignore, huit ans après, en 1805, l'existence de Lebrun Pindare.

Le jeune Pierre Lebrun, pour lui donner enfin tout son nom, était au contraire nourri de cette littérature, dont son homonyme était le représentant le plus distingué ; mais il nous faut re-

connaître que le nourrisson de ces muses nouvelles n'avait qu'une idée, c'était de quitter ses nourrices, et qu'il avait bien raison. Loin de moi la pensée, messieurs, de ne pas traiter comme il convient des hommes dont quelques-uns ont eu leur place parmi vous, et qui la méritaient alors; à ce titre seul, ils me seraient sacrés, aujourd'hui surtout ; mais ayant à faire devant vous, et voulant le faire en toute conviction, l'éloge de mon illustre prédécesseur, il me faut bien constater la différence qui existait, à son avantage, entre lui et ses contemporains, comme j'aurai probablement à montrer tout à l'heure celle qui existe entre ses successeurs et lui, puisque M. Pierre Lebrun fut précisément, en littérature, ce qu'on appelle un homme de transition, la fin d'une phase et le commencement d'une autre.

M. Lebrun était né en 1785, en plein règne de Delille à qui il devait rendre hommage plus tard dans une ode qu'il composa justement sur la mort de M. Lebrun Pindare, lequel mourut deux ans après l'anecdote que nous venons de raconter. Après cette ode, le quiproquo ne fut plus possible. On eut la certitude qu'il y avait deux poëtes du nom de Lebrun, dont l'un venait d enterrer définitivement l'autre.

L'empereur, qui avait la très-ambitieuse mais très-noble espérance de reconstituer chez nous

tout ce qui fait la grandeur d'une nation, aurait voulu ressusciter la véritable poésie. Il y avait un intérêt personnel. Cet Achille rêvait d'avoir son Homère de son vivant. Il ne devait l'avoir qu'après sa mort.

Un regard de Louis enfantait des Corneilles,

a dit Delille ; il s'est trompé. Les regards des plus grands rois n'enfantent pas les grands poètes. Tout ce qu'on peut leur demander, c'est de les distinguer, et c'est déjà beaucoup. Les grands poëtes, comme les grands rois, ne naissent que quand Dieu le veut. Ils poussent sans qu'on sache comment, comme les bluets dans les blés, et, quand on fait les moissons humaines que faisait Napoléon, il ne faut pas s'étonner que les bluets tombent avec les épis.

Le 5 mai 1821, l'empereur meurt à Sainte-Hélène. La nouvelle arrive en France. Au milieu du silence universel, silence fait d'étonnement, de souvenirs, de remords peut-être, une voix s'élève tout à coup :

L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière
Soudain vient de descendre et pour jamais a lui ;
Le siècle qui marchait brillant de sa lumière,
Dans la nuit achevant une obscure carrière,
Semble finir, descendre et s'éteindre avec lui.
Un grand homme n'est plus, et pour jamais a lui
L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière.

Cette voix qui s'élève est encore celle de M. Lebrun. L'ode est belle, très-belle, ce qui n'est pas extraordinaire puisqu'on sait maintenant que les grandes pensées viennent du cœur, et elle est courageuse puisqu'il est encore admis qu'il y a du courage à faire son devoir.

En réponse à cette œuvre de talent et à cet acte de courage, il parut un arrêté du ministre d'alors, dont je ne me rappelle plus le nom, qui retirait à M. Lebrun la pension que celui-ci tenait de l'empereur. C'était certainement une heureuse et utile économie et qui dut faire bonne figure dans le budget des recettes de l'année 1821. Eh bien, malgré cela, il me semble que si j'avais été le roi, j'aurais maintenu cette pension; je crois même que je l'aurais doublée en me donnant le plaisir d'écrire de ma propre main : « Doublez la pension de M. Lebrun, qui vient de prouver une fois de plus qu'il est non-seulement un homme de talent, mais un homme de cœur. » J'aurais fait mon devoir de roi comme M. Lebrun avait fait son devoir d'honnête homme, sans compter que j'aurais bien embarrassé le poëte. Je l'aurais peut-être forcé ainsi de rendre lui-même cette pension dont j'avais si grand besoin; c'eût été aussi économique et plus royal. Je ne comprends pas que Louis XVIII n'ait pas eu cette idée si simple.

C'était un homme de beaucoup d'esprit, et, quand il était trop occupé pour en avoir lui-même, n'avait-il pas autour de lui des gens comme M. de Talleyrand par exemple, qui étaient chargés d'en avoir à sa place ? Il y a là quelque chose que nous ne nous expliquons pas. Peut-être que ce jour-là le roi était malade ou que M. de Talleyrand était sorti.

M. Lebrun avait vingt ans quand il composa l'ode d'Austerlitz ; il en avait trente-cinq quand il composa celle de Sainte-Hélène. Dans l'intervalle il avait grandi et il avait commencé la révolution littéraire qu'il méditait. Il l'avait reprise où André Chénier l'avait laissée. Il était par nature de la même famille et par aspiration de la même patrie que le poëte grec. Il l'avait prouvé d'abord dans *Pallas, fils d'Evandre*, emprunté à un épisode de Virgile, mais où se glisse déjà le parfum du génie grec qui accompagnait en vainqueur les ambassadeurs d'Énée ; il l'avait prouvé surtout dans *Ulysse*, tragédie un peu longue et un peu froide pour la scène, mais dont on ne peut s'empêcher, à la lecture, d'applaudir la langue ferme, précise, colorée et déjà révivifiée par le souffle antique, comme un enfant malade qui reprend peu à peu des forces sous l'influence de l'air natal. Si je passe trop rapidement, messieurs, sur les premières œuvres lyriques et dra-

matiques de M. Lebrun, si je ne les analyse pas ici comme elles mériteraient que je le fisse, c'est que j'ai hâte d'arriver aux deux compositions capitales de M. Lebrun, *Marie Stuart* et le *Cid d'Andalousie*, dont la première devait avoir une si grande et si heureuse influence sur la littérature dramatique de ce siècle, et dont la seconde nous amènera à une discussion que je ne puis éviter.

M. Lebrun voulait non-seulement la restauration complète de la poésie lyrique, mais encore celle de la poésie et même de la composition dramatiques. Il fallait, à tout prix, rendre féconde au profit de l'esprit humain la paix à laquelle la France était condamnée. C'est la pensée qui, chez nous, à certaines époques, est chargée de faire prendre patience à l'action. Mais M. Lebrun sentait que notre théâtre avait donné tout ce que l'imitation de l'antiquité pouvait fournir, et que, si l'on n'avait pas positivement assez des Grecs et des Romains, ils étaient, par les dernières imitations, devenus quelquefois si ennuyeux et si ridicules qu'il était temps de découvrir et d'exploiter d'autres peuples, d'autres époques, d'autres passions, d'autres mœurs. Seulement, par modestie d'abord, puis par tradition, car il était encore d'une époque où l'on ne pouvait être original, au théâtre, qu'à la condition d'imiter quelqu'un et de pouvoir dire :

Cette hardiesse que vous me reprochez n'est pas de moi; seulement, dis-je, M. Lebrun n'osait pas commencer une pareille guerre sans des alliances sûres. Les yeux ouverts, l'oreille tendue, il recueillait tous les bruits qui venaient des pays étrangers. Le vent qui soufflait de l'ouest lui apporta les poëmes de Byron, le vent qui soufflait de l'est lui apporta les drames de Schiller. Il signala le premier les fantaisies et les audaces du poëte anglais comme pour acclimater le public français à une nouvelle température, et, sans plus de façon, il s'empara de la *Marie Stuart* du poëte allemand, et il la jeta toute palpitante sur notre scène devant un public qui l'acclama, heureux d'entendre de nouveau le langage de la passion, de la douleur, de la vérité. La bataille était gagnée, grâce à l'alliance étrangère, mais on se défend comme on peut, dans de certains cas, et il fallait bien donner le temps aux jeunes troupes nationales de grandir et de se former. Songez, messieurs, qu'à ce moment Lamartine rêve encore sous le ciel de l'Italie, Casimir Delavigne n'a que vingt-cinq ans, de Vigny vingt, Hugo et Dumas dix-sept, de Musset est au collége, et plusieurs d'entre vous ne sont pas nés. De plus grands et de plus forts se sont emparés de la place plus tard! Mais il ne faut pas oublier que M. Lebrun a été le premier pionnier

patient et résolu qui, sous le feu de l'ennemi, taille, aux flancs du roc, la route sur laquelle les conquérants passent ensuite au galop, mais sans laquelle ils ne passeraient peut-être pas.

Vous le saviez bien, messieurs, quand vous avez admis M. Lebrun parmi vous en 1828, et, le soir même de cette élection, le public du Théâtre-Français applaudissait frénétiquement ces deux vers de la *Princesse Aurélie* de Casimir Delavigne :

Ah ! votre Académie a fait un fort bon choix,
Le public avec vous a nommé cette fois !

Aujourd'hui, messieurs, cela paraît tout simple d'avoir écrit *Marie Stuart*, surtout avec le secours de Schiller, mais le secours même du poëte étranger constituait alors un danger de plus.

Voltaire, qui n'avait pu s'empêcher d'admirer Shakespeare au commencement, n'avait pas tardé à regretter son admiration. Les poëtes comme Shakespeare ne sont pas de ces lions qu'on apprivoise, qu'on pare de maximes philosophiques, et qu'on fait sauter gracieusement dans les cerceaux des tragédies de circonstance. Le roi du désert avait rugi de telle façon, quand il s'était vu dans la compagnie de *Sophonisbe* et de *l'Orphelin de la Chine*, que le dompteur avait jugé plus prudent de le faire rentrer dans sa cage, et de le renvoyer aux brouillards des Trois-

Royaumes en l'appelant barbare. Il fut convenu pendant longtemps que Voltaire avait eu raison. Je n'accuse pas Voltaire de parti pris. Il était sincère, et je trouve tout naturel que l'auteur de la *Pucelle* n'ait pas très-bien compris *Juliette*, *Ophélie* et *Desdémone*.

L'honnête et conciliant Ducis avait essayé plus tard de réhabiliter le poëte anglais et de le faire accepter des âmes sensibles ; mais il y a une façon d'excuser les gens qui leur fait encore plus de tort que ce qu'on leur reproche, et il y a certains acquittements plus humiliants que les accusations.

Nous sommes ici pour rendre justice à un homme d'une valeur réelle, incontestable ; cependant, cette valeur, les générations nouvelles seraient toutes disposées à la traiter légèrement, si on ne leur rappelait pas bien les conditions particulières des temps où elle a commencé à se faire jour. Je ne saurais donc mieux louer M. Lebrun qu'en rappelant les difficultés qu'il eut à vaincre, difficultés d'autant plus irritantes, qu'elles naissaient de la mauvaise foi quand elles ne naissaient pas du mauvais goût. Savez-vous, vous le savez mieux que moi, messieurs, où en était la tragédie, car, grâce à Dieu, la comédie avait déjà retrouvé un nouveau guide bien franc et bien français, Beaumarchais ? Savez-vous

que, non-seulement les sentiments et les passions étaient dénaturés, mais que les mots n'avaient plus leur sens véritable ? La France avait eu beau subir les réalités les plus poignantes, depuis l'échafaud de 93 jusqu'aux désastres de 1815 ; elle avait eu beau assister à des drames terribles, bien autrement sauvages, bien autrement réels que ceux de Shakespeare, elle continuait de refuser à l'art le droit de lui dire la vérité et d'appeler les choses par leur nom. Un cheval s'appelait un coursier, un mouchoir s'appelait un tissu. Oui, messieurs, à cette époque, le style noble ne permettait pas autre chose, et ce tissu, on ne le brodait pas, on l'embellissait. Cela ne signifiait rien du tout, mais c'était ainsi qu'il fallait s'exprimer ; et M. Lebrun ayant eu l'irrévérence de faire dire par Marie Stuart, au moment de sa mort, à sa suivante :

> Prends ce don, ce mouchoir, ce gage de tendresse,
> Que pour toi, de ses mains, a brodé ta maîtresse ;

il y eut de tels murmures dans la salle, qu'il dut modifier ces deux vers et les remplacer par ceux-ci :

> Prends ce don, ce *tissu*, ce gage de tendresse,
> Qu'a pour toi, de ses mains, *embelli* ta maîtresse.

Cette concession faite, on consentit à s'émouvoir, et toutes les femmes, pour essuyer les lar-

mes que Marie Stuart leur faisait répandre, tirèrent *leurs tissus* de leurs poches.

Voilà où l'on en était.

Quant à Schiller, il est fort mal traité par les critiques du temps, les critiques français bien entendu. Il en est peu qui soient dans le juste et dans le vrai. M. de Jouy, l'auteur de *Sylla*, le seul par conséquent qui eût conservé le droit de parler de la tragédie avec autorité, est aussi le seul qui parle, comme il convient, du poëte allemand. Cependant, comme il faut rendre à César ce qui appartient à César, même lorsqu'il est du pays de Schiller, j'oserai dire que Schiller est resté supérieur à M. Lebrun, non-seulement dans la conception, puisqu'il a conçu tout seul son drame, mais dans le développement des caractères. Il a moins atténué les fautes nombreuses et de toutes sortes de Marie Stuart; il a donné au dévouement de Mortimer un mobile plus humain; il l'a fait passionnément et brutalement épris de cette femme que la nature semblait avoir condamnée à inspirer l'amour, et que cette fatalité, si nous en croyons Brantôme, a poursuivie et souillée au delà même de la mort; il a enfin poussé jusqu'à l'extrême le caractère odieux de Leicester; il n'a pas permis, comme M. Lebrun, qu'il tombât en scène sous le poids de ses remords; il l'a fait survivre à son infamie

et se sauver comme un voleur devant le cri de cette femme qui l'avait aimé et dont il livrait la vie pour sauver la sienne. M. Lebrun n'a jamais pu admettre tant de scélératesse. Ce n'est pas seulement une concession qu'il a cru devoir faire au goût français, c'est un hommage qu'il a voulu rendre à l'humanité. Il a donc presque entièrement dépouillé la reine de son passé qui la compromettait trop ; il a peint l'ami tout à fait chevaleresque et désintéressé, et il a montré l'amant plus indécis que lâche, plus faible que traître.

Le poëte allemand avait beau, par lui-même, être un des hommes les plus honnêtes qui aient existé, il savait mieux que son imitateur jusqu'où peut aller la bassesse humaine. C'est par ces affirmations implacables que les poëtes dramatiques se constituent maîtres. Ils risquent davantage, mais ils touchent plus haut.

Le succès fut éclatant, unanime, mérité, mais ce succès ne pouvait satisfaire complétement M. Lebrun. Il fallait en rendre une trop grande part à un étranger. Ce n'était pas seulement dans son amour-propre que pouvait souffrir notre compatriote, c'était dans son idéal. Ne devait-il pas plus tard, en recevant ici un de nos plus illustres confrères, dire très-judicieusement à propos de la collaboration : « Si quelque

scène, quelque caractère, quelque trait heureux excite ma sympathie, lorsque je trouve devant moi deux auteurs, je ne sais à qui m'adresser, je m'embarrasse, et je dis : « Lequel des deux ? » C'est bien parler, et je partage complétement cette opinion ; mais celui qui jugeait si sévèrement la collaboration en 1858, que devait-il donc penser de l'imitation en 1820? Pour M. Lebrun, il n'y a même pas eu collaboration, l'œuvre existait déjà, et, il faut le reconnaître, le plus difficile était fait. Il n'y avait pas à discuter avec un collaborateur, il y avait à prendre, à accepter l'idée d'un maître. Il fallait, sauf quelques modifications qui étaient, selon moi, messieurs, des amoindrissements, il fallait se subordonner complétement, et, le succès venu, il n'y avait pas à se dire : Lequel des deux? C'était l'autre. Si je connais le cœur des hommes en général et celui des auteurs dramatiques en particulier, cette pensée devait tourmenter M. Lebrun ; et, après ce demi-triomphe, il dut n'avoir qu'une ambition : en mériter un complet, par un autre ouvrage dramatique qui fût bien à lui ; donner à la France une œuvre originale qui le dégageât, sinon de sa gratitude envers l'étranger, du moins de sa dépendance..

C'est certainement pour obéir à ce noble désir que, le surlendemain même de la première

représentation de *Marie Stuart*, M. Lebrun quitta la France. Il voulait, la tête encore bouillante, le cœur encore vibrant, visiter la Grèce et demander à cette vieille terre classique l'inspiration nouvelle dont il avait besoin. Qu'allait-elle lui dire, cette chère vaincue, cette grande désespérée, celle qu'il devait appeler lui-même :

> La Niobé qui s'est lassée
> D'appeler en vain ses enfants,

et qu'il avait entendue cependant, comme, au delà de l'Océan, Byron devait l'entendre aussi ? Qu'avait-elle besoin de se plaindre? Les enfants ne devinent-ils pas quand leur mère souffre ? Les grandes âmes n'ont-elles pas leur langage muet ? Et n'est-il pas touchant de voir ces deux poëtes qui, sans se connaître et sans se rien dire, partent, l'un pour aller consoler, l'autre pour aller défendre la divine mère ?

Il faut le reconnaître, M. Lebrun avait le don de pressentir. Il lui sembla qu'il y avait quelque chose dans l'air ; il n'avait que le temps d'arriver s'il voulait assister à quelque grand événement : un dernier martyre ou une première résurrection. Il était décidément le chantre des aurores. Ce fut un réveil qu'il eut à chanter, et il rapporta en France ce poëme charmant, modestement intitulé : *Voyage en Grèce*, et qui palpitait de

toutes les émotions par lesquelles passait ce malheureux pays. Il était allé, il le croyait et il l'a dit, pour rêver et s'instruire sur des ruines avec des poëtes et des héros morts; il entonna l'hymne de la délivrance avec de jeunes héros dont il fut le premier poëte. Par une heureuse fortune, le bateau sur lequel il s'était embarqué, *le Thémistocle*, devait, un an après, sous la conduite de son capitaine, le glorieux Tombazis, appeler le premier à l'indépendance les îles de l'Archipel. Rien de plus émouvant que la chanson de *Rhigas*, la *Marseillaise grecque*, entonnée à pleine voix par les matelots tant qu'il sont en mer, c'est-à-dire entre l'immensité et l'infini, ces éternels, ces discrets confidents des douleurs et des espérances humaines; puis, à mesure qu'on approche de la terre, les voix s'éteignent; les regards se voilent; le silence se fait; le secret commence; et le sultan se figure une fois de plus que ceux qui viennent d'aborder sont toujours des esclaves.

Il y a de beaux vers, il y en a beaucoup que nous voudrions citer dans ce poëme un peu trop oublié aujourd'hui; mais, si le monde n'oubliait pas, il n'aurait plus qu'à finir, car je crois vraiment que tout a été dit.

Après s'être retrempé aux grandes sources, M. Lebrun revint en France, plus sûr de lui et

préparé à son grand combat. Ce grand combat, ce devait être une nouvelle œuvre dramatique : le *Cid d'Andalousie*, et ce fut un combat véritable. Hélas! la victoire resta à l'ennemi.

La pièce ne fut représentée que quatre fois, malgré les efforts réunis de Talma et de mademoiselle Mars, malgré le talent de l'auteur, car il y a des parties de premier ordre dans cette pièce. En tête de ce drame, qu'il n'a fait imprimer que très longtemps après la première représentation, M. Lebrun a publié une préface où il recherche les causes de son insuccès; il croit les trouver dans les sévérités de la censure, dans le mauvais vouloir de quelques comédiens, dans le parti pris des défenseurs de l'école classique désireux de prendre leur revanche de la victoire de *Marie Stuart*. M. Lebrun en appelle à la postérité. Nous qui sommes déjà pour lui la postérité, et la plus respectueuse et la plus sympathique qu'il puisse avoir, nous croyons que cet insuccès ne tient pas absolument aux raisons que donne le poëte. Elles y furent bien pour quelque chose, mais ce ne sont là, en somme, que les difficultés inséparables du métier même, et nous avons tous plus ou moins à les combattre. L'insuccès du *Cid d'Andalousie* tient, selon moi, messieurs, à ce que, dans cette pièce, M. Lebrun a eu l'audace d'attaquer le dogme

fondamental du théâtre qui exige..... Mais auparavant, Messieurs, permettez-moi de revenir un peu, — beaucoup en arrière, et de remonter jusqu'à l'autre *Cid*, celui de Corneille.

Vous vous rappelez, Messieurs, qu'il y a deux cent trente-neuf ans, en 1636, un an après que le cardinal de Richelieu eut fondé cette Académie, vous vous êtes trouvés dans une situation assez délicate. Voici le fait :

Un jeune poëte rouennais, nommé Pierre Corneille, déjà connu par des œuvres distinguées, venait tout à coup de se révéler poëte dramatique de premier ordre par une comédie héroïque intitulée : *le Cid*. Dès le lendemain de ce succès, l'œuvre de cet heureux jeune homme était devenue la comparaison par excellence. Quand une chose était exceptionnellement belle, on disait : beau comme le *Cid*. Pour se faire une idée de ce triomphe, il n'y a qu'à compter, si l'on peut, les ennemis qu'il ameuta contre le triomphateur. Le plus grand et le plus redoutable fut le cardinal de Richelieu lui-même ; le plus hargneux et le plus perfide fut Scudéri : et le second, à l'instigation du premier, dit-on, publia contre l'auteur et contre la pièce un mémoire des plus acerbes et des plus injustes. Cette diatribe vous était adressée, Messieurs, et elle vous enjoignait, pour ainsi dire, d'avoir à donner votre opinion

sur l'œuvre nouvelle. Vos statuts vous interdisaient d'intervenir dans un débat de ce genre sans la permission ou l'ordre du cardinal et sans le consentement des deux parties. M. de Scudéri vous sommait, le cardinal vous permit, Corneille accepta.

L'embarras était grand. Vous deviez tout à votre fondateur auquel vous désiriez fort ne pas déplaire, ne fût-ce que par reconnaissance, et vous saviez qu'il tenait, pour des causes que l'on ne connaît pas encore très bien aujourd'hui, à ce que l'œuvre fût vivement blâmée par qui avait autorité pour le faire ; peut-être même, on l'a dit du moins, voulait-il arriver à l'interdire. D'un autre côté, vous ne pouviez pas, vous ne vouliez pas, par un jugement partial, fermer peut-être à tout jamais la carrière à celui dont le coup d'essai était un coup de maître, et qui s'en remettait à votre justice et à votre bonne foi. Vous n'aviez pas alors toute l'indépendance que vous ont acquise plus de deux siècles d'existence et de dignité. Vous fîtes ce qu'on a fait tant de fois depuis lors, vous nommâtes une commission, laquelle, après cinq mois de travail, chargea M. Chapelain de rédiger votre réponse. Il s'en tira avec autant de franchise que d'habileté, si bien qu'il ne satisfit, mais qu'il n'irrita complétement ni le cardinal, ni l'auteur, ni l'opi-

nion. Ce qu'on appelle aujourd'hui le langage académique, l'art si difficile de dire la vérité avec toute la sincérité, toute la courtoisie, et toute la finesse possibles, le langage académique est, on peut le dire, fondé chez vous de ce jour-là. On essaya bien pendant quelque temps de faire croire que vous aviez sacrifié la cause de l'art, que vous aviez penché plutôt vers ceux qui insultaient le *Cid* que vers l'auteur ; mais, comme l'auteur finit par être des vôtres, comme vous n'avez pas cessé, depuis lors, de l'honorer et de le glorifier, comme il dédia le *Cid* à la nièce du cardinal, qu'il dédia *Horace* au cardinal lui-même, qu'il épousa par sa protection la femme qu'il aimait et qu'il continua à recevoir de lui une pension, il ne resta pour ainsi dire rien de ce conflit, si ce n'est le mystère de la persécution que Corneille avait eu à subir de la part du ministre de Louis XIII. Pourquoi cette persécution?

Le bruit se répandit, et il est encore accrédité, que le cardinal, qui avait la prétention d'être un auteur tragique dans ses moments de loisir (que pouvaient être les moments de loisir du cardinal de Richelieu?), et qui suppléait au temps et au génie dramatique qui lui manquaient en faisant faire ses tragédies par de jeunes auteurs, en voulait fort à Corneille qui, après

avoir travaillé pour Son Éminence, avait mieux aimé la quitter et travailler pour lui-même. Cette persécution n'aurait donc été qu'une jalousie de confrère !

Croyez-vous cela, Messieurs ? Un confrère jaloux, muni du pouvoir que possédait le cardinal de Richelieu, se serait-il calmé si facilement et si vite ? Ne se fût-il pas, au contraire, acharné contre le poëte en voyant que d'autres chefs-d'œuvre succédaient au premier ? Je sais qu'on a l'habitude en France, et un peu partout, de prêter aux grands hommes des petitesses de ce genre qui les font momentanément descendre au niveau de ceux qui les jugent et qui les envient. On appelle cela les contrastes de la nature humaine. Eh bien, moi, Messieurs, je ne crois pas un mot de cette légende ; je suis convaincu que le cardinal obéissait à une pensée d'un tout autre ordre.

Il y avait dans le *Cid*, pour Richelieu, une faute capitale, qui heurtait les idées, qui contrariait les projets de ce grand homme d'État, lequel entreprenait, au milieu des plus grands obstacles, de constituer non-seulement la monarchie, mais l'unité française, et, comme tous les grands politiques, voulait que toutes les forces vitales de son pays concourussent à l'accomplissement de son œuvre. Ainsi il venait de créer

cette Imprimerie royale dont, par parenthèse, M. Lebrun devait être un jour un des plus habiles directeurs ; il venait de fonder l'Académie française, non pas pour y être admis, comme on l'a prétendu encore, mais pour fixer aussi l'unité de notre langue que son génie prévoyait sans doute devoir être plus tard la langue diplomatique du monde, et peut-être la langue universelle, pour la dégager du latin qui la tenait encore en tutelle et pour donner à notre littérature naissante les moyens, l'énergie et le droit de lutter contre la littérature italienne qui la dominait toujours ; il n'avait enfin qu'un but, qu'un rêve où il épuisait ses forces sans y épuiser son génie, c'était de fonder, en toutes choses, la suprématie de la France, et il y employait jusqu'à la hache quand l'épée ne suffisait pas.

Lorsque le *Cid* parut, Richelieu se débattait justement dans les mille difficultés que lui créaient la noblesse, la maison d'Autriche, les derniers efforts de la Ligue, les progrès de la Réforme. Je ne vois pas de place dans cet esprit pour les mesquines jalousies de l'auteur dramatique ; d'ailleurs je n'aime pas à abaisser ce qui est en haut, et je me figure qu'entre le politique et le poëte, les choses se sont passées tout autrement que la légende ne le raconte. Si, après les violentes protestations de Richelieu contre le

*Cid,* Corneille et Richelieu se sont réconciliés, si Richelieu a accepté des dédicaces, et si Corneille a accepté des pensions, ce n'est pas parce que l'un a fait des menaces et parce que l'autre a fait des excuses, c'est tout simplement parce que ces deux hommes ont dû s'expliquer loyalement, franchement, comme deux hommes de génie qu'ils étaient. Ma conviction est que le grand cardinal, comme on l'appelle encore aujourd'hui, a fait venir celui qu'on appellera toujours le grand Corneille et qu'il lui a dit :

» Prends un siège, Corneille, et écoute-moi. Tu es tout à la joie de ton triomphe ; tu n'entends que le bruit des bravos, et tu ne t'expliques pas pourquoi je ne joins pas mes applaudissements à ceux de toute la ville ; tu ne comprends pas pourquoi même je proteste contre ton succès. Je vais te le dire.

» Quoi ! c'est au moment où j'essaye de refouler et d'exterminer l'Espagnol qui harcèle la France de tous les côtés ; qui, vaincu au midi, reparaît à l'est, qui, vaincu à l'est, menace au nord ; c'est quand j'ai à combattre, à Paris même, les révoltes et les conspirations que l'Espagnol me suscite ; c'est quand une reine espagnole, encore jeune et toujours coquette, correspond secrètement avec son frère le roi d'Espagne et prête les mains à toutes les conspi-

rations qu'une cour légère et ignorante trame contre moi, sans se douter du mal qu'elle fait à la France ; c'est en un pareil moment que tu viens exalter sur la scène française la littérature et l'héroïsme espagnols ? Tu ne vois donc pas que tu conspires, toi aussi, que tu gênes mes desseins, et que, plus tu as de talent, plus je dois te combattre, si tu persévères dans cette voie dangereuse ? Encore deux ou trois succès du genre et de la qualité de celui-ci, et, en excitant à faux cette imagination française si facile à entraîner, tu retardes mon œuvre, qui est plus importante que la tienne, et je n'ai plus que quelques années pour l'accomplir. Tu ne joues que sur des sentiments, poëte ; moi, qui ai charge d'État, je joue sur des faits ; tu n'as qu'un public à émouvoir, moi j'ai des peuples à remuer, et voilà pourquoi je ne peux pas permettre, ayant besoin de héros véritables, qu'on s'habitue à prendre pour modèles en France et qu'on acclame tous les soirs des héros qui sont non-seulement nos ennemis, mais qui sont encore des héros de romans ; car ton Rodrigue n'est pas un héros chevaleresque, ce n'est qu'un paladin sentimental ; ta Chimène n'est pas une âme vaillante, ce n'est qu'une imagination malade (c'est Richelieu qui parle, Messieurs) ! Regarde-le en face, ton *Cid :* au point de vue dramatique, oui, c'est un chef-

d'œuvre ; au point de vue moral et social, c'est une monstruosité !

» Quelle société voudrais-tu que je fondasse avec des filles qui épouseraient le meurtrier de leur père, avec des chefs d'armée qui renonceraient à la gloire, qui déserteraient la vie, qui sacrifieraient la patrie si leur maîtresse ne les aimait pas, et qui ne reprendraient leur valeur que lorsqu'elle leur dirait qu'elle les aime? Ainsi, d'un côté, immolation de la famille, de l'autre, immolation de la patrie à la passion égoïste, passagère et purement terrestre. Peux-tu croire qu'il en doit être ainsi? Vas-tu vraiment soutenir que le courage d'un grand capitaine et la destinée d'un grand pays dépendent du plus ou moins d'amour qu'une jeune fille éprouve, et te représentes-tu Alexandre ou César subordonnant, l'un la conquête de l'Inde, l'autre la conquête des Gaules, au caprice de leur fiancée? Est-ce parce que tu es jeune et tout épris d'une jeune fille que son père te refuse que tu penses ainsi? C'est possible; alors envoie-moi le père de celle que tu aimes, je lui dirai de te donner sa fille et je te ferai une pension pour que tu puisses travailler librement. Que tout ce que je t'ai dit reste entre nous deux; et maintenant, va, poëte, sois aimé, sois heureux, et fais-moi des héros que l'on puisse imiter. »

Et alors Corneille a composé *Horace*, c'est-à-dire l'antithèse du *Cid*, *Horace* où, cette fois, la Chimène qui préfère son amant à sa patrie est immolée de la main même de son frère ; et il a dédié sa tragédie à Richelieu, pour la grande joie que celui-ci lui avait faite et pour le haut conseil qu'il lui avait donné. Tout ce qui s'est passé entre le poëte et l'homme d'État me semble écrit en gros caractères, pour qui sait lire ce qui n'est pas imprimé, entre les lignes de cette dédicace. Peut-être, cependant, est-ce là une hypothèse d'auteur dramatique ; mais je la préfère, je l'avoue, à la légende qui accuse Richelieu d'une vilenie et Corneille d'une bassesse. Il me plaît de voir toujours grands et celui qui a créé le théâtre auquel j'appartiens et celui qui a fondé l'Académie à laquelle vous appartenez.

Mais Corneille est Corneille, Messieurs, il est seul ; on ne le compare pas, on le sépare. L'action civilisatrice que Richelieu lui demandait, qu'il espérait obtenir par le théâtre, qu'il croyait avec raison le théâtre capable d'exercer, va s'amoindrissant toujours après Corneille. Après lui, en effet, on en revient bien vite aux proportions du plus jeune et du plus faible de ses chefs-d'œuvre, à la poétique de ce *Cid* que Richelieu trouvait indigne de son temps, et que l'auteur,

de son côté, déclarait n'avoir écrit que pour divertir le public. Racine lui-même n'obtient pas cette épithète de *grand* définitivement unie au nom de Corneille ; il n'obtient que celle de tendre, ce qui n'est pas assez, surtout depuis *Athalie*. Après Corneille enfin, le grand héroïsme cède de nouveau la place à l'amour qui redevient et reste l'unique cause et l'unique fin dans les conceptions dramatiques. La poétique du *Cid* reprend force de loi, et tout notre code pourrait se résumer dans ce vers si connu :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

En effet, tous les combats que nos héros livrent dans nos œuvres ont pour cause et doivent avoir pour récompense la possession d'une Chimène. Quand ils l'obtiennent, ils l'épousent et ils sont heureux : c'est la comédie ; quand ils ne l'obtiennent pas, ils sont désespérés et ils en meurent : c'est la tragédie ou le drame. Il ne sera pas un véritable amant, par conséquent un véritable héros de théâtre, celui que nous n'aurons pas montré prêt à immoler sa fortune, sa gloire, sa vie, son honneur à la femme qu'il veut conquérir. Elle ne sera pas non plus une véritable amante, celle qui ne sera pas prête, comme Chimène, à pardonner jusqu'au meurtre de son père au Rodrigue qu'elle aime. A nous entendre

c'est la femme qui mène le monde. Là où l'historien n'a pas pu comprendre, là où le philosophe n'a pas pu expliquer, nous arrivons avec la femme et nous éclaircissons tout. Quand Rodrigue combat, c'est pour Chimène ; quand Oreste assassine, c'est pour Hermione ; quand Arnolphe s'arrache les cheveux, c'est pour Agnès ; quand Alceste s'exile, c'est pour Célimène ; quand Figaro pleure, c'est pour Suzon. Le théâtre devient le temple où l'on glorifie la femme ; c'est là que nous l'adorons, que nous la plaignons, que nous l'excusons ; c'est là qu'elle vient se venger de l'homme et s'entendre dire que, malgré les lois que les hommes ont faites et qui la déclarent esclave, elle est reine et maîtresse de son tyran. Le théâtre lui fait son apothéose terrestre. Tout par elle ! Tout pour elle !

Oui, Messieurs, voilà notre infériorité dans la manifestation de la pensée. Nous sommes soumis à une seule cause : l'amour. Entre le public du théâtre et nous, chaque fois que nous entrons en rapport ensemble, il est tacitement convenu que c'est de l'amour que nous allons parler. La lutte ou l'alliance de l'homme et de la femme, tout le bien et tout le mal qui peuvent en résulter, la vie ou la mort donnée par l'amour, voilà notre thème, toujours le même, et voilà pourquoi quelques hommes sérieux croient que nous ne le

sommes pas. Mais si nous n'avons pas pour nous tous les hommes sérieux, nous avons un allié naturel, bien puissant aussi, c'est la femme. Du moment que nous nous intéressons tant à elle, c'est bien le moins qu'elle s'intéresse à nos conceptions, elle qui a pour objet unique dans la vie l'amour. Fille, amante, épouse, mère, elle n'a qu'un instinct, qu'une pensée, qu'une action, qu'une gloire, aimer. Son esprit est donc toujours prêt pour qui l'entretient de l'éternel besoin de son cœur. Voilà pourquoi elle est affamée de littérature et surtout de théâtre; voilà pourquoi, quand nous avons conquis la femme, nous sommes sûrs du succès; voilà pourquoi enfin Corneille avait raison, comme auteur dramatique, quand il écrivait le *Cid;* pourquoi Richelieu avait raison, comme homme d'État, quand il le combattait; et enfin pourquoi M. Lebrun avait tort quand il ne faisait pas, comme Corneille, son héroïne de théâtre sacrifiant tout à l'amour.

Eh bien, Messieurs, et c'est là que j'en voulais venir après cette longue digression qui rentre, du reste, dans la tradition de l'Académie, puisqu'elle vous entretient un moment de votre fondateur; eh bien, Messieurs, quand M. Lebrun a composé le *Cid d'Andalousie*, il a été de l'avis de Richelieu. Il avait été certainement frappé du défaut, défaut si séduisant, du premier chef-

d'œuvre de Corneille, et il aspirait, en traitant un sujet identique, à montrer ce que Chimène aurait dû faire selon la nature et selon la morale. Il voulait élargir le cercle qui nous enferme. L'audace était grande, la tentative était noble ; il a échoué. Il a eu beau s'autoriser du drame de Lope de Vega, l'*Etoile de Séville*, il a eu beau avoir pour lui la vérité, la morale, le bon sens, l'honneur, car il faut espérer qu'il n'y a pas dans le monde une honnête femme capable d'épouser le meurtrier de son père, n'importe, le public a été contre l'auteur hérétique, je dirai presque sacrilège, qui osait attaquer le dogme accepté et reconnu au théâtre de l'amour quand même. Il y a des légendes qu'il ne faut pas discuter, surtout chez nous ; elles sont plus fortes que la raison et la vérité, parce qu'elles reposent sur le sentiment et l'imagination. Bref, ou il ne faut pas faire le *Cid*, ce qui est très facile, ou il faut le faire comme Corneille l'a fait.

L'insuccès du *Cid d'Andalousie* fut non-seulement la cause du découragement qui amena M. Lebrun à renoncer à la scène, mais il jeta son esprit dans le doute sur le but même du théâtre. Je trouve la preuve de ce doute dans un paragraphe de la préface dont j'ai parlé plus haut. Voici ce que dit M. Lebrun : « Ici se présenterait, si cette préface ne s'était déjà trop prolongée,

une question souvent agitée et qui n'est pas encore complétement résolue, bien que le bruit de la lutte ait cessé : la question de l'art moderne, de l'art français, des formes qui conviennent à notre théâtre, de l'extension qu'il peut admettre, des limites qu'il doit s'imposer pour satisfaire, en même temps que les exigences nouvelles, notre goût si différent de celui des autres pays ; car il y a un goût français, un goût d'ordre, de règles, de limites, de lois, même au milieu de la plus grande liberté. Cette question me conduirait loin ; il y aurait trop à dire. »

Voulez-vous me permettre, Messieurs, en courant le risque que M. Lebrun n'a pas osé courir, celui d'être trop long, voulez-vous me permettre de reprendre la question où il l'a laissée et de vous dire ce que j'en pense ? Ne vous semble-t-il pas, puisque j'ai l'honneur de succéder à M. Lebrun, que cette discussion fait partie de l'héritage qu'il m'a légué, et qu'il y a là, pour moi, comme un devoir à remplir, d'autant plus que, dans une autre circonstance, dans une séance académique, M. Lebrun est revenu sur cette question, et qu'alors il semble avoir posé ses conclusions, en condamnant ici certaines tentatives, certaines audaces nouvelles ? En recevant et en complimentant, avec raison, l'auteur du *Mariage d'Olympe* sur ce drame, M. Lebrun disait :

« Depuis un certain nombre d'années, il s'est répandu sur les théâtres, en faveur de certaines personnes bannies du monde, un goût de réhabilitation que je puis aussi peu comprendre que partager. La mode est venue partout d'offrir à l'intérêt du public des femmes tombées et souillées que la passion épure et relève. La passion autrefois était humiliée et repentante, elle est aujourd'hui glorifiée dans ses plus vifs excès. Elle tendait à se faire excuser ; elle porte le front haut, elle défie, elle est insolente : c'est à l'honnêteté à baisser les yeux. On place ces femmes sur le piédestal, et l'on dit à nos femmes et à nos filles : Regardez, elles sont meilleures que vous. »

Je n'avais pas le plaisir, Messieurs, d'assister à la séance où ces paroles ont été prononcées, mais je suis certain qu'elles ont été accueillies par des applaudissements unanimes. Des paroles qui défendent la morale sont toujours et très justement applaudies par des auditeurs comme ceux qui nous entourent. Mais, puisque, dans cette même enceinte où, le 28 janvier 1858, vous parlait M. Lebrun, j'ai l'honneur aujourd'hui, Messieurs, de parler devant vous (ce n'est peut-être pas ce jour-là qu'on eût pu le prévoir) ; puisque vous avez eu la bonté, — quelques-uns diront demain l'imprudence, — d'ouvrir votre

porte à un des hommes dont les œuvres ont été ici même, et sont encore en quelques endroits, accusées d'immoralité ; puisque cet homme a une occasion solennelle, unique dans la vie d'un écrivain, de défendre ses idées devant vous, c'est-à-dire devant le tribunal le plus éclairé et le plus compétent du monde, permettez-lui de répondre à cette accusation d'immoralité littéraire qui pèse sur lui et sur grand nombre de ses confrères, et, pour commencer, de prendre à partie cette fameuse phrase qui nous poursuit partout : Pourquoi conviez-vous nos femmes et nos filles à de pareils spectacles ?

D'abord, Messieurs, nous ne convions personne à venir entendre nos comédies ou nos drames. Nous écrivons des drames ou des comédies, nous les faisons représenter, quand les directeurs le veulent bien ; y vient qui veut. On n'y est pas forcé, malheureusement. Quant aux femmes, nous n'avons pas besoin de les inviter à venir au théâtre, elles y viennent bien toutes seules, et elles ont raison, puisque c'est là qu'on s'occupe le plus d'elles. Les jeunes filles, c'est autre chose ; nous ne les convions jamais. Il n'y a pas de contrat possible entre nous et ces âmes délicates qui n'ont d'exemples et de leçons à recevoir que de leur famille ou de leur religion. Nous n'avons pas plus à savoir qu'il y a des jeunes

filles qu'elles n'ont à savoir qu'il y a des auteurs dramatiques. Ni l'innocente Agnès qui cache Horace dans sa chambre, après l'avoir vu de son balcon, ni la rusée Rosine qui correspond avec Lindor, après l'avoir aperçu de sa fenêtre, ni la tendre Juliette qui donne rendez-vous à Roméo, l'ennemi de sa famille, le jour où elle le rencontre pour la première fois, ni l'ardente Desdémone qui abandonne la maison paternelle pour suivre le nègre Othello, ne sont modèles à proposer aux jeunes filles, ni même tableaux à leur faire voir. Il serait malheureux cependant que nous n'eussions ni Agnès, ni Rosine, ni Juliette, ni Desdémone, parce qu'il y a des parents qui veulent absolument conduire leurs filles au spectacle. En un mot, Messieurs, et c'est un homme de théâtre qui vous parle, il ne faut jamais nous amener les jeunes filles. Et savez-vous pourquoi je m'exprime si nettement? Parce que je respecte tout ce qui est respectable. Je respecte trop les jeunes filles pour les convier à tout ce que j'ai à dire, et j'estime trop mon art pour le réduire à ce qu'elles peuvent entendre.

Ceci posé, M. Lebrun avait-il raison de repousser la discussion sur les limites du théâtre, en craignant qu'elle ne l'entraînât trop loin? Non; car il eût pu conclure en ces quelques

mots : « Notre art n'a pas de limites. » En effet, ces limites étant reculées par chaque mouvement nouveau que font les sociétés, il est impossible de les placer ici ou là. Un art qui, pour nous en tenir à la France et au passé, peut inscrire à ses quatre points cardinaux : *Polyeucte*, *Tartuffe*, *Phèdre* et *le Mariage de Figaro*, un tel art embrasse l'humanité tout entière. Tout ce qui est du cœur humain est à nous. La vérité, voilà notre devoir ; la bien dire, voilà notre art ; l'imposer, voilà notre but.

Nous sommes astreints et restreints à un seul principe : l'amour, cela est vrai ; mais, comme ce principe est celui de la vie même, il nous permet tous les développements imaginables. Tout ce qui résulte de la vie, les passions, les vices, les caractères, les questions morales et sociales en un mot, peuvent facilement tourner autour ; et, plus nous sommes dans la fiction, plus nous avons le droit de pousser jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à ses dernières fatalités, les réalités de notre monde imaginaire. Je m'étonne donc que M. Lebrun, qui avait été audacieux à son heure et dans la mesure de ses forces, et qui connaissait cette loi fondamentale du théâtre, puisqu'il était un des adorateurs de l'antiquité, laquelle ne s'en écartait jamais, je m'étonne que M. Lebrun ait voulu refuser la scène à certains

personnages et à certaines mœurs qui ont eu et qui auront encore, et, de plus en plus, tant d'action sur notre monde moderne. Je crois aussi qu'il n'avait ni bien vu, ni bien lu ces œuvres nouvelles. Peut-être s'en flait-il un peu aux récits qu'on lui en faisait. Ses nombreux travaux, son âge déjà avancé, ne lui laissaient peut-être plus ni le temps ni le goût de l'examen personnel. Pour moi, qui étais jeune alors et fort au courant de la littérature dramatique contemporaine, je n'ai pas vu une seule pièce où les personnes dont il est question dans le paragraphe que j'ai cité fussent placées sur un piédestal et déclarées meilleures que les honnêtes femmes. La morale absolue domine le théâtre comme elle domine toutes les assemblées. Notre public, en apparence si frivole et si léger, a une pudeur collective, impitoyable, je dirai plus, involontaire, qui se révolte au moindre attentat. Il est d'une sensibilité, d'une susceptibilité qui va quelquefois jusqu'à la pruderie, et il n'eût jamais souffert et il ne souffrira jamais une comparaison entre le mal et le bien, à l'avantage du mal.

Nous n'avons donc d'autres bases pour la construction de notre œuvre, que la vérité et la morale adaptées nécessairement aux formes particulières que le théâtre commande. Dès que nous nous écartons de la vérité, le public devient dis-

trait ; dès que nous nous écartons de la morale, il devient hostile. Il ne nous permet certains excès dans la passion, les caractères et les mœurs qu'avec le sous-entendu que justice en sera faite presque aussitôt. Il a une faiblesse, c'est vrai, il faut bien lui en passer une ; il veut absolument que nous l'intéressions, que nous le fassions rire ou pleurer, rire et pleurer en même temps, si c'est possible ; mais jamais il ne s'intéresse, ne rit ou ne pleure que lorsque la situation est vraie.

M. Lebrun se trompait donc, de très bonne foi, comme il faisait toutes choses, en accusant certains auteurs, que le public applaudissait, de glorifier ce qui est condamnable, et de mettre dans la lumière et sur un piédestal ce qui doit rester en bas et dans l'ombre. Pas une de ces pièces incriminées qui n'ait conclu par le châtiment le plus rigoureux, le plus implacable. Plaindre n'est pas glorifier, apitoyer n'est pas corrompre. Si le poëte dramatique a eu, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, la preuve qu'un sentiment pur et vrai peut subsister dans une créature momentanément avilie, peut-être plus par la faute des autres que par sa propre faute, c'est son droit, c'est son devoir de le dire.

Cette créature est l'exception, m'objecterez-vous. Hé, Messieurs, le théâtre ne vit que d'ex-

ceptions. Une vertu irréprochable, un héroïsme supérieur, sont aussi exceptionnels qu'un vice sans remède ou qu'une passion sans frein. Quels sont les types immortels du théâtre ancien et moderne qui ne soient pas des exceptions ? Est-ce Oreste ? Est-ce Œdipe ? Est-ce Clytemnestre, Électre, Hermione, Agrippine, Chimène, Polyeucte, Néron, Horace, Phèdre, Tartuffe, Alceste, Hamlet, Macbeth, Othello, Iago, don Juan, Faust? Je ne vois là que des incarnations des passions les plus nobles chez les uns, les plus viles chez les autres, mais toutes au-dessous ou au-dessus de la moyenne humaine, autrement dit, dans l'exception. Une action dramatique n'est pas autre chose qu'un individu, dans son tort ou dans son droit, en antagonisme avec une collectivité qui lui est incompatible. Révolte d'un individu contre le milieu qui l'entoure, résistance de ce milieu à l'individu qui veut se dégager de lui, lutte de deux absolus, le devoir et la passion.

Lorsque, après Schiller, M. Lebrun nous a représenté Marie Stuart, avait-il choisi la personnification de toutes les vertus ? Était-ce une personne si recommandable que cette jeune veuve de François II qui, amante de Rizzio et complice volontaire ou non du meurtre de Darnley, épousait quelques mois plus tard celui qu'elle savait être le meurtrier de son époux ? La trouvez-vous bien

intéressante dans la réalité, cette homicide, cette adultère ? Pourquoi M. Lebrun la choisit-il pour l'héroïne de son drame ? Pourquoi nous cache-t-il ses fautes et ne nous montre-t-il que ses malheurs? Est-elle plus excusable parce qu'elle est reine ? Est-elle plus sacrée parce qu'elle est historique ? Est-elle moins odieuse parce qu'elle est d'une noble race? Non : mais la mission du poëte est d'émouvoir, son devoir est de plaindre, son droit est d'absoudre.

Celui ou ceux à qui M. Lebrun reprochait plus tard de compromettre la scène en y absolvant des femmes coupables, ne faisaient que ce qu'il avait fait lui-même ; car le droit est égal pour tous les poëtes, qu'ils prennent leurs sujets dans les faits historiques ou dans l'observation humaine; et que ce soit la loi politique qui tue la pécheresse royale ou que ce soit la loi sociale qui tue la pécheresse mondaine, c'est toujours la mort, le châtiment, les larmes pour le spectateur, le pardon pour la coupable. Elle est absoute du moment que vous avez pleuré ; car, comme l'a si bien dit le poëte des *Nuits* et de *l'Espoir en Dieu :*

Car une larme coule et ne se trompe pas.

Eh bien, Messieurs, cette femme déchue, coupable, repentante, révoltée, dangereuse, qui ins-

pire aussi justement à l'un la pitié qu'elle inspire à l'autre la colère, selon qu'elle se repent ou qu'elle persiste, c'est encore la femme, sous une nouvelle forme, c'est-à-dire l'âme même du théâtre ; c'est une certaine femme, se débattant entre les tentations de la richesse qui l'environne et les conseils de la misère qui l'opprime. Il y a là une lutte terrible, non pas seulement celle de la passion avec le devoir, mais celle de l'honneur même avec l'ignorance et la faim. Il y a là un drame poignant dont le dénoûment est le triomphe possible du bien pour lequel nous ne saurions témoigner trop d'admiration et de respect, mais aussi la chance possible d'une chute pour laquelle on ne saurait nous interdire la compassion, puisque nous n'avons rien prévu pour l'empêcher; enfin il y a là un problème que la société n'a pas encore pu résoudre, et devant lequel les philosophes, les législateurs et les économistes eux-mêmes s'arrêtent épouvantés et impuissants. Et nous, le théâtre, nous qui vivons de la peinture des mœurs et des caractères, des passions et des vices, en un mot de toutes les luttes de notre pauvre nature humaine, nous aurions passé, sans rien dire, en détournant la tête, en nous voilant pudiquement le visage, devant cette forme nouvelle, intéressante et inquiétante de la femme? Non, Messieurs, c'était impossible.

Des auteurs hardis qui croient que le théâtre a non-seulement à donner les enseignements qui doivent le rendre moral, mais à fournir les renseignements qui peuvent le rendre utile, des auteurs se sont emparés de cette question nouvelle, et l'ont discutée devant le public, en lui disant : « Ne sois pas trop sévère, il y a là une grande infortune ; ne sois pas trop distrait, il y a là un grand danger. »

Nous savons bien que la *Climène* et le *marquis* de la *Critique de l'École des femmes* continueront à crier au scandale ; non pas parce que nous attaquons la bonne morale qui est inattaquable, mais parce que nous attaquons les mauvaises mœurs dont ils se trouvent quelquefois si bien ; nous savons aussi que nombre d'esprits honnêtes et sincères, qui n'ont besoin ni de nos enseignements ni de nos renseignements, continueront à trouver que nous dépassons nos droits et que nous nous mêlons de choses qui ne nous regardent pas ; rien n'y fera, nous empiéterons toujours sur les pouvoirs constitués, ne reconnaissant d'autres limites que la résistance du public. Tant qu'il nous laissera aller, nous serons chez nous ; et, tant que nous croirons que les sociétés se trompent, nous viendrons leur dire : Vos ridicules sont grotesques, vos passions sont malsaines, vos préjugés sont faux, vos vices sont

exécrables, vos mœurs sont à modifier, vos lois mêmes sont à refaire. Oui, Messieurs, nous irons, nous allons jusque-là.

Pour être franc jusqu'au bout, mais je vous le dis bien bas, nous sommes des révolutionnaires. Les gouvernements le savent du reste ; aussi ont-ils établi une censure qui fonctionne continuellement, rien que pour nous. Mais comme elle n'a jamais rien pu empêcher, ni *Tartuffe*, ni *le Mariage de Figaro*, ni *Marion Delorme*, nous ne lui gardons pas rancune et nous marchons toujours.

Voilà, Messieurs, ce que j'aurais dit à M. Lebrun si j'avais eu l'occasion et l'honneur de m'entretenir avec lui de cette question du théâtre ; et, peut-être, si j'avais pu le convaincre, n'eût-il pas eu le chagrin de renoncer à la scène. Il s'est trop défié de notre art, du public et de lui-même.

Il n'a cessé cependant, jusqu'à la fin de sa vie, de s'intéresser aux œuvres dramatiques et d'applaudir aux succès de ses rivaux plus heureux et plus persévérants que lui. Il en est peu à qui il n'ait tendu la main pour les faire arriver jusqu'à vous, et sa protection dans votre illustre compagnie était une des plus grandes chances de succès qu'un candidat pût avoir, car il était la justice, le bon sens, la loyauté mêmes. L'Académie avait pour lui un respect et une affection sans bornes.

Il lui rendait tous les sentiments qu'elle lui témoignait, et sa plus grande joie était de partager ses travaux.

Le gouvernement de Juillet l'avait nommé pair de France, l'Empire le nomma sénateur : il lui devait bien cela. M. Lebrun était, du reste, de ces hommes nés, pour ainsi dire, indispensables à tout gouvernement régulier. A la chambre des pairs, comme au sénat, il ne se présenta pas une question importante où M. Lebrun n'apportât son opinion, toujours avec la plus grande modestie, mais toujours aussi avec une sincérité et une clairvoyance remarquables. Sur *le Travail des enfants*, sur *les Entreprises théâtrales et la censure*, sur *la Liberté de l'enseignement*, sur *le Droit de propriété des œuvres littéraires*, enfin sur *le Projet des fortifications de Paris*, discussion où il a été encore une fois prophète, et où il a montré une véritable science militaire jointe à une grande perspicacité politique ; dans toutes ces questions, il a été clair, érudit, convaincu, sincère ami des progrès pacifiques et des libertés sages et fécondes.

Aussi, Messieurs, dès que j'ai eu l'honneur d'être appelé à remplacer M. Lebrun, je n'ai entendu parmi vous que cette phrase : Vous succédez au plus aimable, au plus laborieux, au plus honnête des hommes. Oui, Messieurs, nous

voilà réunis aujourd'hui pour honorer la mémoire d'un écrivain qui ne fut pas ce qu'on peut appeler un écrivain de génie. Dieu me garde de lui manquer de respect en le plaçant au-dessus de ce qu'il fut, même dans un éloge académique ! Et cependant votre Académie est profondément émue au souvenir de ce confrère ; et ma tâche m'est facile, à moi qui n'ai jamais adressé la parole à celui que j'ai l'honneur de remplacer. Cela vient, Messieurs, de ce qu'il a eu soin de nous mettre tous d'accord par le spectacle de sa vie ; c'est que l'honnêteté est aussi un génie ; c'est celui de l'âme, et celui-là crée tout autant que l'autre. Durant la longue carrière de M. Lebrun, il n'y a pas une défaillance ; il n'y a pas même une hésitation. Cet esprit est élevé, ce cœur est bon, cette âme est ferme. En vous parlant de mon prédécesseur, je n'ai rien à expliquer, je n'ai rien à sous-entendre. Près de quatre-vingts ans de talent, de travail et d'honneur ! C'est clair comme le jour. Enfin, Messieurs, si j'avais à résumer M. Lebrun en un seul mot, je dirais qu'il a été toute sa vie ce qu'il est si difficile d'être : un homme. Et Dieu veuille que celui qui me succédera ici puisse en dire autant de moi, devant une assemblée comme la vôtre !

# L'AFFAIRE MARAMBAT

## A MONSIEUR GEORGES GUÉROULT,

RÉDACTEUR EN CHEF DE L'*Opinion*

CHER MONSIEUR,

Vous m'avez fait, il y a quelques mois, l'amitié de venir me voir et de me demander si je ne serais pas disposé à prendre la parole dans la question des enfants naturels et de la recherche de la paternité, question que j'ai traitée, ou du moins à laquelle j'ai touché sur le théâtre, dans le roman et dans des préfaces. Je vous ai répondu alors que le jour où vous commenceriez ce débat, à propos d'un travail de M. Devinck, qui était, je crois, en préparation sur cette matière, j'interviendrais très volontiers, s'il restait quelque chose à dire. Ce travail n'a pas paru, ou du moins je n'en ai pas eu connaissance, et

voici que la question, comme si elle trouvait qu'on ne s'occupe pas d'elle assez vite, se présente toute seule sous la forme brutale du meurtre, dernière forme logique que prennent les questions graves dont on ne trouve pas, dont on ne cherche même pas la solution.

Je lis, justement dans votre journal, dans la colonne *Actualité* et sous ce titre : *le Crime du quartier latin*, l'histoire du jeune Henri Robert, commis aux magasins de nouveautés du Panthéon, de Jeanne Marambat et de M. Marambat, son père. Le drame est complet — la séduction, la faute, la vengeance. — En deux mots, Jeanne Marambat a aimé M. Henri Robert, qui lui a dit qu'il l'aimait. M. Henri Robert l'a rendue mère, et M. Marambat, ne trouvant aucune protection dans la loi contre ce fait, après avoir demandé à M. Henri Robert s'il voulait épouser Jeanne et légitimer l'enfant, sur la réponse négative et impertinente de M. Henri Robert, a donné à celui-ci un coup de couteau dont il est problable qu'il mourra. — L'un donne la vie clandestine, l'autre donne la mort volontaire, un homme de moins, un enfant de plus : le recensement y retrouve son compte.

Eh bien, monsieur, voilà l'occasion que vous cherchiez pour entamer la discussion, et cette occasion, vous ne la trouverez jamais meilleure.

Quant à moi, je suis prêt à y prendre part, et vous allez voir que je vais être amené fatalement, et avec la loi, qui se fera ma complice, tout en se voilant le visage, à conclure par : *Tue-le !* comme sur une autre question, j'ai été amené à conclure par : *Tue-la !*

Et d'abord, avant d'entrer dans l'examen de la question même, je relèverai trois points du récit de votre rédacteur, M. Alfred Delilia, trois points où je me permettrai de ne pas être tout à fait de son avis.

Voici ces trois points.

M. Delilia dit d'abord :

Combien l'amour a-t-il inspiré de drames et causé de crimes ? Terrible statistique qu'il serait curieux d'établir ; triste enseignement pour les générations à venir.

Deux jeunes gens se rencontrent ; lui et elle. Ils ont lu tout de suite dans l'éclat de leurs regards la mystérieuse sympathie qui les guide l'un vers l'autre.

Ils se laissent aller l'un vers l'autre inconsciemment dans un fatal oubli des suites d'une pareille liaison.

Les familles de l'un et de l'autre semblent ne plus exister. Ils sont tous deux en contemplation dans ce mot charmant ! « Aimer, » et le monde n'est plus rien pour eux.

Un matin, la jeune fille s'éveille avec un cri de terreur et d'amour tout à la fois : — Je suis mère !

La réalité se dresse brutale devant eux.

C'est la fin de leur double extase.

Alors on réfléchit. Oh ! les angoisses de ce moment...

Souvent un mariage réhabilite la liaison illégale.

Mais quelquefois l'amant recule et devient lâche devant les conséquences de la faute commune.

C'est le prologue du drame.

Puis plus loin :

Le malheureux père ne soupçonnait rien et s'endormait chaque soir confiant dans la pureté de celle qui était tout son espoir.

Il y a toujours des porteurs de mauvaises nouvelles dont l'oreille est ouverte à tous les échos malsains. Il existe pour eux comme un plaisir ineffable à faire naître le chagrin dans les milieux les plus calmes.

Un matin, une dame *pieuse* apprit à M. Marambat la cruelle nouvelle. — Sa fille avait un amant.

Et enfin :

Que pensera la justice de cette *Closerie des genêts* parisienne et du crime de ce père vengeant ainsi le déshonneur de sa fille ?

En ce qui concerne le premier paragraphe, M. Delilia se trompe complétement en se servant du mot *amour*, et c'est l'usage erroné de ce mot qui cause le malentendu en ces sortes d'affaires.

Il n'y a pas l'ombre d'amour dans ces rapprochements particuliers. Il y a de la jeunesse, du tempérament, de la curiosité, de l'ennui, de l'amour du plaisir, du libertinage, de l'occasion, et, par-dessus tout cela, le plus puissant argument, le plus redoutable auxiliaire : l'impunité pour l'homme.

Quant à l'amour, il n'a qu'une forme : Il épouse la femme quand elle est libre; il la respecte quand elle ne l'est pas.

Tout ce qui, entre homme et femme, prend une autre forme que celle-là, n'est pas l'amour.

Il faudrait que ceci fût imprimé en lettres aussi grosses que celles de *la Maison n'est pas au coin du quai*, sur tous les murs des villes, villages, hameaux et bourgs, pour que les jeunes filles pussent le lire et ne pussent pas dire après la faute, ce qu'elles disent toujours, ce que la jeune Jeanne Marambat dira dans le débat : « Je ne savais pas. »

On a une manie bien curieuse dans notre pays de Prudhommes Troubadours, c'est de croire qu'on respecte et qu'on sauve la vertu des femmes en ne la renseignant pas; de sorte que M. Troubadour sachant que M. Prudhomme n'a pas renseigné sa fille, séduit la fille de M. Prudhomme, qui, lorsqu'il a plus d'énergie que de

prévoyance, tue M. Troubadour. N'eût-il pas mieux valu que la fille de M. Prudhomme sût à quoi s'en tenir sur les amoureux non garantis par la loi, et qu'elle pût leur dire dès les premiers mots : « Je sais ce que vous voulez, cher monsieur, vous pouvez passer votre chemin. » Elle saurait, il est vrai, ce qu'on ne doit pas apprendre à une jeune fille ; mais elle saurait, en revanche, ce qu'une jeune fille ne doit pas faire.

Ce que je reproche au second paragraphe de M. Delilia, c'est de s'en prendre à la dame *pieuse* qui est allée avertir le père. Cette dame, pieuse ou non, que je ne connais pas, a fait son devoir. Qu'on n'aille pas avertir un mari, je le comprends, je le conseille même : le mal qu'on fera serait irréparable, la situation étant insoluble ; mais quand on sait qu'une jeune fille libre et honnête jusque-là, va devenir mère du fait d'un homme libre et qui peut l'épouser, on a parfaitement raison de prévenir le père avant le scandale de l'accouchement, ou avant le crime de l'infanticide.

Vous me direz, peut-être, qu'en pareille circonstance la dame pourrait et devrait plutôt aller trouver l'autre père, le jeune, l'occulte, celui que la loi appelle *l'inconnu*, et, avec de sages paroles et de bons conseils, obtenir de lui la répa-

ration de sa faute. Moi, je crois que la dame aurait tort, et que le jeune Troubadour, prévenu ainsi des intentions de la dame, promettrait tout ce qu'elle demanderait, et, immédiatement après son départ, prendrait une de nos grandes lignes de chemin de fer, le Nord ou le Midi, selon la saison.

Reste le troisième paragraphe, où M. Delilia se demande ce que la justice fera de M. Marambat ; — et moi, je me demande comment M. Delilia peut se faire cette question, dont la réponse n'est pas douteuse. Si M. Marambat n'est pas complice de sa fille, s'il n'a pas prêté les mains à ses relations illicites, s'il a agi en toute sincérité, il sera acquitté à l'unanimité, aux applaudissements de la salle entière. Je ne serais même pas étonné qu'il y eût, à l'extérieur, une de ces manifestations dont est bien capable Paris, la ville capable de tout.

C'est ainsi que madame de Jeufosse a été acquittée, après avoir fait tuer par son jardinier le drôle qui se vantait publiquement, chez les coiffeurs, d'être l'amant de mademoiselle de Jeufosse, — qu'il n'était pas, — et qui invitait ses amis à le venir voir escalader, la nuit, le mur du jardin où il devait finalement rester le nez contre terre, avec une balle dans le ventre. Il tirait bien, ce jardinier.

C'est ainsi que M. Patry, à Saint-Avertin, a été acquitté à l'unanimité et aux applaudissements de la salle entière, après avoir tué sa femme de deux coups de feu, le premier n'ayant pas suffi, tandis qu'il avait armé son fils, âgé de dix-sept ans, d'un fusil à deux coups, en lui ordonnant de tirer sur l'amant de sa mère qui allait se sauver d'un autre côté. L'enfant ne tirait pas aussi bien que le père et le jardinier, et il a manqué le fuyard.

C'est ainsi qu'un paysan, du nom de Poirson, je crois, a été acquitté à l'unanimité aussi, et avec les mêmes marques d'approbation des assistants, après avoir tué l'amant de sa fille, lequel montait toutes les nuits chez elle, à l'aide d'une échelle, par la fenêtre. Le père s'en est aperçu ; il a fait passer sa fille dans la chambre voisine ; il a attendu dans l'obscurité, et au moment où le Roméo de village apparaissait dans le cadre de la fenêtre, il lui a déchargé ses deux coups de fusil en pleine figure.

Je pourrais en citer vingt autres, tous acquittés, malgré l'absence de flagrant délit, malgré la présence de la préméditation. Ces acquittements inévitables, forcés par la conscience des juges et de l'opinion, sont le châtiment logique d'une loi qui, ne faisant rien pour empêcher la faute, en est réduite à absoudre le crime.

Vous me direz que M. Dubourg a été condamné, lui. Savez-vous pourquoi il n'a pas été acquitté comme ses devanciers? Ce n'est pas parce qu'il a tué sa femme, qui était surprise en plein adultère, c'est parce que le moyen qu'il a employé pour pénétrer jusqu'à elle n'a pas été loyal. Si le mot n'était un peu vulgaire en rappelant des faits aussi graves et des souvenirs aussi pénibles, je dirais qu'il a triché. Il a heurté à la porte en criant : Ton enfant se meurt. La femme a tout oublié pour son enfant, et elle s'est précipitée à la porte. A partir de ce moment, elle était sacrée. L'amour maternel avait été plus grand que la prévoyance de la femme et que la peur de la coupable. Ce n'est plus l'épouse que M. Dubourg a tuée, c'est la mère, et la mère n'avait pas failli.

Je cite tous ces noms-là, noms d'acquittés et de condamnés pour aider à ma thèse, comme on écrit les X d'un problème que l'on pose et que l'on espère résoudre, et pour montrer à M. Delilia que les jugements passés auraient pu lui donner d'avance le résultat du jugement à venir.

Maintenant est-il un moyen d'empêcher ces séductions, ces abandons, ces crimes, ces scandales et ces acquittements?

Évidemment oui.

Pour que les hommes et les femmes fassent leur devoir, il faut d'abord que la loi fasse le sien.

Il s'agit d'abord pour la loi, au lieu de se déclarer incompétente en certaines matières de sentiments, de passion, de liberté individuelle, de réduire la proposition à son sens véritable et de se poser tout simplement cette question :

Une propriété et un capital doivent-ils être protégés par une loi ?

Oui.

L'honneur d'une fille est-il une propriété, et sa virginité est-elle un capital ?

Oui.

Propriété d'une telle importance, capital d'une telle valeur, que quand cette propriété a été aliénée ou dérobée, que quand ce capital a été dispersé et détruit, il n'y a rien, absolument rien, dans tout l'univers, qui puisse les remplacer.

Le jour où notre fille a perdu cette propriété et ce capital, quels que soient la propriété matérielle et le capital monnayé que nous ayons à lui donner, nous ne pouvons plus l'offrir à personne ; c'est une valeur qui n'a plus cours dans le monde moral, ni dans le monde social. Il faut, s'il se présente acquéreur, que nous disions la vérité sur l'objet. Si nous ne la disons pas, sous le

spécieux prétexte qu'il faut sauver l'honneur de la famille, si nous présentons de faux titres de propriété ou de la fausse monnaie (on peut s'en procurer à ce moment-là), nous sommes peut-être très malins, mais nous le sommes comme les faussaires et les voleurs qui ne se sont pas laissé prendre.

Le jour où le gendre que nous avons mis dedans et à qui nous avons fait payer la faute d'un autre apprend la vérité, il peut se livrer aux représailles les plus violentes, puisqu'il n'en a pas de légales à sa disposition, et s'il chasse notre fille de chez lui et s'il nous coupe la figure à coups de canne, nous n'avons que ce que nous méritons. Bref, une fois que la fille est dépossédée, sans mariage, de cette propriété et de ce capital, il ne lui reste plus que le repentir et la retraite, si elle a encore quelque probité, la ruse, la trahison, la débauche, et tout ce qui s'ensuit, si elle n'en a pas. Il lui reste encore la chance de trouver un homme qui lui donne son nom par générosité ou par calcul. Dans tous les cas, il y a dol pour un ou plusieurs individus, et par conséquent, danger pour la société, composée d'individus.

Eh bien ! ce capital si important, si considérable qu'aucun autre ne peut le remplacer, — et qu'il peut en remplacer beaucoup d'autres, —

puisqu'il y a des hommes que je suis loin de blâmer, qui aiment mieux épouser une fille très honnête qu'une fille très riche, ce capital si précieux pour les mères, les pères, les filles et les époux, que quand il n'est plus où il doit être, on se désespère, on rougit, on se bat, on se tue, on meurt sous toutes les formes; ce capital, la loi le laisse à la disposition du premier venu, et répond : « Cela ne me regarde pas » quand on vient se plaindre à elle qu'il a été dérobé. Elle ne l'assimile même pas à la valeur d'une pièce de 20 francs ou d'un pain de 4 livres.

Supposez que demain la loi déclare que tout le monde peut entrer à la Banque ou chez les changeurs, et remplir ses poches de monnaie ou de billets, je n'ai pas besoin de vous expliquer ce qui se passera. C'est la même chose. Et savez-vous pourquoi on ne le fait pas? Parce que c'est défendu par la loi, et qu'elle punit ceux qui le font.

Mais la loi objecte qu'il s'agit ici d'une matière très délicate, et qu'elle ne peut intervenir, comme on le lui demande quelquefois, dans la vie privée et dans la liberté individuelle.

Mais elle ne fait que ça, la loi, de se mêler de la vie privée, de la liberté individuelle, et de contrecarrer le libre arbitre. De quel droit la loi

me défend-elle de me marier sans le consentement de mes parents, avant vingt et un ans si je suis une femme, avant vingt-cinq ans si je suis un homme ? De quel droit, si j'ai des enfants qui ne m'aiment pas, que je n'aime pas, que je sais n'être ni à moi, ni de moi, de quel droit m'interdit-elle de disposer par testament du capital que j'ai acquis et qui est bien ma propriété? Pourquoi exige-t-elle que je fasse d'abord la part de ces enfants ? De quel droit la loi m'impose-t-elle le mariage indissoluble, même avec celui qu'elle condamne aux galères, si je suis femme, même avec celle qu'elle condamne comme adultère, si je suis homme ? De quel droit la loi m'impose-t-elle, dans le mariage, la paternité d'un enfant que je n'ai pas fait, bien qu'il soit notoire que cet enfant est né d'un autre, si je ne puis pas prouver que, depuis un certain temps, il y a eu un océan entre cette femme et moi? On n'a pas toujours un océan à sa disposition, et tout le monde n'a pas le moyen de partir pour Terre-Neuve ou pour Bombay au moment d'être trompé. Pourquoi la loi me défend-elle de me marier ou de voyager avant que j'aie satisfait à la conscription? Pourquoi m'interdit-elle la famille pendant que je suis sous les drapeaux, à moins que ma femme ne m'apporte une dot de... ou que je puisse témoigner de la

même somme? Pourquoi, si l'amour rentre dans les droits particuliers et inviolables de l'âme humaine, la loi astreint-elle les femmes qui se livrent publiquement à l'exercice de ce droit inviolable, à certaines mesures de police qui les rayent de la société humaine? Pourquoi la colère et la peur, qui font partie aussi de l'âme humaine, sont-elles punies, tandis que l'amour est excusé? Pourquoi, si je suis soldat et que je me sauve sur un champ de bataille, ou que je donne un soufflet à mon caporal, la loi me punit-elle de la mort? Etc., etc.

Si, dans tous ces cas, la loi a cru devoir porter atteinte à ma liberté, c'est qu'elle a pensé que cette atteinte à l'individu était utile à tous, et il lui a paru bon de sacrifier, dans une certaine mesure, l'intérêt particulier à l'intérêt général.

Eh bien est-ce qu'elle se figure que l'intérêt général n'a rien à perdre à ce que nos statistiques comptent 38 0/0 d'enfants naturels par an, sans préjudice des fausses couches, des avortements, des infanticides et des adultères? Est-ce qu'il n'y a pas un danger pour la société à contenir, je ne dis pas à maintenir, dans son sein quinze cent mille individus sans état civil? (C'est le chiffre que constate M. Accolas dans le remarquable livre qu'il a publié, au point de vue du droit, sur la recherche de la paternité.)

Comment ! la loi punit d'une amende celui qui laisse sortir son chien sans muselière, et elle ne dit rien à celui qui laisse circuler son enfant sans état civil ! Croit-elle que l'enfant ne deviendra pas plus souvent enragé que le chien, et qu'il ne fera pas de morsures plus dangereuses ? C'est absurde.

La loi a le droit d'intervenir dans cette question comme dans toutes les autres. Son grand argument *contre*, c'est qu'elle craint que les filles n'abusent ainsi de l'innocence des hommes. Elle aime mieux, à ce qu'il paraît, que les hommes continuent à abuser de l'innocence des filles. Si les femmes sont plus fortes que les hommes, que les hommes fassent des robes et que les femmes fassent des lois. Les robes ne seront peut-être pas si bien faites, mais les lois ne le seront pas plus mal.

Résumons-nous.

Qu'est-ce que c'est que l'état social ? C'est une convention par laquelle un certain nombre d'individus réunis dans un même lieu doivent s'efforcer de concillier leurs devoirs avec leurs droits.

Hâtons-nous d'ajouter que ces individus s'occupent beaucoup plus de ce qu'ils appellent leurs droits que de leurs devoirs. C'est alors que la loi, faite et promulguée par des hommes

intelligents et sages, nommés par le suffrage universel (ne riez pas), c'est alors que la loi a mission de s'interposer pour maintenir autant que possible l'équilibre entre les devoirs et les droits. Une certaine quantité de gendarmes n'est pas de trop dans ces circonstances.

Qu'est-ce que l'amour?

C'est un droit.

Qu'est-ce que la paternité ?

C'est un devoir.

Où avez-vous vu qu'une société puisse fonctionner longtemps en permettant aux individus de bénéficier d'un droit sans remplir en même temps le devoir que ce droit impose? Il faut donc contraindre, autant que faire se peut, les hommes qui se sont donné le plaisir de faire des enfants à accepter la charge de les reconnaître et de les élever.

Manger est un droit aussi, c'est même un besoin bien autrement impérieux que le droit et le besoin d'aimer, car bien des gens se passent de celui-ci et personne ne peut se passer de celui-là. Quel est le devoir correspondant au droit de manger? C'est de gagner ou de payer son pain. Qu'est-ce que la loi fait à un homme qui est entré chez un restaurateur, qui a bien dîné et qui ne paie pas? Cet homme a beau dire qu'il éprouvait un besoin irrésistible, et qu'il a

cédé à une tentation naturelle, la loi le condamne à payer, faute de quoi elle le met en prison. Et pourquoi y a-t-il tant de pauvres gens qui souffrent de la faim, et qui quelquefois en meurent, en présence de victuailles bien appétissantes, étalées sous leurs yeux et qui souvent ne sont pas même garanties par une vitre ou par un treillage? Pourquoi ces malheureux ne dérobent-ils pas un de ces bons morceaux, plutôt que de souffrir jusqu'au fond de leurs entrailles? Les uns, et ceux-là il faut les glorifier et les aider quand on les connaît et les plaindre quand on ne les connaît pas, les uns parce qu'ils aiment mieux leur honneur que leur vie, les autres parce qu'ils ont peur de la prison.

Voulez-vous qu'il n'y ait pas plus de séducteurs de vierges — je ne m'occupe que de celles-là pour commencer — qu'il n'y a de gens qui volent leur dîner?

Obtenez qu'il y ait une loi à peu près conçue en ces termes :

La virginité des filles est un capital.

Tout homme qui sera convaincu de s'être, par n'importe quel autre moyen que le mariage, approprié ce capital, si la jeune fille ou les parents de la jeune fille portent plainte contre lui et fournissent des preuves irréfutables, sera condamné à des dommages-intérêts qui pourront

être de dix mille à cent mille francs selon la fortune du coupable.

Si un enfant eşt résulté de ces relations, cet enfant recevra d'office le nom du père, qui devra en outre placer sur sa tête une somme équivalente à celle que la mère aura reçue.

Si le coupable est sans fortune et hors d'état de payer ces dommages-intérêts et cette dotation, il sera condamné à un emprisonnement qui pourra être de dix années et ne pourra être moindre de deux.

La fille qui sera convaincue ou d'avoir attiré, dans un but de spéculation, l'homme contre lequel elle portera plainte, ou de porter sur lui une accusation fausse sera condamnée à un emprisonnement de deux à cinq ans.

Les parents ou toutes autres personnes qui l'auront aidée dans cette criminelle entreprise seront condamnés à la même peine.

Vous verrez, cher monsieur, comme ces quelques lignes intercalées dans le Code simplifieront tout à coup les choses.

La loi ne veut pas. Cela lui paraît dangereux, injuste, impraticable. Elle craindrait d'encourager ainsi le libertinage et l'infanticide.

Elle aime mieux continuer à laisser peser le châtiment sur la femme, et sur l'enfant à qui elle imposera tous les devoirs des autres hommes,

sans lui reconnaître tous leurs droits. S'il est adultérin, incestueux, bâtard, il ne pourra avoir ni famille légale, ni héritage reconnu, mais il devra payer l'impôt, comme tout le monde, observer les lois qui profitent à son gredin de père, non à lui, tirer à la conscription et servir son pays. Son sang sera réprouvé, mais on s'en servira tout de même. Cette fameuse égalité devant la loi que je vois inscrite dans les codes et sur les murs continuera à ne pas exister pour lui. Soit. Mais, il y a là un mal, un très-grand mal.

On ne peut l'empêcher? eh bien, alors, qu'on l'utilise!

Que la loi déclare publiquement qu'il n'y a aucune honte à concevoir en dehors du mariage, qu'il n'est plus nécessaire pour les hommes d'abandonner leurs enfants, ni pour les femmes de se tuer et de les tuer avec elles. Que la loi, au lieu de laisser perdre cette force, la recueille. Il y a un dicton qui prétend que les enfants de l'amour sont les plus intelligents et les plus beaux, et ce n'est pas extraordinaire, puisqu'ils sont engendrés dans la jeunesse, dans l'énergie, dans la passion, dans l'attraction naturelle et volontaire. Et ce sont ces enfants-là que vous condamnez d'avance à l'abandon, à l'ignorance, au vice, à la mort!

Pendant que votre société régulière ne vous

donne plus que des produits amoindris, et que votre population diminue tous les jours de plus en plus, il ne vous vient pas à l'idée, je ne dis pas d'encourager, — le mot serait trop païen pour une société si profondément chrétienne, comme cela se voit de reste, — mais d'utiliser cette production anonyme. Mais au lieu de dire aux filles mères, comme vous le leur dites implicitement : « Nous ne voulons rien faire pour vous, tirez-vous de là comme vous pourrez, » autrement dit, écoutez les conseils du désespoir et de la misère, abandonnez vos enfants sous les portes cochères, empêchez-les de venir à terme, étouffez-les dans votre sein ou étranglez-les à leur premier cri, tuez-les, tuez-vous, dites-leur : « Vous avez fait une chose que, malgré toute notre prévoyance et toute notre bonne volonté, nous ne pouvons pas empêcher; c'est une erreur, c'est une faute, mais ce n'est pas un crime, dont surtout doive être puni celui qui est absolument innocent : l'enfant.

» Puisque nous ne pouvons sévir contre le père, puisque non-seulement nous ne pouvons le punir, mais que, par suite de notre législation, nous arrivons à le protéger, c'est bien le moins que nous affranchissions un peu la mère, qui a toutes les responsabilités physiques et morales, que nous lui conservions son enfant et que nous en tirions parti.

» Donc,

» Attendu que vous ne voulez pas comprendre notre morale courante et que vous vous obstinez à vouloir aimer et concevoir en dehors du mariage, qui n'est pas fait du reste pour les filles pauvres ;

» Attendu que ce mal que nous ne pouvons empêcher étant fait, il ne reste plus à notre société qu'à essayer d'en tirer le plus grand bien possible, comme d'une foule d'autres maux que nous ne pouvons éviter, tels que la guerre, les révolutions, la politique, etc. ;

» Attendu qu'il est constaté, d'une part, que, malgré nos belles institutions religieuses et sociales, la population va diminuant, ainsi que le nombre des mariages, tandis que le nombre des enfants illégitimes augmente de jour en jour ;

» Attendu que ces enfants illégitimes constituent une force qui, bien employée, peut rendre à l'État les plus grands services, puisque nous comptons, parmi les plus grands hommes dont s'honore l'humanité, un très grand nombre d'enfants naturels qu'heureusement leurs mères n'ont pas tués, tels que : Hercule, Ismaël, Jephté, Archelaüs, Romulus, Thémistocle, Jugurtha, Tancrède, Charles Martel, Boccace, Léonard de Vinci, Pierre Farnèse, Érasme, Clément VII, César de Vendôme, le maréchal de Berwick, le

maréchal de Saxe, d'Alembert, Champfort, Championnet, Jacques Delille et mille autres encore;

» Attendu qu'en n'accordant pas protection aux enfants illégitimes, la société court le risque à jamais regrettable que l'avortement, l'infanticide, la misère et le désespoir la privent de quelques-uns de ces hommes illustres que nous venons de nommer, et dont un seul suffit quelquefois pour immortaliser, pour enrichir ou pour sauver un pays;

» Attendu que le dommage qui en résulterait pour le pays serait mille fois supérieur aux frais que nous aurions à faire pour les prévenir;

» Arrêtons :

L'État se chargera de tous les enfants naturels et les fera élever avec le plus grand soin.

» Croissez et multipliez. »

Voilà, cher monsieur, la double proposition que je ferais, et très sérieusement, si vous me demandiez mon avis. Je passerais peut-être pour un peu plus fou et un peu plus immoral encore qu'autrefois, mais cela me serait parfaitement indifférent d'abord, et j'attendrais patiemmment qu'on proposât mieux. J'attends même déjà.

Je vous envoie ces quelques lignes au courant de la plume, à propos d'une faute qui se présente bien souvent, mais qu'on ne peut pas prévoir un jour plutôt qu'un autre.

Je n'ai même pas le temps de me relire. Si vous publiez cette lettre, — et ne faites, à ce sujet, que ce qui vous conviendra, — soyez assez bon pour revoir les épreuves et corriger les fautes.

Tout à vous.

8 octobre 1875.

## DISCOURS

# SUR LES PRIX DE VERTU

MESSIEURS,

Vous avez eu certainement, comme moi, l'occasion d'entendre certaines personnes qui devaient à une très-grande fortune toute la célébrité que la fortune peut donner, tenir à peu près ce langage: « On envie beaucoup les gens riches; la plupart des hommes souhaitent la très-grande richesse; on a tort : que de soucis! que de déceptions! que d'amertumes! D'abord on vous croit et on vous demande toujours plus d'argent que vous n'en avez. Ensuite, vous ne vous appartenez plus; vous devez, sous peine de passer pour avare, recevoir du monde, donner des fêtes, avoir des châteaux, des chasses,

des intendants, des domestiques, tous gens qui vous exploitent, vous espionnent, vous trahissent. Vous ne voyez venir à vous que des intérêts, des calculs, des duplicités, des jalousies, des menaces. Vous en arrivez à douter des sentiments les plus nobles et les plus nécessaires à l'âme humaine : l'amour et l'amitié. On peut encore compter sur la tendresse des enfants tant qu'ils sont dans l'âge où ils ne savent pas qu'ils hériteront. Et, si vous êtes assez maladroits pour vous ruiner, quelle ingratitude générale, quelle désertion en masse, quelle solitude, à moins que vous n'ayez eu la bonne idée d'acheter un chien ! Non, croyez-moi, Monsieur, vous êtes bien heureux de ne pas être très-riche, et il a eu bien raison celui qui a dit que la fortune ne fait pas le bonheur. »

Après avoir entendu maintes fois ces lamentations très-sincères et très-convaincues, j'ai fini par me demander si les pauvres sont vraiment aussi à plaindre qu'on le croit, et s'il n'y aurait pas lieu, ce qui n'est encore venu à l'idée de personne, de s'apitoyer enfin sur le sort des riches et d'essayer de l'améliorer. Je me suis donc appliqué à résoudre ce problème nouveau, et je me disais sans cesse : « D'où vient que la fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont ? »

A force de réfléchir, je suis arrivé à cette explication, bien facile à trouver du reste :

« La fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont, pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont, parce que ceux qui l'ont ne s'en servent pas assez pour faire le bonheur de ceux qui ne l'ont pas. »

Je ne trouve pas d'autre raison, Messieurs, aux désillusions, à la tristesse, à la misanthropie, si fréquentes chez les gens riches. Ils ne demandent, pour la plupart, à l'argent, que les plaisirs qu'il peut leur donner, au lieu de lui demander des joies qu'il pourrait donner aux autres. Il n'y a qu'à voir le bonheur complet, durable, céleste, pour ainsi dire, que les braves gens que nous couronnons chaque année ont éprouvé à faire le bien, non pas avec ce qu'ils possèdent, mais avec ce qu'ils acquièrent par un travail pénible, incessant, pour se rendre compte du bonheur que les riches pourraient se donner si facilement pendant le temps qu'ils passent à regretter de ne pas l'avoir.

Dieu me garde, Messieurs, aujourd'hui surtout, quand nous sommes réunis pour distribuer les prix fondés par M. de Montyon et pour honorer la mémoire de cet homme de bien, si charitable et pendant et après sa vie, Dieu me garde de nier la bienfaisance. Lorsqu'elle s'em-

pare de certaines âmes d'élite, elle y devient la passion la plus puissante, la plus dominatrice, la plus ruineuse qui soit; mais il me sera permis de constater, sans intentions autrement subversives, et ce sera encore glorifier M. de Montyon, il me sera permis de constater que les personnes en proie, comme lui, à cette passion, si elles sont moins rares qu'on ne le croit, sont plus rares qu'on ne le dit, et que l'unique préoccupation des millionnaires n'est pas encore de venir en aide à leurs semblables déshérités de tous les biens de ce monde.

Et cependant, il existe une charité universelle, incontestable, devenue proverbiale : c'est cette charité qui, bien ordonnée, commence par soi-même; c'est toujours cela; il faut bien commencer par quelqu'un, et n'est-il pas, dès lors, tout naturel qu'on prenne celui qu'on a sous la main, qui vous touche de plus près, qui vous promet d'être le plus reconnaissant, qui, en somme, partage le plus sincèrement vos douleurs, qui vous entretient continuellement des siennes, les exagère même, et vous implore, vous importune, vous harcèle jusqu'à ce que vous ayez fait ce qu'il demande? Nous avons tous en nous ce malheureux, à la fois faible et exigeant, qui a des habitudes auxquelles il ne veut pas renoncer, des désirs qui lui paraissent

impérieux, des rêves qui ne lui semblent pas déraisonnables. Il nous connaît si bien, il est si tenace, si éloquent, si câlin, ce compagnon éternel, que nous finissons par lui céder en l'avertissant chaque fois qu'il n'ait plus à y revenir. La fatalité veut sans doute que ce soit toujours quand nous venons de prendre cette sage résolution que les autres cherchent à nous apitoyer sur leurs misères, et c'est alors que, pour nous exercer le plus vite possible à notre sévérité toute neuve, nous leur répondons qu'ils nous parlent de choses que nous savons aussi bien qu'eux, que nous avons nos chagrins aussi, que nous ne pouvons venir au secours de tout le monde ! Après quoi, ayant donné cette preuve d'énergie, nous redevenons un peu plus compatissants à nous-mêmes.

Qu'est-ce que tout cela prouve, Messieurs ? Que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, ou le contraire ? Non, cela prouve que, même riches, nous ne sommes que des hommes, et que ce dont nous nous plaignons appartient à la nature humaine ; je ne dirai pas aux idées innées, puisque Leibnitz les niait, mais tout au moins aux instincts, et parmi ceux-là à l'instinct de la conservation qui, s'il ne date pas de la naissance, se développe de si bonne heure et si profondément chez l'homme

qu'il l'accompagne jusqu'à sa mort, et pour ainsi dire au delà, par l'espérance d'une vie meilleure. Or du moment que l'homme tient tant à se conserver, n'est-il pas logique qu'il s'efforce de se conserver, le plus agréablement possible, que ce soit d'abord son propre bien-être qu'il ait en vue, et que les autres, à partir de ce moment, ne jouent plus dans sa vie qu'un rôle tout à fait secondaire ?

Mais heureusement, Messieurs, il y a encore en nous d'autres instincts que l'instinct de la conservation. Cette émotion si douce, si vraie, si involontaire, que nous éprouvons au spectacle ou au seul récit d'une bonne action, d'un élan de courage, d'un trait de dévouement, d'un grand sacrifice simplement accompli ; ce cœur qui se gonfle, ces yeux qui se mouillent, ce trouble indéfinissable, cet enthousiasme Irrésistible, tout cela n'appartient-il pas aussi à la nature humaine et à ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé ? Ce n'est là que ce premier mouvement dont un demi-grand homme a dit qu'il faut toujours se défier parce qu'il avait remarqué qu'en effet il est toujours bon. Soit, le premier mouvement est bon. Tout ce qui est bon doit et peut produire quelque chose de bon ; comment se fait-il alors que ce premier mouvement, reconnu bon, constaté fréquent, ne soit pas plus

fécond ? C'est qu'hélas ! il est très-court. Ce qui est le plus difficile à l'homme, ce n'est pas le courage, ce n'est pas la résolution, ce n'est pas le sentiment du devoir et la connaissanee du bien ; ce qui lui est le plus difficile, c'est la persévérance, qui, seule, de ses bonnes dispositions sait faire des vertus. En présence des vertus d'autrui subitement révélées, nous avons applaudi, nous avons pleuré, nous nous sommes sentis meilleurs, capables de comprendre et résolus à imiter ; cela nous suffit bientôt, et nos bonnes résolutions, parties avec entrain, peut-être trop vite, se fatiguent, se reposent, s'arrêtent entre le moment où nous les avons prises et le moment toujours un peu trop éloigné où nous devions les mettre en œuvre. M. de Montyon, qui avait été intendant de trois provinces, qui avait été appelé ensuite au conseil du roi, qui avait émigré pour suivre et pouvoir aider de sa fortune ses amis persécutés, qui, par conséquent, connaissait les hommes et qui est mort en écrivant, cependant, qu'il leur demandait pardon de ne leur avoir pas fait tout le bien qu'il pouvait et que, par conséquent, il devait leur faire, M. de Montyon savait mieux que nous et bien avant nous tout ce que nous venons de dire. C'est pour cela qu'il a fondé ce prix annuel de vertu.

Il estimait certainement que plus l'émotion causée par le spectacle de la vertu est courte, plus souvent il faut la faire naître. En confiant, depuis près d'un siècle, à l'Académie, la mission si honorable et si douce de couronner publiquement, tous les ans, quelques belles actions et de répandre ainsi quelques bons exemples, M. de Montyon a dû espérer et souhaiter que non-seulement le récit souvent répété d'actes de courage, de dévouement, de vertu enfin accomplis par de pauvres gens encouragerait d'autres pauvres gens à l'accomplissement d'actes semblables, mais que l'initiative qu'il avait prise encouragerait aussi quelques autres personnes riches à cette charité régulière. M. de Montyon ne s'est pas trompé ; le bon exemple a été suivi par les uns et par les autres. A sa pieuse fondation sont déjà venues s'ajouter la fondation Souriau, qui est de mille francs par an, et la fondation Marie Lasne, qui donne annuellement six médailles de trois cents francs chacune, de préférence aux plus pauvres, et autant que possible à ceux qui auront fourni de véritables preuves de leur piété filiale. Ce n'est pas tout. En 1878, à notre distribution annuelle viendra encore se joindre le prix Gémond, prix de mille francs destiné à récompenser des actes de courage, de dévouement et de sauvetage, et enfin, en 1880, l'Académie

décernera, pour la première fois, le prix fondé par madame la duchesse d'Otrante, née de Sussy, qui s'exprime ainsi dans son testament : « Je lègue à l'Académie française une somme de deux cent mille francs, dont les arrérages seront affectés à donner des prix, tous les trois ans, pour récompenser des bonnes actions. Ces prix seront distribués en séance annuelle au nom du comte Honoré de Sussy. Ils seront de la même nature que ceux légués par le comte de Montyon, et je demande qu'ils soient donnés à la même époque. » Et cependant, même dans deux ans, nous ne serons pas encore assez riches pour faire connaître tous les actes vertueux que nous connaissons. Heureusement, les auteurs de ces belles actions ont fait et font le bien tout naturellement, comme l'oiseau fait son nid, sans songer à la récompense.

D'ailleurs, quelle somme d'argent pourrait payer ces soins, ces dévouements, ces abnégations, ces sacrifices de toutes les minutes, ce morceau de pain partagé, accompagné souvent, pour se faire accepter tout entier, d'un mensonge chrétien? Quel éloge public vaudra le sourire d'un enfant rappelé à la vie, d'une mère rendue à ses enfants, de cet homme qui, après s'être abîmé dans les flots ou dans les flammes en poussant un dernier cri de prière ou de blas-

phème, rouvre les yeux et voit un homme qui passait par là ou qui est accouru exprès, et qui a exposé sa vie pour la vie de son frère inconnu? Dans quelles mines d'or pur prendrez-vous de quoi payer de telles actions? Combien coterons-nous ces résurrections, ces baisers inespérés, ces larmes de reconnaissance et de joie mises en commun entre bonnes gens qui trouvent tout simple qu'on se protége, qu'on se secoure, qu'on meure l'un pour l'autre, qu'on s'aime enfin? Croyez-vous que ces modestes héros accomplissent ces actes de dévouement spontané ou de dévouement continu en vue des prix que l'Académie française décerne? Hélas! Messieurs, sommes-nous bien sûrs qu'ils savent qu'il y a une Académie française et que l'on y parle d'eux à cette heure dans un langage bien au-dessous de leur mérite? Quelques-uns de ceux que nous couronnons ont peut-être recours à l'instituteur pour savoir ce que nous disons de leurs bonnes œuvres, dont le souvenir devrait être, avec leur nom, gravé en lettres d'or sur des plaques de marbre dans les mairies et dans les écoles de leurs villages. Sur quels meilleurs tableaux les petits enfants pourraient-ils apprendre à lire et à vivre? Et pourquoi ne le ferait-on pas? Ce serait le Panthéon des bonnes gens.

La première personne dont nous inscririons

le nom, cette année, sur ce livre d'or serait mademoiselle Léocadie Lavarde. Nous avons rarement vu une telle persistance, un tel acharment, pour ainsi dire, dans le bien. Mademoiselle Léocadie Lavarde est née à Bretteville-sur-Odon, près de Caen, en 1820. Ses parents étaient meuniers. Elle quitta la maison paternelle à l'âge de dix-huit ans pour entrer comme sous-maîtresse dans une maison religieuse de Caen où l'on recueillait des enfants abandonnés. Elle y resta cinq ans ; c'est là certainement qu'elle contracta le germe de cet amour particulier pour les enfants, auquel elle a dévoué toute sa vie. Nous disons de cet amour particulier, parce que mademoiselle Léocadie Lavarde a des préférences pour certains de ces petits êtres. Nous aimons tous les enfants, et plus ils sont agréables, doux, gentils, pour me servir du mot qu'on leur applique le plus souvent, plus nous les aimons. Pour mademoiselle Léocadie Lavarde, c'est tout le contraire. Elle aime comme nous les enfants séduisants, mais elle a une prédilection marquée pour ceux qui ont de mauvais instincts, qui sont méchants, vicieux. Elle les considère comme des malades qui ont d'autant plus besoin de soins. Quant à ceux qui sont véritablement atteints de ces maladies physiques qui rebutent les charités vulgaires,

mademoiselle Léocadie Lavarde les adore. Mais n'anticipons pas, et donnons les détails pour ainsi dire chronologiques de cette existence qui, n'importe où on l'interroge, est toujours et constamment consacrée au bien, semblable à ces belles sources, également pures, également rafraîchissantes partout où l'on puise.

En quittant la maison religieuse de Caen, mademoiselle Léocadie Lavarde débarqua à Paris, en 1849, sans savoir où elle irait. C'était une époque où l'on ne savait guère où aller, surtout quand on était sans aucune ressource comme mademoiselle Lavarde. Elle frappa à la porte des lazaristes, qui l'adressèrent aux sœurs de la paroisse Saint-Sulpice. La sœur Louise lui donna une chambre, meublée d'un lit de sangle et d'une chaise, où elle se mit à piquer des bottines pour vivre. C'est là le berceau de l'œuvre que devait poursuivre avec tant de dévouement et de succès cette charitable personne. La sœur connaissant ses goûts, lui confia d'abord une petite fille incorrigible, disait-on. Elle partagea avec cette enfant son lit, son pain et son âme bien certainement, car l'enfant fut corrigée. Aussi, au bout de quelques mois, cette mère d'élection avait-elle six nouveaux enfants, et à la fin de l'année, quinze, ce qui prouverait que le cœur de la

femme est encore plus fécond que ses entrailles.

Il fallut prendre un logement plus grand, et aux frais de qui? Aux frais de celle qui avait eu l'idée de soigner les enfants. Et quelles étaient les ressources de mademoiselle Lavarde? L'aiguille. Aussi passait-elle les nuits. Voyez-vous cette lampe, cette main et cette aiguille qui donnent la santé, l'instruction, la morale, l'espérance à ces quinze petits êtres qui dorment pendant ce temps-là du sommeil dont se prive cette juste qui travaille? Enfin, quelques bonnes âmes connurent ce dévouement mystérieux et caché comme un crime, car à toutes ses vertus mademoiselle Léocadie joint ce mérite, qui les complète, de vouloir qu'on les ignore. Je vous affirme, Messieurs, que ce que nous faisons aujourd'hui, si nous ne le faisons pas à son insu, nous le faisons contre sa volonté, car elle n'aime pas qu'on se mêle de ce qu'elle appelle ses affaires. Elle veut accomplir le bien, elle veut se dévouer, elle veut ne pas manger, elle veut ne pas dormir pour faire vivre des enfants qui sans elle n'auraient ni pain ni gîte; à qui cela fait-il du mal? Cela ne vous regarde pas; passez votre chemin, vous êtes riche, vous n'avez pas besoin de moi et je n'ai pas besoin de vous. Voilà la nature de mademoiselle Lavarde; aujourd'hui, elle m'en voudra du bien que je dis d'elle, mais

je suis sûr qu'avant demain elle aura compris que c'était nécessaire et qu'elle m'aura pardonné.

Enfin, Messieurs, que vous dirai-je ? Quelques bonnes âmes forcèrent sa porte avec effraction, c'est le mot. Elle renvoya les premières personnes qui lui offrirent les premiers billets de banque, comme on renvoie d'ordinaire ceux qui viennent en demander.

Ceci se passait rue de Vaugirard, 104, dans une maison qui a été démolie pour le percement de la rue Saint-Placide, un saint qui, en passant par là, s'est trouvé tout de suite en pays de connaissance. La loi finit par se mêler du cas de mademoiselle Lavarde. M. Rataud, alors maire de l'arrondissement, abusa de son pouvoir. Je le dénonce. Il pénétra chez elle et la mit en relations avec deux charitables dames, plus riches qu'elle, madame Aignan Desaix et madame Gilbert, qu'on m'a bien recommandé de ne pas nommer, et qui l'aidèrent à s'installer rue du Cherche-Midi, 120, où est situé l'ouvroir dont on ne m'a pas recommandé de ne pas donner l'adresse. C'est là que, depuis le 15 décembre 1855, c'est-à-dire depuis plus de vingt-deux ans, c'est là, dans ce petit ouvroir de Saint-Vincent de Paul, que mademoiselle Léocadie Lavarde, directrice de cet établissement, reçoit, élève, in-

struit les enfants qu'on veut bien lui confier, et veut lui en confier beaucoup, de sorte que la directrice n'est pas plus riche que ne l'était l'ouvrière, et que la lune curieuse, profitant du silence qui est son ami, vient quelquefois plaquer son visage pâle contre la vitre, pour voir à la lueur de cette lampe qui brûle encore quelle est cette main qui travaille toujours. Si vous connaissez des enfants méchants, insupportables, incorrigibles, pauvres, obtenez de leurs parents qu'ils les confient à mademoiselle Lavarde, vous la rendrez bien heureuse ; mais rappelez-vous qu'elle a déjà guéri moralement et physiquement des centaines d'enfants, qu'elle a ensuite placé les uns, marié les autres, et que les ressources sont éventuelles et précaires. En 1859, la moyenne des enfants était de 73, en 1875 de 118; 675 enfants sont entrés dans la maison depuis que mademoiselle Lavarde est entrée dans la petite chambre des sœurs de la paroisse Saint-Sulpice.

En 1859, la dépense quotidienne était de 77 centimes par enfant; aujourd'hui, elle est de 1 fr. 03 centimes. Que voulez-vous ? Les habitudes de bien-être et de luxe ont envahi jusqu'aux dernières classes ! Aussi, au risque de passer encore une fois pour encourager le vice, je conseillerai aux personnes pieuses qui prendront con-

naissance de ce rapport, malgré le nom qui le signe, d'encourager aussi tous ces petits prodigues dont les maladies et les défauts ne découragent pas la noble directrice. Et, pour donner l'exemple, l'Académie décerne à mademoiselle Léocadie Lavarde un prix Montyon de deux mille francs.

Si je n'en ai pas dit plus long, Messieurs, sur mademoiselle Léocadie Lavarde, ce n'est pas qu'il n'y ait plus rien à dire, c'est au contraire qu'il y aurait trop à dire encore, et que je suis forcé de prendre un peu sur sa part pour faire la part des autres. C'est une charité de plus qu'on lui devra.

Au commencement du quinzième siècle, des marins surpris par la tempête sur les côtes de la Manche et miraculeusement sauvés construisirent, pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait, une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, au lieu même où ils abordèrent, à Saint-Marcouf, dans le canton de Montebourg, arrondissement de Valognes. Quelques cabanes de pêcheurs se groupèrent peu à peu autour de cette petite chapelle. On y venait en pèlerinage. Ce n'était qu'une plage aride, isolée de l'autre partie de la commune et du reste de la contrée. Les ouragans dévastaient les chemins, que ne songeaient guère à entretenir les pêcheurs, uni-

quement occupés de vivre du produit de leur pêche. La population augmentait faiblement, mais, si faiblement que ce fût, il arriva un moment où la petite chapelle légendaire, étroite, malsaine et tombant en ruines, ne pouvait plus la contenir. En l'année 1847, huit prêtres avaient été successivement envoyés par l'autorité diocésaine à ce poste classé au dernier rang. Tous avaient décliné une mission qu'ils déclaraient impraticable.

Au mois de janvier 1848, un desservant de la paroisse de Cauquigny, dans un canton voisin, qui possédait une jolie église et un presbytère agréable, fut envoyé à son tour dans ce véritable désert. Ce desservant était M. l'abbé Leroy, qui du reste ne craignait rien tant que d'être envoyé curé au bord de la mer. Au lieu de se rebuter, il vit là un ordre de la Providence, il s'y soumit, et chercha immédiatement les moyens de transformer ce pauvre petit pays.

Avant tout il fallait reconstruire la maison de Dieu : à tout seigneur, tout honneur; mais où trouver des ressources? Tous ces gens-là étaient pauvres. La commune, déjà impuissante à réparer l'ancienne chapelle, refusait à plus forte raison d'en élever une neuve. Heureusement il n'y avait pas sur la terre que cette commune et ces pauvres gens, et, son bâton à la main, un beau

jour, l'abbé Leroy se mit en route, à pied naturellement, quêtant à droite et à gauche, en haut et en bas, acceptant tout, remerciant de tout, rapportant tout. Au mois de mars 1853, les murs s'élevaient déjà à trois mètres au-dessus du sol, quand on s'aperçut que la caisse était vide. Cette fois le curé fit le voyage de Paris, la ville turbulente, la ville folle, mais qui fait l'aumône comme elle fait tout, à tort et à travers. Enfin, après des fatigues, des efforts, des luttes sans nombre et sans relâche, une vaste et belle église s'éleva sur les ruines de la modeste chapelle votive, puis une école mixte, à quelques mètres au nord, est venue se mettre sous sa protection, puis le cimetière s'est agrandi et clos de murs, de sorte que la vie a sa direction et la mort son abri. Des deux côtés de l'église le village s'est étendu, remplaçant ses anciennes huttes par des maisons saines, commodes, solides, et la belle église se dresse et chante au milieu de ses fidèles comme une poule fière au milieu de ses poussins. « Cette population était ignorante et grossière, nous dit la lettre éloquente qui nous instruit du fait et qui est apostillée par les témoins les plus recommandables, cette population est maintenant instruite et à l'aise. Elle a presque tout reçu de son curé. Elle a appris de lui à bâtir, à essayer de planter quelques arbres, à sortir de son

isolement, à trouver pour les produits de sa pêche un écoulement plus rénumérateur. Cette partie de la côte commence à être fréquentée en été, et les habitants en profitent. Six petits bateaux, possédés chacun par plusieurs pêcheurs réunis, sont occupés à la mer. La plupart de ceux qui vendent le poisson le portent, non plus dans une hotte sur leurs dos, mais dans une voiture qui leur appartient, et le dimanche, ces braves gens, bien vêtus, respirant le contentement et le calme, se pressent autour de leur curé, que tous environnent de respect, presque de vénération. L'Académie décerne un prix Montyon de deux milles francs à l'abbé Leroy.

Après nos désastres de 1870 et 1871, quand Metz fut séparée de la mère patrie et que les Français qui s'y trouvaient encore eurent à opter entre la nationalité française et la nationalité allemande, vous vous rappelez, Messieurs, en quelle quantité nos nationaux nous revinrent, si bien que, si la France a perdu de son sol, elle n'a, en dehors de ce qu'elle en a versé sur les champs de bataille, rien perdu de son sang Notre illustre et cher confrère, M. le comte d'Haussonville, président du comité alsacien-lorrain, et qui s'est dévoué avec tant de générosité, de courage et de succès aux anciens habitants de ces provinces, dont il est l'enfant, le bienfaiteur et

l'historien, M. le comte d'Haussonville sait mieux que personne de quel patriotisme, de quelle résignation, de quelle fraternité firent preuve tous ces Français de naissance devenus Français volontaires. Cependant quelques-uns des nôtres optèrent, non pour le sol étranger, mais pour le sol natal, où le cœur prend souvent des racines si profondes, qu'il n'a plus, à un certain âge surtout, le courage ni la force de les arracher. Ceux qui nous sont revenus ont eu raison ; ceux qui sont restés ont eu leurs raisons, que nous déclarons ici toutes humaines, toutes indiscutables, toutes bonnes. Jugez-en du reste, Messieurs, par l'exemple suivant :

Mlle Catherine-Alexandrine Romestin est née à Metz ; elle est ouvrière en linge ; elle va en journée ; c'est avec ce travail quotidien, ingrat, si modestement rétribué, que depuis vingt et un ans, j'ai bien dit vingt et un ans, elle soigne avec le dévouement le plus admirable une pauvre fille âgée aujourd'hui de soixante-huit ans, ouvrière comme elle, mais que, depuis un quart de siècle, ses infirmités empêchent de gagner sa vie. Catherine Romestin refuse, à gains égaux, de travailler à la campagne, parce qu'elle ne pourrait y emmener sa chère malade, et que cet air pur et salubre des champs, qui lui serait si nécessaire,

ne lui ferait aucun bien si elle le respirait seule. Elle ne calcule ni avec ses forces, ni avec sa santé, et, quand elle se sent moins de vigueur, elle en est quitte pour avoir plus d'énergie. Ses riches protecteurs ne sont plus là, ils sont partis avec les pauvres protégés qui pouvaient partir. Mais elle, pouvait-elle partir ? Pouvait-elle emmener en France celle qu'elle n'avait pas même le moyen d'emmener à la campagne, à quelques minutes de la ville? Pouvait-elle abandonner et laisser mourir sur son lit de douleurs celle à qui elle se dévouait depuis quinze ans ? A qui confier ce cher dépôt? Qui l'aurait accepté ? Personne n'était venu en aide avant, à cette malade; qui lui viendrait en aide après ? Non; entre deux êtres ainsi unis par la misère de l'un, par la bienfaisance de l'autre, par l'amitié commune, il n'y a de séparation compréhensible que la mort. Mademoiselle Romestin est devenue Allemande pour rester utile, et elle se sera ainsi sacrifiée deux fois. D'ailleurs, le royaume qu'elle habite depuis longtemps n'est plus de ce monde ; on n'y connaît ni limites, ni distances, ni étrangers, ni ennemis, ni vainqueurs, ni vaincus; tous ceux qui l'habitent sont les enfants du même père ; il s'appelle la Charité.

L'Académie décerne à mademoiselle Catherine-Alexandrine Romestin le prix Souriau de mille

francs, et que cette récompense, en passant par-dessus nos nouvelles frontières, lui prouve que la France peut toujours aller à ceux qui ne peuvent pas revenir à elle.

Messieurs, nous avons encore, pour épuiser, cette année, la générosité de M. Montyon, cinq médailles de mille francs et treize médailles de cinq cents francs à distribuer, après quoi nous aurons à donner les six médailles de trois cents francs de Mademoiselle Marie Lasne, ce qui fera vingt-sept lauréats, sur cent vingt-trois candidats qui nous étaient présentés. Si vous me demandiez, Messieurs, pourquoi sur ces cent vingt trois candidats nous en avons éliminé quatre-vingt-seize, je vous répondrais tout de suite : Parce que nous n'avions pas assez d'argent pour tous et qu'il nous a fallu, à notre grand regret, faire des choix en cherchant des nuances à peu près insaisissables. Si vous me demandiez pourquoi, parmi les candidats que nous avons choisis, nous avons placé ceux-ci avant, ceux-là après, pourquoi nous avons donné aux uns un peu plus d'argent ou d'importance qu'aux autres je serais assez embarassé pour répondre. Tous ceux que nous couronnons sont des gens de bien, voilà qui est sûr. Si celui-ci l'est depuis moins longtemps que celui-là, c'est qu'il est d'un âge moins

avancé; si Pierre s'est moins dévoué que Paul, c'est qu'il est d'une santé moins forte, mais tous sont animés de ce même esprit de charité, simple, persévérante, qui va tous les jours et tout droit à son but, ne s'inquiétant pas plus si on l'admire que si on la raille, car on n'admire et on ne raille que ce qui est beau et grand; le reste, on le juge. Un matérialiste, après avoir lu, comme je viens de le faire, tous les mémoires que je résume aujourd'hui, déclarerait peut-être qu'il y a là un cas physiologique, pathologique, qu'il ferait rentrer dans la catégorie des idées fixes, des monomanies, des folies particulières. Le proverbe latin dit: *Quos vult perdere Jupiter dementat*, « Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre ». Que le Dieu qui a remplacé Jupiter, ce Dieu qui a dit aux hommes: Aimez-vous les uns les autres, que Dieu frappe de cette folie de charité les peuples et les rois; le moment est bon, et je réponds que le monde ne sera pas perdu, mais sauvé.

Paul Martin est de Condillac, dans la Drôme; il a quarante-neuf ans. A dix-neuf ans, il était orphelin sans ressources et l'aîné de six frères et sœurs. Il se constitua leur père. Par son travail il a pourvu constamment aux besoins de sa jeune famille, aujourd'hui honorablement établie. Il avait une vieille tante infirme; il s'est chargé de cette tante. Quand il n'y a rien pour sept, en

travaillant du matin au soir, il y a pour huit. Ses jours sont précieux à cet homme, il les risque cependant pour arrêter deux chevaux emportés et il sauve la vie à quatre personnes qui allaient être précipitées dans un abîme. Il a du bonheur, il n'est que blessé. Pendant la guerre de 1870 à 1871, au risque d'être fusillé s'il était pris, il a résolu, encouragé et favorisé la fuite de prisonniers français envoyés en Allemagne. Il est ensuite parvenu à empêcher les soldats allemands d'incendier des maisons à Fontainebleau; puis, en 1872, un jeune homme, soutien de famille, ayant eu la jambe prise dans un engrenage, il se charge du blessé, et, pendant deux ans, il lui donne, en prenant toujours sur son propre travail, linge, nourriture, argent pour sa famille. Aujourd'hui, il est, nous assure-t-on, homme de confiance dans une grande maison. Nous croyons que le maître de cette maison a bien placé sa confiance, et l'Académie décerne à Paul Martin une médaille Montyon de première classe, de mille francs.

Madame veuve Camus, habitant Notre-Dame-de-Liesse, dans le département de l'Aisne, est âgée aujourd'hui de soixante-quatre ans. Après quinze ans de mariage, elle est abandonnée de son mari, qui la laisse avec deux jeunes enfants et de nombreuses dettes contractées par lui, bien

entendu. En 1853, ce mari meurt sans être revenu auprès de sa femme, ajoutant à son premier legs sept mille francs de dettes nouvelles. La veuve n'a d'autres ressources que son travail et son courage. Elle veut que la mémoire du coupable et le nom de ses enfants soient sans tache, et elle s'impose la lourde mission de payer les dettes de son mari, dont elle était séparée de biens. Elle parvient à marier ses deux enfants. Jusque-là elle n'avait pu que payer l'intérêt des dettes. Ses enfants mariés, pour pouvoir payer le capital, elle se met en service. En 1859, elle quitte son pays, sa famille, et vient à Paris pour gagner un peu plus. A force d'économie, en envoyant tous les ans une certaine somme à ses créanciers d'adoption, elle commence à se libérer. Elle va être tout à fait libérée, lorsqu'au mois de février son fils meurt lui laissant un orphelin de deux ans; en 1870, sa fille meurt lui laissant trois enfants en bas âge et un mari pouvant à peine subvenir à ses besoins personnels. Elle prend les enfants à sa charge, deux meurent pendant le siège. Que de douleurs, dont nous ne parlons pas, Messieurs, au milieu de tous ces devoirs pieusement remplis! Enfin elle vient d'achever de payer, intérêts et capital, toutes les dettes de son mari, car il va sans dire qu'elle n'a jamais eu le temps, ni l'idée, ni le moyen d'en faire pour

elle. L'Académie décerne une médaille Montyon de première classe de mille francs à madame veuve Camus.

Mademoiselle Marie-Adélaïde Hugon a soixante-dix ans. A dix-huit ans elle était l'unique soutien de sa famille. Depuis quarante-cinq ans elle exerce la fonction d'institutrice à Peyrilles, dans le Lot, où elle est née, et elle exerce cette profession avec un dévouement souvent au-dessus de ses forces. Ce n'est pas tout; elle pourvoit aux besoins des enfants pauvres pour leur faciliter l'entrée de l'école; elle soigne les indigents, et, malgré sa grande pauvreté, leur procure les médicaments indispensables. Pendant de longues années, elle a soutenu son père très âgé, sa mère et une sœur infirme. Son père et sa mère sont morts, mais cette sœur infirme est encore à sa charge, et depuis cinquante ans. Aujourd'hui elle est infirme à son tour ! L'Académie décerne une première médaille Montyon de mille francs à mademoiselle Marie-Adélaïde Hugon.

Nous voici, Messieurs, en face d'un cas qui se représente assez souvent dans nos concours des prix de vertu : c'est le cas du serviteur qui cesse un jour d'être payé par ses maîtres devenus pauvres, et qui, au lieu de les quitter et de les poursuivre devant monsieur le juge de paix, continue

à les servir pour rien et se met même à travailler pour les nourrir. Ce cas particulier appartient toujours à la province. Je ne crois pas qu'il y en ait eu un seul exemple dans Paris; on trouve tout à Paris, excepté cela. C'est regrettable; car nous qui habitons Paris et qui savons combien il est difficile d'y être servi, même en les payant bien, par des domestiques toujours bien recommandés, nous serions heureux d'avoir à récompenser un exemple parisien. Et à ce propos, si les braves gens que nous récompensons pouvaient faire quelques élèves et nous les envoyer, nous ne promettrions pas à ces élèves un prix de vertu, mais nous leur promettrions certainement, non seulement de ne jamais être à leur charge, mais de leur procurer une agréable aisance pour leurs vieux jours, à laquelle nous joindrions toute la reconnaissance qu'un aussi grand étonnement pourrait nous inspirer.

Catherine Dio est de Valence, dans le Tarn-et-Garonne; voilà quarante ans qu'elle sert gratuitement la même famille, et elle en a cinquante-huit. D'abord, elle se dévoue, pendant quinze ans, à sa maîtresse atteinte d'une grave maladie; celle-ci meurt en lui confiant sa fille infirme et son mari, qui, frappé de paralysie, privé de ses facultés intellectuelles, exigeant des soins continus, demeure pendant douze ans à la charge

de Catherine. Vous représentez-vous, Messieurs, cette pauvre fille de dix-huit ans, qui cherche pour vivre et faire vivre sa famille une place de servante, qu'on adresse à une famille honorable et aisée, où elle croit trouver le logement, la nourriture, un petit pécule en échange de son service, et qui, au lieu de cela, pendant quarante ans, a toute cette famille à sa charge, qui ne se plaint pas, qui refuse des positions avantageuses qu'on lui offre de tous côtés, parce que tout le monde connaît ce dévouement et voudrait avoir un pareil serviteur, qui renonce à se marier parce qu'elle n'a pas le droit d'avoir une famille à elle, puisqu'elle a la famille des autres, et qui, son maître mort (elle l'appelle toujours son maître), reporte toute son affection, tout son dévouement sur la fille qu'il laisse infirme et incapable d'aucun travail ? Pour moi, je ne sais rien de plus touchant et de plus respectable que la vie de cette humble fille, et en vérité, Messieurs, Catherine Dio a bien mérité une première médaille Montyon, de mille francs, que l'Académie lui décerne aujourd'hui.

Mademoiselle Sophie Santier, de Dinan (Côtes-du-Nord), âgée, à cette heure, de soixante-six ans, à qui l'Académie décerne la cinquième médaille Montyon de mille francs, est encore, permettez-moi le mot, Messieurs, de la même école. Elle

soutient ses deux jeunes sœurs, son père infirme et sa mère dont elle a prolongé la vie jusqu'à quatre-vingt-trois ans; puis, comme la Providence ne lui a pas envoyé une famille particulière à soutenir, c'est tous les malheureux et tous les pauvres de son quartier qu'elle considère comme sa famille, et pour lesquels elle travaille, quêtant comme une sœur de charité auprès des personnes bienfaisantes de la ville, quand son travail ne suffit pas à sa tâche ; apprenant à coudre à beaucoup de jeunes filles qu'elle mettait ainsi à même de gagner leur vie et de venir en aide, comme elle avait fait elle-même, à leurs parents malheureux. Enfin elle a pris chez elle une petite orpheline de douze ans, puis une autre enfant de quatre ans, qu'elle a élevée jusqu'à sa vingtième année, âge auquel elle l'a mariée. Cette jeune femme est devenue aveugle, et mademoiselle Santier s'est faite le soutien de son ancienne protégée, de ses deux enfants et de son mari incapable.

Grands cœurs, cessez d'aimer ou je cesse d'écrire !

Cette paraphrase serait-elle vraie ici, Messieurs? L'esprit sentirait-il tout à coup des limites là où le cœur n'en voit pas ? Allons-nous nous lasser d'entendre le récit de ces bonnes actions que ceux qui les ont accomplies ne se sont jamais

lassés d'accomplir? Non, n'est-ce pas? Et si cette séance vous paraît un peu trop longue, c'est à moi seul qu'il faudra vous en prendre, à moi qui n'aurai pas su vous communiquer l'émotion et l'intérêt que j'ai éprouvés à la lecture de ces simples et touchantes biographies.

Nous décernons les treize médailles Montyon de cinq cents francs chacune à Marie-Anne Guilloux, de Saint-Aubin-du-Cormier (Ille-et-Vilaine), institutrice, âgée de soixante-dix ans, qui, en 1836, a recueilli son ancienne institutrice devenue infirme, et pendant vingt-trois ans a subvenu à tous ses besoins, qui recueille aussi deux enfants, qui les loge, les nourrit, les instruit, paye l'apprentissage de l'une et garde avec elle l'autre dont la santé exige les plus grands soins ;

A Marie Villebesset, de Pontaumur, dans le Puy-de-Dôme, digne émule de Catherine Dio, et qui, comme elle, simple servante, se dévoue à ses maîtres depuis vingt-huit ans, leur sacrifie ses petites économies, veille, soigne la mère malade jusqu'à sa mort, et recueille le fils qui, quoique faible et délicat, est appelé au service militaire, et à qui elle envoie tout ce qu'elle gagne ;

A madame veuve Reignier, à Troyes (Aube), âgée de soixante-deux ans, sans fortune, qui, ayant déjà à sa charge son mari aveugle et quatre

enfants, recueillait en 1860 un enfant que ses parents abandonnaient, puis, en 1866, l'habitude est prise, elle en recueille un autre abandonné comme le premier ;

A Félicité Blain, de Cholet (Maine-et-Loire), qui n'est âgée que de trente-trois ans, mais pour elle la valeur n'a pas attendu le nombre des années. C'est une simple ravaudeuse qui, à treize ans, perd sa mère et reste avec deux petites sœurs, l'une de cinq ans, l'autre de neuf mois, et un petit frère de trois ans. Elle les élève ; son père est frappé d'une maladie du cerveau, elle en fait son quatrième enfant. Elle refuse un parti avantageux pour ne pas abandonner son œuvre de dévouement. La plus jeune de ses sœurs est morte ; elle l'a remplacée par d'autres malheureux étrangers à qui elle fait tout le bien que lui permettent les ressources acquises par son seul travail, et voilà que son jeune frère, atteint de ce mal presque toujours héréditaire dont son père est mort, vient de retomber à sa charge après avoir été placé par elle dans le commerce ;

A Marie-Jeanne-Louise Rabey, à Urville (Manche), âgée de soixante-dix-sept ans, et qui, sa commune n'ayant pas d'institutrice, s'est faite, de 1830 à 1856, l'institutrice volontaire des petits enfants dont elle soignait en même temps les parents dans leurs maladies. Elle a suivi aussi le

bon exemple donné par de pieuses servantes, et elle a rendu à l'une d'elles, en la recueillant, ce que celle-ci eût sans doute été capable de faire pour sa maîtresse;

A Julienne Hénault, à Moncontour (Côtes-du-Nord), qui est entrée au service d'un ecclésiastique, couvert de dettes, pour avoir trop bien pratiqué les enseignements qu'il répandait. Elle a servi gratuitement ce digne homme et elle a payé toutes les dettes du petit presbytère ;

A Madeleine Last, à Meyrargues (Bouches-du-Rhône), âgée de soixante-huit ans, qui, ayant perdu, après vingt-trois ans de soins et de dévouement, son père infirme et sa sœur, se consacre au soulagement des malheureux, mendie pour eux, ouvre une école pour les enfants, donne ses soins, pendant dix ans à l'une, pendant dix-huit ans à l'autre, à deux pauvres femmes infirmes qui avaient été ses coadjutrices et adopte une jeune fille qui venait de perdre sa mère ; aujourd'hui, elle est menacée d'une cécité qui, si elle arrive, ne l'empêchera pas de continuer à faire le bien; elle le fera à tâtons et avec les yeux des autres ;

A Annette Neurin, à Dijon (Côte-d'Or), qui, âgée de quatre-vingt-neuf ans, est depuis soixante ans au service de la même famille tombée dans la misère, à qui elle donne toutes ses

économies, qu'elle sert pour rien et qu'elle n'a jamais voulu quitter pour des positions facilement meilleures. Annette Neurin est une de celles que l'Académie avait dû écarter, faute d'argent, lors du dernier concours. Nous trouvons dans son dossier une note de M. de Carné, à laquelle nous faisons droit. Que le vœu de M. de Carné soit exaucé et que notre cher et regretté confrère ait encore fait le bien dans la mort comme il n'a cessé de le faire dans la vie;

A Madeleine Hivert, à Nantes (Loire-Inférieure), âgée de soixante-seize ans, et, depuis 1836, se consacrant à ses maîtres ruinés, et leur donnant, non-seulement ses services gratuits, mais le produit du travail qu'elle fait en dehors de leur maison, après leur avoir donné toutes ses économies;

A Émilie Pouchot, à Grenoble (Isère), âgée de trente ans. Depuis seize ans elle passe sa vie auprès d'une ouvrière malade dont elle subit les exigences et les bizarreries de caractère, les violences même sans se plaindre. Elle l'entretient avec ce que son travail lui procure;

A Lucie-Françoise Bard, à Bayeux (Calvados), âgée de cinquante-neuf ans, domestique. Entrée au service en 1838, elle abandonne tous ses gages jusqu'en 1853 pour soutenir sa grand'mère in-

firme et indigente, son frère et ses neveux et nièces, qui sont élevés grâce à elle. En mai 1859, le malheur vient fondre sur ses maîtres. Aussitôt elle abandonne ses gages et travaille jour et nuit pour leur épargner les privations, car ils sont vieux. Le mari étant mort, elle se dévoue de plus en plus à la femme, et, depuis peu de temps, elle a pris à sa charge une tante tombée dans l'infortune;

A Judith-Maintasie Lopes, épouse Léon Lévy, à Saint-Esprit-lez-Bayonne (Basses-Pyrénées), israélite, et qui a bien compris la belle affirmation de Moïse, dont notre grand poëte a fait un de ses plus beaux vers : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu. » Écoutez ceci, Messieurs :

Judith Lopes est la plus jeune des quatorze enfants d'un commis marchand-colporteur; le dénûment de la famille était si grand qu'on ne put pas l'envoyer à l'école.

Dès onze ans, elle travaillait pour venir en aide à son père et à ses frères et sœurs, dont quelques-uns, hélas! j'allais dire heureusement, sont morts en bas âge; mais, malheureusement, la mère était morte aussi. Le père devient infirme, et voilà Judith Lopes forcée, à dix-neuf ans, de soutenir ce père, trois filles, deux fils et une vieille grand'mère qu'elle soigna si bien que celle-ci ne mourut qu'à cent trois ans. Judith

Lopes arrive ainsi à sa trentième année. Ne se trouvant plus assez jeune pour rêver le mariage dans les conditions ordinaires, elle épouse un ouvrier cordonnier, veuf avec quatre filles en bas âge. Elle a à son tour cinq enfants. Elle parvient à marier trois filles de son mari, mais la cadette meurt bientôt laissant à Judith trois petits enfants ; la seconde suit celle-ci peu de temps après et laisse à son tour un enfant; la troisième, restée veuve avec un enfant, ne peut subvenir à tous ses besoins, et Judith lui vient constamment en aide. Elle a donc maintenant à soutenir et elle soutient, avec son seul travail, une fille de vingt ans, un fils de quinze ans, une fille de quatorze ans, ses cinq enfants à elle, plus deux enfants abandonnés, un enfant orphelin, la quatrième enfant de son mari, deux de ses sœurs, dont une vit avec un frère déjà vieux; elle n'a que cinquante-six ans.

Enfin, l'Académie décerne la dernière médaille Montyon de deuxième classe de cinq cents francs à Jean Latgé, à Limoux (Aude). Cet homme, d'une santé débile, privé de sa mère depuis sa plus tendre enfance, avait vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père, qui s'était remarié. La veuve de ce dernier, couverte d'infirmités, n'avait rien à exiger de son beau-fils, qui non-seulement lui a prodigué les soins d'un véritable fils et d'un

fils des plus tendres, mais encore, loin de chercher à rentrer dans la petite fortune que son père avait laissée à sa femme, loin d'exiger ce qui lui revenait, a insisté auprès de sa belle-mère pour que celle-ci fît une donation en faveur de sa propre sœur, laquelle a disposé plus tard de tout son bien au profit d'une étrangère.

Dans l'intervalle, cette sœur étant devenue infirme, Jean Latgé n'a cessé de lui prodiguer les soins les plus affectueux et les plus dévoués. S'il rencontre un mendiant, il lui fait partager son modeste repas ; si le malheureux qu'il veut secourir ne peut marcher, il va lui porter lui-même son dîner, qu'il partage avec lui. Plus de cinquante signatures des plus honorables témoignent qu'on a vu Jean Latgé se priver de feu et se réduire au plus strict nécessaire pour que les malheureux de son voisinage eussent une bonne bûche dans leur âtre et un morceau de viande sur leur pain.

Nous aurons fini, Messieurs, quand nous aurons distribué les six médailles de la fondation Marie Lasne, du prix de trois cents francs, à six excellentes femmes, car, comme le disait si bien Prévost-Paradol, en retournant au profit du bien un dicton qui n'avait encore servi qu'au mal : « Quand il y a charité, cherchez la femme. » Vous savez, Messieurs, que ces six médailles sont des-

tinées à honorer surtout des exemples de piété filiale qui, cette fois, ont été largement donnés par Henriette-Louise Thomin, à Reims (Marne); Marianne Chambes, à Poitiers (Vienne); Pauline Anglade, à Saint-Michel (Ariége); Éléonore-Adélaïde Mabille, à Agnicourt (Aisne); Maria Berger, institutrice à Villefranche-sur-Cher (Loir-et-Cher); Victoire-Céline Leclerc, à Meaux (Seine-et-Marne).

Voilà notre moisson de cette année, Messieurs; vous voyez qu'elle est belle, et encore, comme je vous le disais plus haut, aurions-nous pu l'avoir double, triple, et même quadruple. Les malheureux n'y ont rien perdu et n'y perdront rien, les pauvres qui les secouraient hier les secourront encore demain; mais c'est à ceux-ci que nous aurions voulu donner une preuve publique de notre sollicitude et de notre estime. Souhaitons donc, Messieurs, que le vœu secret de M. de Montyon se réalise, et que, tandis que nous allons aux pauvres au nom des fondateurs que je viens de nommer, de nouveaux fondateurs viennent à nous pour que, les appelés étant nombreux, nous puissions augmenter le nombre des élus. Les bienfaisants ne manquent pas, que les bienfaiteurs les imitent. C'est en diminuant leur fortune par la charité que les riches échapperont à ces soucis de la fortune dont ils se plai-

gnaient au commencement de ce rapport. Où est le bonheur? demande-t-on souvent. Dans le bien, répondrons-nous avec assurance, et nous n'en voulons pour preuve que tous ces braves gens que nous venons de citer. Ceux-là ne se plaignent ni de la tristesse, ni de l'ennui, ni même de l'ingratitude.

En vivant, comme je l'ai fait pendant plusieurs jours, dans la société de tous ces braves gens, on se sent, non seulement meilleur, mais plus courageux, plus éclairé, plus croyant surtout qu'on ne le serait après la lecture du plus beau livre de maximes, d'observation, de philosophie, de sagesse même ; c'est que le génie n'explique pas Dieu, et que la bonté le prouve.

2 août 1877.

# DAPHNIS ET CHLOÉ

## PRÉFACE [1]

Entre les escripts traictant des plaisirs d'amour oncques n'en veis plus gentil et plus plaisant, à painctures et couleurs plus fresches que ceste pastorale de Daphnis et Chloé. Ne conseilleray aux mères honnestes et escortes ou prudentes comme aulcuns disent nouuellement en nostre langue, de le bailler à leurs vierges fillettes ny mesme à leurs guarsons dauant qu'iceulx soyent en cest eage où raison n'est plus en péril d'estre troublée par sensualles phantasies qui est eage aduancé pour tous, car verrez

1. Édition Louis Glady, Librairie nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

plus souuentes foys vieillards centenaires que centenaires raisonnables ; mais inuiterois d'aultre part les mesmes fillettes paruenues dames et congnaissans par le mariaige ce que sont esbatements, mignardises et folatries d'amour, à ne lire iamais plus dangereulx livre que celluy-là. Du style grecq que ie ne comprends (ne le dictes à mes confrères d'Académie) ie ne peulx parler, mais de ceste translation françoyse d'Amyot, dirois vouluntiers quelle est tant fine et transparente qu'on y cuydroit veoir toute la belle contrée ionienne au trauers comme derrière vitre bien polie et ouïr en mesme tems, chans de cigalles, roucoulemens de coulombes, musicque de pipeaux et flageollets, murmures de sources furettant en menuës cascades d'argent à tort et à trauers les roches es quelles saultent les cheureaulx emmi les cytises, les genests et les thyms.

On ne sçauroit asseurer en quel tems fut composée ceste fable ny mesmement qui l'ha escripte. De faict elle demoure, selon les congnoisseurs, œuure d'ung certain romancier nommé Longus, lequel viuoit, paroit-il, entre le troisiesme et quatriesme siecles de nostre ere. Et cela est grandement possible, car, maulgre la barbarie de ces eages, sent on en ycelle aux coustez de la grace et elegance de Theocrite et

de la lyesse et ioyeulseté d'Anacreon courir de ça de la ung charme non flairé iusques alors. On diroit l'imagination de l'auctheur rafreschie et fecondee par ceste brise peure qui, trois cens ans auant, souffla du pays de Iudée, et passant par dessus mers et montaignes feict tout à coup pousser moissons dorées et flours pourprées sur le granit le plus dur, et pourrois-ie dire aussy là où n'y auoit iadis que marais putrides et steriles deserts. Ceci est comparoison auecques les ames des hommes et femmes ensorcellees et corrompuës, aux temps de paganisme (toutes foys enfermées en belles formes extérieures comme tesmoingnent les statuës grecques et romaines), et en qui se mirent à germer, non en toutes mais en aulcunes, (germe suffisant aux arrêts de la Providence), les grains et semences spiritualles que le bon apostre Sainct Paul ha jettées deuant et derriere lui, durant la pelegrination qu'il entreprist depuis qu'il tumba conuerti au chemin de Damas jusques à ce qu'il trespassa decapité à Romme, l'an soixante et six sous le regne du tyran Neron.

Verrez encores en ce ioli escript de *Daphnis et Chloé*, gaudisseries et gaillardises comme il affiert au tems où les Dieux de l'Olympe se addonnoient en la terre au pourchaz et viol des femmes mortalles, qui hors mis quelqu'une

comme Echo et Daphné, n'y faisoient nulle remonstrance ny contreguarde ; mais de ces tableaux ferez rencontre en tres rares endroits, et, au deduict, la morale y est triumphante. Non ceste seulle morale de Nature qui veult deux cueurs bien espris joincts enfin l'un à l'autre, après trauerses qui forgent union plus solide et plus doulce, mais aussy morale qui nous vient de plus hault et que nous appelons ce jourd'hui chrestienne.

Ains, voyons nous en ce récit, des pillards et paillards comme Lampis et Dorcon, et gens de mesme farine, ou d'autres, infectés comme Gnathon, d'ignoble desbauche (dont fut mascule Solon luy-même, maulgre tant de sapience en loys et gouernement,) ains voyons ces meschans à premier advertissement de Pan les visitant durant leur sommeil, cheoir aussi tost en repentir qui, en nostre viel univers, est vertu toute neuve, apportée et reuelée aux hommes seullement par nostre diuin redempteur Jhesu-Christ.

Auant que vinst en la terre cest unicque fils de Dieu nous deliurer du mal original, auons veu dans les chronicques des tems anciens les meschants terrassés et vaincus par les foudres de Iupiter et la massue de Hercule? Ouy ; mais non repentans, et ia, en ce liuret, peut

estre maulgre l'auctheur, se glisse et brille morale euangelicque, comme rayon de soleil du matin, tout du long de l'huis mal clos de vetuste.

Ne direz donc qu'est immoral cestuy liuret (non decent seullement en aulcunes parties) à sçavoir : quant Philetas donne à Daphnis explications et commentaires des doulces besongnes d'amour, et encores le cheurier demoure il tout esbaudi et ne comprend il pas tout aussi tost, et faut il que la frisque et gualoise Lycœnion, grande desbrideuse d'amourettes, tous iours preste à martiner, l'attire en ung lieu secret, pour, à l'emblee, luy déduire tous les secrets de Cupido, leçon dont elle n'espargne rien et proufficte avec moult de plaisir en mesme tems qu'elle la donne auec moult d'experience. Mais voyez Daphnis, en ceste prime instruction ne pense qu'à Chloe qu'il veult instruire au retour. N'est-ce pas là signe d'amour bien vray et profund de ne vouloir congnoistre quel il est que pour le demonstrer et inculquer à qui l'on ayme, et souddain qu'on l'a apris, de laisser et oublier de qui l'on receoit pour aller à qui l'on donne, comme faict coq qui se quitte grain du becq pour le bailler à ses poulles. N'est-ce mesme pas peut estre pousser amour de science iusques à ingratitude et trahison ? car oncques Lycœnion

ne reueoit Daphnis au decours du livre et celluy ci ne pense plus à ycelle, ne se la ramenterant ne plus dans son esperit que dans son cueur ou sa chair, si qu'elle prend place à son repast de nopces et qu'il ne la regarde ny lui parle. Adoncq tant qu'il feut à l'escholle de Lycœnion ne songea qu'à sa Chloe. Combien parmy nous, qui disons aymer nostre belle, ne pourrions prouver en auoir tous iours faict autant, ny iuzer que deux femmes auec les quelles eschangions parolles et actes d'amour, ne faysoient qu'une pour nous.

Longus ne dict poinct que Daphnis print plaisir équipollent à ceste leçon qu'il receut, il ne dict pas d'advantaige, pour parler franc, qu'il en print ennuy ou malayse, il ne dict rien du tout, qui est adresse et prudence d'auctheur sinon que le nouice cheurier estoyt à la foys tant ignare et tant friand de l'instruction, qu'il promectoit à Lycoenion pour la recevoir un cheureau, du laict, des fromaiges et de la cresme! Quelle dame ne donneroit à iouuenceau telles leçons à tel prix? Mais où Daphnis se conduict comme bon chrestien et mesme mieulx que ne feroient nombre de chrestiens que pourrions citer, si ne craingnions de contrister nostre saincte mere Ecclise, c'est quant sçachant ce qu'il vouloit sçauoir, il se contient de l'aprendre a Chloe,

non il est vray seullement par reuerence pour sa purete d'innocence, mais par paour de blecer et endolorir, ainsy que l'aduertit Lycœnion qu'il aduiendrait, ce mignon corps de pucelle blanc comme lys, fresle comme rouseaulx, non plus dumeté qu'oizillon yssant de sa coque, vaporant comme œillets es iardinets d'abbe. Car à pucelle ferue d'amour qui requiert guarrison de la science de qui elle ayme, celluy-là ne faict pas d'abord pansemens avec baulmes et unguents lenitifs, là où le mal est venu, mais bien bleçure sauvaige profunde et cuisante. Ains faict ung cirugien, affin de destourner par bas mal qui estant en hault donne aux malades tortis de cueur et de teste. De faict, maulgre qu'il ayt desir et congnoissance, Daphnis ha respect pour sa bien aymee et reserve desir, congnoissance, enseignement, plaisir et bleçure, brief, resgal complet d'amour, insques au soir où l'huis de la chambre nuptiale sera ouvert par les Dieux eux mesmes devant parents et amis au son des flustes, bouzines et tabourins, à la lumiere des fallots et torches. Qui respecte ycelle qu'il ayme, qu'il soict payen ou chrestien me plaict; ie l'honore et magnifie, et ne sçaurois doubter que les Dieux de son tems et de sa foy ne luy soyent propices, et n'accordent perannite à son amour.

Mais par compensement iusques au iour apres le quel il arde (comme aurions faict en son lieu) ne faillirent les iouvenceaulx à se baiser l'ung l'autre du becq comme tourterelles et ramiers à la prime vere pour avoir patience en attendant bonnes raisons d'edifier leurs nids avecques brins de paille et fine mousse. Et sus tout une scene qu'ay leue et releue quantes et quantes fois et qui tous iours me ravit en ma prime admiration pour parfaicte que la treuue, et treeuuez certes mesmement. C'est quant Daphnis, au retour de la leçon que Lycœnion lui faict ha la grande hastiuité de reueoir Chloé pour reprendre auec elle occupations de naguerres et butiner seullement brassées estrainctes et brimbelettes accoustumées. Lors retreuue icelle instante, durant le tems de son absence (dont elle mourroyt si elle en congnoissoit l'employ), instante à cueillir des violettes et à faire d'icelles ung chapelet non pour deuotion, mais dont, tandis qu'il l'accolle et baisotte aux badigoinces, elle aorne son front, ainsy que d'une couronne car homme aymé est roy pour femme qui l'ayme. Pour lors, il prend en sa pannetiere grappes de raisin et menus pains blancs qu'il luy boute en riant en la bouche et dont aussitost elle luy reboute moitié en la sienne, sans ayde des mains, vous coniecturez de quelle fasson, entre ses leures roses. Et, affin

que la teste de Chloe ne se lasse à servir ainsy de table, Daphnis la contient par la nuque de sa dextre à travers les doigts de laquelle coulent les cheveulx d'or de la bergerelle comme miel de ruche qu'on vuide. Et tous deulx forment ainsy un groupe que Phidias eust taillé de marbre de Paros, s'il l'eust peu veoir ou resuer. Et encores mille autres tableaux qu'il est otieulx et inutille de representer ceans, puisque les treuuerez mille fois mieulx despaincts en le liure. Voulois seullement rappeler celluy-là comme conseil aux statuaires en soucy de gracieulx subiects, car sont chefs d'œuvre pour plusieurs en le mesme subiect, si on le sçait veoir diuersement.

Tout à l'heure, me pourmenant en mon iardin, à l'umbre de ma maion où ie n'ay nulle aultre umbre, estant au bord de la mer normande, ie reguardois le lierre qui couure la muraille iusques à faire cadre aux croisees en s'entrelaçant et encheuestrant auecques la vigne sauuaige et les iasmins dont les clochettes, si elles estoient timpantes autant que perfumees, feroient tocsin à ne laisser dormir personne au logis. A mon approche, les oyseaulx caches es feuillaiges s'enuoloient auecques petits crys d'effroy. Lors me cuydois ie en la maison de Dryas, le père adoptif de Chloe, car vous sçauez que

avecques parcelle congrue de volupté supellatiue et celeste, suffisante aux capacites humaines.

Doncques laissons docteurs à bonnets en poincte ou quarres, songes creux, matheologiens et maniaques, denommes generalement philosophes, propres à rien qu'à tabuster et emburelucocquer l'entendement, laissons iceulx cryer, disputer, ergoter, tonner, tousser, suer, cracher, extrauaguer, et finalement expirer comme simples vermissaulx, et faisons nous resiouyssance et reconfort de ce que nature nous donne sans nous enquester ce qu'elle ne veult nous laisser veoir. Aussi bien auons nous assez à faire de naistre, trauailler, gaingner nostre pain quotidien, estre preud'hommes, engendrer, vieillir et decentement trespasser sans grimaces de cinge et sans trop compter sur une secunde vie qui d'ailleurs ne sçauroit estre à celle-cy preferable si nous auons sceu bien viure en ceste terre, comme est possible. Qui aura seulement vescu comme Daphnis aura ià bien vescu et qui aura été jusques à la mort aymé de Chloé ne sera pas à plaindre et n'aura vrayment droict de requerir aultre chose. Dieux anciens ou Dieu nouueau n'en demandent ny doiuent accorder d'aduantaige, et le conteur Longus n'en dict plus long au delà du mariage faict, pour ce qu'il sçait

qu'ayant tant bien commencé les deux pastoureaulx ne peuuent mal finir.

J'ai ouy dire souuentes fois grant mal de l'antiquité payenne et que nulle vraye morale et, par consequence, nul vray bonheur n'habitoient alors nostre terre. Diray-ie ceste fois cy ma pensee comme ay coustume de faire? Ouy? He bien, ie fays supposition que nouueau deluge a eu lieu que meritroyent bien plus que ceulx d'aultrefoys les hommes du tems present, à commencer par moy, et vous peut-estre; ie fays supposition encores que Dieu treuuant la nouuelle descendance de Noé (qu'il auoyt conseruee en une arche comme chacun sçait) aussi mauluayse que la prime engeance humaine, il n'a laysse quictes ny homme, ny femme, ny enfant sur la terre et que tout ce qui viuoit en nos corps perissables a peri sous les flots. Le globe terrestre, tout rond qu'il est, ne paroit plus qu'une nappe liquide comme sçavants narrent qu'il feut primement, et, brief, de tout ce quy feut au tems jadis en ce monde ne reste plus rien que deux petits liures qui sont Daphnis et Chloe et cet aultre qui, mil cinq cents ans apres, est yssu certainement de celluy-là : Paul et Virginie. L'homme nouueau fassonne par Nature apres ce grand deluge, n'a aultres renseignements sur le munde destruit que ces deux

liurets. Doncques il les lit et medite. Ie fays troisieme supposition qu'un ange lui apparoit comme il est aduenu bien des foys, nul n'en doubte, et luy dict :

« Quel Dieu veulx tu adorer et croys tu qui ayme le plus les mortels? Le Dieu de Daphnis et Chloé ou le Dieu de Paul et Virginie? »

Cestuy homme respondroit: « Ie veulx adorer celui de Daphnis et Chloe, lequel donne bonheur à l'innocence et recompense à la vertu en unissant ceulx qui s'ayment et non ce Dieu de Paul et Virginie qui barbarement ne les joinct que dans la tumbe, après trespas horrible et non merite, en la flour de leur eage et sans qu'ils ayent congneu en leur vie la plus grande ioye qui soyt pour homme et femme : « Amour. »

Mais c'est là seulement fiction, ung petit malseante de mon esperit et

Comme nouueau deluge n'a eu lieu et ne semble se préparer au Ciel,

Comme auons aultres liures à lire que Daphnis et Chloe et Paul et Virginie pour nous parler du vray Dieu et nous demonstrer que ce munde cy est meilleur, plus innocent et plus heureul que celluy du tems iadis,

Adorons et glorifions le Dieu des sainctes bibles, qui faict la vie et la mort comme il luy

plaist, pour peremptoires raisons qu'il ha et qu'il ne veult communiquer aux hommes et sus tout aux femmes qui ne sçauent guarder un secret.

Ainsi soit-il.

FIN

# TABLE

## DE LA TROISIÈME SÉRIE


PREFACE DU CHEVALIER BEAUTEMPS DE QUATRELLES..... 1

L'HOMME-FEMME..... 9

SUR LA COLLABORATION..... 111

LE FAUST DE GŒTHE. Préface..... 125

MANON LESCAUT. Préface..... 223

LA CITÉ DE LIMES..... 247

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE..... 269

L'AFFAIRE MARAMBAT..... 317

LES PRIX DE VERTU..... 341

DAPHNIS ET CHLOÉ. Préface..... 379



4454-78 — CORBEIL, Typ. et stér. de CRÉTÉ.

HS

N.T.

APR 4 - 1940

[redacted]

[redacted]